This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

32101 065183988

RECAP

Google

Library of

Princeton University.

GUSTAVE BORD
COLLECTION

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLEAU DES PRISONS DE LYON,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA TYRANNIE DE 1792 ET 1793.

PAR

A. F. DELANDINE,

Ci-devant Bibliothécaire à Lyon, l'un des prisonniers.

Je disois à la nuit sombre,
O nuit! tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours;
Je redisois à l'aurore,
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

J. B. ROUSSEAU.

A LYON,

Chez Joseph Daval, Imprimeur-Libraire, rue Mercière n°. 51.

Avec titre de propriété.

1797.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE
DES
CHAPITRES.

INTRODUCTION, *pag.* 1
L'ARRESTATION, ... 8
LES RECLUSES, ... 25
LA PROMENADE, ... 36
LE PRÉVÔT DE SALLE, . 44
LE PETIT DIABLE, ... 54
LE REPAS, ... 64
LE CHANT ET LES VERS, . 75
LE PRISONNIER SOUBRY, . 90
LE RÉVEIL, ... 96
LES LETTRES, ... 108
LA CHAINE, ... 119
SAINT-JOSEPH, ... 135
ROANNE, ... 140
L'HÔTEL-COMMUN, ... 151
LA PAILLE, ... 157

446839

1512
.604
.27

Digitized by Google

CHAMBRE DU COMMERCE, *pag.* . 161
LA GRANDE SALLE, ... 173
LE CHIEN FIDÈLE, ... 181
LA COMMISSION TEMPORAIRE ET LES JUGES, ... 185
DU FANATISME POLITIQUE, . . 203
LE TRIBUNAL, ... 213
L'INTERROGATOIRE, ... 240
LA BONNE CAVE, ... 250
LA FUITE, ... 266
LA MAUVAISE CAVE, ... 295
HONNEURS FUNÈBRES, ... 317

Nota. DAVAL, éditeur et propriétaire de l'ouvrage, poursuivra devant les Tribunaux tout contrefacteur, distributeur ou débitant d'édition contrefaite de cet écrit.

Digitized by Google

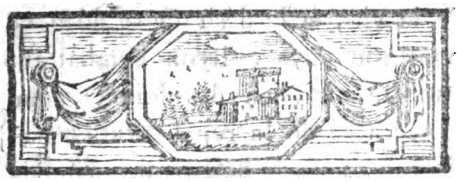


TABLEAU
DES
PRISONS
DE LYON,
PENDANT LA TYRANNIE DE 1792 et 1793.

APRÈS un siége mémorable, où l'on a éprouvé toutes les horreurs de la famine, toutes les fureurs qui suivent les guerres, et sur-tout celles de parti; après divers combats où le courage a déployé toutes les vertus qui accompagnent le mépris

Digitized by Google

de la vie, et le désir de se dévouer pour son pays ; Lyon combattant pour le maintien des loix, pour l'intégralité de la représentation nationale, pour la défense des députés proscrits par la tyrannie, pour la conservation des intérêts légitimes du peuple, Lyon défendu long-temps par 5000 hommes exténués, a été forcé d'ouvrir ses portes à cent mille. Une loi formidable et inouïe a déclaré *suspects* au gouvernement tous ceux qui, par leur rang, leur fortune ou leurs talens, ont jusqu'ici acquis des droits à l'estime publique. Un décret plus spécial a désigné comme chefs de l'insurrection les prêtres et ci-devant nobles, les fonctionnaires publics et hommes-de-loi, qui se sont trouvés dans les murs de Lyon, et les a condamnés à périr. Tous les officiers, tous

Digitized by Google

ceux qui furent casernés pendant le siége, doivent, dit-on, éprouver le même sort. Dorfeuille, après avoir parcouru les départemens environnans, pour y établir des *clubs*, pour y animer contre les propriétaires la classe indigente, toujours prête à se réveiller aux mots de *concession*, d'*égalité*, de *partage*, Dorfeuille, à la tête d'une commission, a commencé à appliquer cette loi à un grand nombre de citoyens arrêtés, et les a envoyés à l'échafaud. Par-tout on a établi des sections redoutables, ne s'occupant qu'à accueillir quiconque y vient dénoncer, qu'à saisir et séquestrer les biens de ceux qui sont dans les fers, ou qui ont eu le bonheur de fuir. Les familles consternées sont sorties en foule. Les artistes, les négocians laborieux, les chefs d'a-

Digitized by Google

teliers ont disparu. Les uns se cachent dans des antres solitaires, où ils regrètent d'avoir acquis des talens qui les font proscrire. Les autres ont pénétré chez l'étranger ; ils lui ont porté les modèles de nos métiers, les dessins de nos manufactures. Ils ne reviendront plus. Pour toujours ils ont dit adieu sans doute à leur patrie en cendres, à ces fleuves sanglans qui l'arrosent, aux tombeaux de leurs amis qu'on immole. Quelle perte immense ! Qu'il faudra d'années de paix pour la réparer ! O temps affreux de deuil, de désolation et de sang ! Là, on égorge des hommes en masse ; ici, on fait crouler d'immenses édifices qu'on démolit. Aux brêches hideuses causées par la bombe, ont succédé des monceaux de décombres, de vastes ruines qui s'agran-

Digitized by Google

dissent chaque jour sous la propre main des habitans. Etrange effet de la passion et de la fureur ! Ils détruisent leurs propres asiles, la demeure qui les mit à l'abri du froid, le lieu où ils trouvèrent un travail honnête et leur subsistance. Hélas ! ils ont renversé plus que des pierres ; ils ont dénoncé et détruit leurs bienfaiteurs.

Gardons-nous d'étendre cet horrible tableau. Qu'un autre trace, s'il en a la force, les immenses annales du crime ! Pour moi, je ne veux que me rappeler des souvenirs chers, et me consoler des maux que je souffre, par de douces larmes. C'est dans ma prison même que je veux les adoucir, en les décrivant. Loin de mon cœur tout désir d'appeler un jour la peine et le massacre sur des hommes souvent plus égarés que

Digitized by Google

coupables, entraînés aux forfaits par l'exemple, redoutant de ne pas passer pour *patriotes*, augmentant la terreur publique par leur propre effroi ; sur des hommes obscurs, sans éducation, sans lumières, privés de tout, et à qui on a suggéré l'espérance homicide de tout avoir, de tout ravir. Non, je ne veux pas me plaindre moi-même de l'homme cruel et puissant qui me poursuit, de ce député sanguinaire qui m'a dénoncé avec tant de rage, qui m'a dévoué à la mort. S'il pouvoit lire cet écrit, qu'il s'étonne de ne point y trouver son nom ! Il a proscrit mes jours, et ce sont ceux d'un père : pourquoi, à mon tour, désigner les siens à la vengeance de mes fils?... Lyonnais, compagnons de mes douleurs, vous mes compatriotes, vous que le goût des arts

Digitized by Google

a dû rendre bons et sensibles, ne sortez point de votre noble caractère ! Vous avez su combattre ; vous savez maintenant mourir ; vous saurez un jour pardonner.

Digitized by Google

L'ARRESTATION.

L'ÉPOUVANTE règne au loin dans les contrées qui entourent une cité malheureuse ; des violences arbitraires, des arrestations nocturnes, ont troublé le calme des campagnes et jetté l'allarme parmi leurs tranquiles habitans. Réfugié dans un pays entrecoupé de monts revêtus de sapins et de chênes, je m'y suis cru en sûreté. Là, j'ai oublié toutes les passions qui agitent l'ame pour ne désirer que la paix. Là, j'ai cherché à ignorer tous les évènemens, puisqu'ils n'étoient que funestes, à vivre avec les livres plutôt qu'avec les hommes, à me perdre dans l'histoire des siècles

Digitized by Google

passés, pour ne plus appercevoir le siècle présent. Le jour, je me suis distrait de mon inquiétude, en jouissant d'un horizon immense, en considérant la Loire qui parcourt une riche plaine, en voyant mon respectable père, plus qu'octogénaire, qui me repète sans cesse qu'autrefois et à mon âge il étoit heureux. Le soir, lorsque le crépuscule amène l'ombre et le repos, lorsque les occupations rustiques ont cessé, je me suis enfoncé dans la forêt voisine. J'y suis encore ému en voyant la lune qui se lève pour éclairer ces souches noircies par la foudre. Son pâle rayon, semblable à la foible espérance qui est dans mon cœur, se perd et se retrouve à chaque pas sous le feuillage. Sur ces rochers couverts de mousse, j'ai senti avec volupté les gouttes de la rosée raf-

Digitized by Google

fraîchir mon front ; je m'y suis abandonné encore au plaisir de méditer ; j'y ai tracé ces foibles vers :

LE RÈGNE DE LA TERREUR.

ROMANCE.

Partout la guerre sanglante
Répand ses feux, sa fureur ;
Un voile obscur de douleur
Couvre la France tremblante.
Qui pourra le soulever !
Cachez-moi sous vos ombrages,
Bois épais, vallons sauvages,
Où je puis encor réver.

*

Sous la hache sanguinaire,
Tout périt, tout est en deuil ;
L'échafaud dans le cercueil
Unit les enfans au père.
Un seul mot peut y placer.
Cachez-moi sous vos ombrages,
Bois épais, vallons sauvages,
Où je puis encor penser.

Digitized by Google

Plus de plaisir, d'espérance ;
L'amour qui fait le bonheur,
La paix, l'amitié, l'honneur,
Ont perdu leur jouissance ;
Rien ne peut plus nous charmer.
Cachez-moi sous vos ombrages,
Bois épais, vallons sauvages,
Où je puis encor aimer.

*

Peuple esclave et plein d'allarmes,
Courbe-toi, pénétré d'horreur,
Sous le glaive de la terreur ;
On proscrit jusqu'à tes larmes ;
Dénonce ou crains d'expirer.
Cachez-moi sous vos ombrages,
Bois épais, vallons sauvages,
Où je puis encor pleurer.

QUELLE union intime des sons à l'ame ! Genit-elle ? un chant mélancolique adoucit ses peines. Je l'ai éprouvé mille fois.

Ces instans de calme n'ont pas

duré ; ils viennent de s'évanouir. On a arrêté, m'a-t-on dit, deux ou trois habitans de ces montagnes, et on doit y revenir en arrêter encore. Les premiers, conduits à Feurs, y gémissent dans des prisons obscures et mal-saines. Un Tribunal redoutable y a commencé sa terrible mission. Déjà, de la sommité de ces rocs, à diverses fois, des coups de feu se sont fait entendre ; et l'on a assuré dans le village que ces coups avoient privé de la vie plusieurs hommes dans la fleur de l'âge. On l'a dit, mais on n'a pu le croire, qu'ainsi venoient de périr le bon Rochefort père et son fils, se tenant embrassés l'un et l'autre pour tomber et mourir ensemble. On a dit immolés ainsi Lattard, sortant à peine de l'enfance, à côté du vertueux de Meaux, ayant passé soixante ans de sa vie à rendre à ses con-

citoyens une impartiale justice, la Chaize renommé pour la variété de ses connoissances et l'agrément son entretien, l'honnête Clorobert Bigni, la Barre faisant le plus généreux usage de ses biens, St.-Polgue un peu bizarre, mais à qui l'annonce de la mort n'a paru que celle d'un voyage ordinaire, Pariat-Civen, jeune médecin instruit, dont la perte a plongé dans le deuil une famille inconsolable. Géni, attaché comme lui à l'art de guérir, a voulu délivrer ses juges d'un crime de plus. Il connoissoit les plantes amies de l'homme affaissé sous la tyrannie et qui peuvent l'en affranchir. Une boisson mortelle, préparée de ses mains, a terminé son existence. Comme Socrate dans les fers, comme lui il a bu la ciguë. Le jeune et aimable d'Allard a été plus heureux;

Digitized by Google

il a franchi les murs de la prison, et s'est sauvé.

Un vieillard couvert de sueur traverse le vallon. C'est l'honnête Laurent. Je l'appelle, il vient. Son cœur est oppressé, son œil humide. « J'arrive de Feurs, dit-il; n'en doutez pas, Dieu punit les hommes de l'oubli de ses saintes loix. Il ôte à ce monde pervers tous ceux qui sont doux, bienfaisans, pieux. La France entière ne renfermera bientôt plus que des forcenés et des tigres. Il n'est que trop sûr; l'affreuse guillotine étincelle dans le lieu que je viens de fuir. Cette allée du *Rosier*, seule promenade où la jeunesse alloit se livrer à d'innocens plaisirs, cette allée est couverte de sang, de cadavres et de tombes. Sous ces arbres verdoyans, asile de la douce joie,

» on a creusé une vaste fosse ; l'herbe
» est blanchie par la chaux qu'on
» y a transportée pour y dissoudre
» promptement les corps..... Triste
» allée du *Rosier*, tu ne reverras
» plus que le voyageur égaré ; on ne
» se promènera plus sous ton ombre.
» On dit que nous allons tous périr.....
» J'en suis bien aise ; la vie m'est
» à charge. Ma propre vigne que
» j'ai plantée ne sait plus me plaire.....
» Puisque je suis témoin de tant
» d'horreurs, je n'ai encore que trop
» vécu..... Aujourd'hui, Bussi et
» Jamier, que vous vîtes autrefois
» parmi nous, qui se promenèrent
» dans ce même vallon, eh bien,
» ils ne sont plus. On les inhûme
» en ce moment dans la triste allée
» du *Rosier* ».

Que dites-vous Laurent ? Bussi et Jamier ne sont plus ! Bussi plein

Digitized by Google

de talens et né si loin de ce malheureux pays y est venu périr ! Et toi Jamier, si long-temps le confident de mes secrets ennuis, toi qui partageas mes foibles travaux, et me consolois si bien lorsqu'ils étoient mal jugés, mal reconnus, si nos opinions furent quelquefois diverses, du moins nos sentimens l'un pour l'autre furent les mêmes et invariables... Je ne te reverrai donc jamais. Pauvre Jamier, ce peuple qui, malgré ta modestie, te confia le soin de ses intérêts dans la première assemblée de la nation, qui vient encore de t'appeller à la tête de la municipalité de Montbrison, ce peuple t'a laissé périr ! Ainsi, ses bienfaits, sa faveur, furent souvent dans tous les âges des arrêts de mort. Cher ami, as-tu pensé à moi dans tes derniers instans ?..... Avant de tomber, ta tête éclairée et cou-

Digitized by Google

rageuse s'est-elle tournée vers cette contrée où il se cache, où il respire un moment encore ?..... J'ai tout à craindre. Il me faut quitter ma famille, mes enfans, tout ce qui fait le bonheur de la vie, tout ce qui y attache. Il me faut quitter ce pays où je coulai doucement les heureux jours de mon enfance, ce pays où de père en fils mes ancêtres et moi nous fûmes aimés. Adieu lieu respectable qui renfermez leurs ossemens. Adieu fleurs odorantes que je cultivai, espaliers que je plantai et que je ne pourrai voir au printemps prochain pour la première fois fleurir. Demain, au lever de l'aurore, j'irai dans des monts encore plus sauvages, au loin, au loin... Mais où porter mes pas ? Où est maintenant un asile tutélaire pour l'innocence et l'infortune ? Qui ne redoute de l'ac-

Digitized by Google

cueillir ? Que de formes cruelles qui l'enchaînent ! Il n'existe donc plus, sur ce sol ravagé par tous les fléaux, de foibles traces de la douce pitié ni des vertus hospitalières !

La nuit est venue... Combien j'en ai déjà passé dans l'insomnie et l'effroi, à moitié habillé, ne dormant que pour faire des songes hideux, ne me reveillant que pour écouter si la maison n'étoit pas entourée ! Que d'hommes honnêtes, d'amis paisibles de l'ordre et des loix éprouvent le même tourment ! Horrible situation qui ne les environne que de précipices profonds et affreux où leurs voisins et leurs parens ont déjà disparu ! Bouleversement complet des mœurs et des sentimens, qui jette sur la vertu les angoisses du crime, et sur la modération et la probité, les dangers qui ne devroient suivre

Digitized by Google

que l'assassin ! Combien de fois, après un soupé attendrissant où ma famille offroit tous les âges, j'ai dit adieu à mon père, à ma mère, à mon épouse, à mes enfans qui soupiroient, et je suis allé dans les ténèbres, coucher sous le chaume du pauvre qui m'accueilloit avec transport, ou dans un pavillon éloigné, tout en ruines, ouvert à tous les vents, mais du moins au sommeil ! C'est sur-tout en apprenant une arrestation nouvelle, et qui se fait toujours la nuit, qu'on me force à aller hors de la maison paternelle chercher un peu de repos.

Ai-je par malheur resté dans ma chambre, dont la vue s'étend sur une terrasse et plus loin dans la campagne; le moindre bruit m'y reveille. Je crois m'être entendu appeller ; je crois avoir ouï une foible pierre

Digitized by Google

lancée à ma croisée et qui doit m'avertir. Les chiens ont aboyé ; ils m'annoncent sans doute l'approche de l'ennemi. Mon cœur est gonflé, ma respiration pénible, mon imagination en délire ; je me suis levé ; je tiens un pistolet d'une main, de l'autre le peu d'argent qui me reste. J'ai l'oreille au guet. Bientôt j'ai ouvert ma fenêtre pour mieux écouter si quelqu'un s'avance. La nuit est silencieuse ; je n'entends rien... Que dis-je ? cette antique tour qui couronne le village, cette tour qui fut autrefois témoin des guerres, des massacres, et qui les voit se renouveller, forme une grande ombre qui favorise mon inquiète observation. Il m'a semblé que son enceinte abandonnée a laissé échapper des gémissemens. Non, je ne me trompe point ; des cris funèbres leur succè-

dent ; ce sont ceux de la chouette et du hibou... Les récits des vieillards que je regardai comme des fables, pourroient-ils avoir quelque réalité ? Ces cris effrayans m'annoncent-ils mon arrestation future et la mort ? L'effroi, dit-on, prosterna l'homme aux pieds des premières idoles ; malgré ma raison, je suis tenté de croire à ces préjugés et de devenir superstitieux.

C'en est fait ; je suis averti au milieu des ténèbres, que des hommes vêtus de bleu, avec des bandoulières, ont frappé à la grande porte, et veulent entrer sur-le-champ. Il est deux heures après minuit ; nulle lumière ; la nuit est devenue froide, orageuse, sans la moindre clarté. Je me précipite sur la terrasse. Un fidèle serviteur place l'échelle pour que je puisse en descendre le mur... On heurte plus loin à coups redoublés ;

Digitized by Google

mais je vais échapper par ce lieu solitaire : l'obscurité me favorise ; on ne distingue rien à un pas de soi.... Je descends en silence et avec une sorte de joie. Au dernier échellon, je tombe dans les bras de deux gendarmes. Aussi-tôt, me plaçant leurs sabres sur le col, ils me crient : « scélérat, arrête !.... »

Tout le village est bientôt réveillé ; les habitans consternés m'entourent : leurs larmes m'ont déjà consolé. Je deviens beaucoup plus tranquile étant arrêté, que lorsque je redoutois de l'être.... Malgré tant de précautions, j'ai été pris, parce que la prévoyance est une sentinelle qui manque d'ordinaire un jour à son poste.

On m'entraîne à la municipalité ; on y ordonne des scellés ; on y prépare mes fers. A leur vue, les habitans ont murmuré : les gendarmes

Digitized by Google

alors font disparoître cette chaîne et son cadenat ; ils ont assuré qu'ils ne me serviront pas. Il faut partir : les bons paysans pleurent autour de moi : l'un veut que je prenne son cheval qui est plus doux ; l'autre, que j'accepte son bonnet qui est tout neuf et plus chaud ; l'autre m'apporte un large manteau, car l'hyver a commencé, et il neige. « Où le con-» duisez-vous, disent-ils ? » « à Lyon, » répondent les gendarmes, et vous » pourrez y venir le réclamer... » « Le réclamer, ont répété les habi-» tans, nous y irons tous ! »

En effet, je n'étois pas encore parti, que Pierre Dufour et Guillon, jeunes, vigoureux, toujours prêts à être utiles, ont reçu les ordres de tout le village, et m'ont précédé. Il leur faut, malgré le froid, traverser des montagnes dont les gen-

Digitized by Google

darmes mêmes redoutent le passage ; les glaces y sont accumulées et peuvent y arrêter les chevaux : mais Guillon est maréchal ; il a revêtu son habit d'officier de la garde nationale, et pour que rien ne suspende sa course, il a emporté à sa ceinture son marteau et ses cloux à glace. Il change de chevaux sur la route ; il les ferre : il semble voler. Le trajet est fait en un jour. Déjà ces deux zélés, ces deux intrépides défenseurs sont parvenus sans crainte à la commission temporaire et au tribunal. Ils y ont parlé : le mandat d'arrêt ordonnoit le plus prompt jugement ; leur démarches, leurs plaintes audacieuses ont du moins obtenu une prolongation de temps ; et je leur dois de pouvoir être conduit aux Recluses avec les autres prisonniers.

LES

LES RECLUSES.

L'HOMME se doit sans doute à l'homme, et ne peut refuser à ses contemporains le tribut de ses soins et de ses travaux ; mais comme le public ne recherche pas ordinairement celui qui se cache, ce dernier peut mener une vie douce quoique occupée, utile quoique obscure. Aussi, de toutes les passions nuisibles au bonheur, la plus fatale, peut-être, est le désir de paroître et d'être connu. Rarement l'homme en place vit content, et meurt tranquile. Que sera-ce donc lorsque les tempêtes politiques bouleverseront l'horison, lorsque les flots des partis contraires mugiront de toutes parts?

Digitized by Google

Qu'il est sage celui qui, se tenant sur la rive, aime et plaint les imprudens qui, dans le court voyage de la vie, ne tendent qu'à gagner la haute mer ! « Ne nous mêlons » point du gouvernail, a dit le poëte » Malherbe, dans un vaisseau où » nous ne sommes que passagers. »

Si ce mot eût sans cesse été présent à ma pensée, peut-être eussé-je pu éviter les Recluses. Je me le suis rappelé en y arrivant.

Cette prison située rue St.-Joseph, servoit autrefois de retraite aux filles de mauvaises mœurs, que la police y renfermoit. Depuis la destruction de cet établissement, on a fait de la partie inférieure de la maison, des salles d'arrêt et des cachots. Là, sont retenus des hommes soumis au tribunal correctionel, ou qui subis-

Digitized by Google

sent le jugement qu'il a rendu. Dans le premier étage et plus haut, se trouvent de vastes salles nommées *Conciergeries*, et des cellules vers les combles. C'est là qu'on a entassé une foule de Lyonnais qui ont joui de quelque existence civile ou politique. Les uns y sont désignés sous le titre de *muscadins*, de *fanatisés*, de *messieurs*, de *fédéralistes*; d'autres sous celui de *girondins*, de *modérés*, de *contre-révolutionnaires*. Cette dernière qualification est la plus générale, comme étant la plus vague, la plus capitale. Elle est distinguée dans les dénonciations et les mandats d'arrêt, par l'épithète de *simple*, de *double*, de *triple*, de *quadruple* contre-révolutionaire. La dénonciation d'Imbert, m'a-t-on dit, déposée dans sa propre maison, entre les mains de la commission temporaire, l'appelle

quintuple contre-révolutionnaire. Sans doute on n'a pas poussé plus loin cette singulière classification.

Mon épouse et l'un de mes fils m'avoient accompagné jusqu'à la porte des Recluses. Le plaisir de les voir, de leur parler avoit soutenu mon courage pendant le trajet ; mais lorsque je me vis dans la cour, lorsque j'aperçus entre eux et moi une épaisse grille se fermer, lorsque je sentis que ma liberté, mes plus douces affections, ma sûreté, ma vie restoient de l'autre côté de cette grille : c'est alors que j'éprouvai le malheur d'être arrêté, que je me vis aux portes fatales de la mort. Alors, pour la première fois, mes larmes tombèrent, et je dis avec le psalmiste : « Au milieu de mes jours, » il me faut mourir ; et je cherche » vainement le reste de mes ans. »

Digitized by Google

Ah ! le véritable ciel, le séjour durable du bonheur ne peuvent être que les lieux où l'on verra sans cesse ce qu'on aime, sans redouter jamais que les peines de la vie, les voyages, l'horrible prison et le trépas vous en séparent.

A mon entrée aux Recluses, environ douze cents Lyonnais arrêtés depuis le siége, en peuploient l'enceinte. On y calculoit alors que les quatre cinquièmes au moins devoient périr. Il ne valoit pas la peine de songer à se défendre. C'étoit moins une prison ordinaire qu'un vaste bercail, où de tranquiles victimes attendoient le jour qui devoit les conduire à la boucherie du gouvernement. Les premiers avec lesquels je conversai de notre sort commun, de leurs espérances trop mensongères, n'échappèrent pas au couteau

funeste. C'étoient l'honnête Jourdan qui, ne croyant pas avoir rien à redouter, se fit conduire, quoique malade, au tribunal qui l'envoya à l'échafaud, les deux Valesque, les honnêtes négocians Giraud et Candy, Lauras de St.-Cyr vieillard grand et majestueux, tous fiers de leur innocence et de leurs vertus. C'étoient le bon Sémenol de Montbrison, disant à tous : Je ne crains rien ; car imaginez que, par prudence et pour me garantir, je suis allé chez moi deux fois au *club* ; Bianchi, plein d'honneur ; Goyet de Villefranche, vieillard érudit et intéressant ; son compatriote Girardet, espérant être bientôt libre, et offrant à chaque prisonnier de remplir avec zèle ses commissions. Ils partagèrent le sort de Jourdan. Ils étoient tous du nombre de cent prisonniers qui

partirent des Recluses à onze heures; ils n'arrivèrent qu'à plus de midi à l'Hôtel-de-ville : à midi et demi, dix-sept étoient déjà condamnés, livrés aux bourreaux, exécutés. Quinze jours auparavant, une autre centaine sortie le *primidi*, étoit tombée sous la hâche avant la fin de la *décade*; et il ne s'en échappa que trois.

C'est aux Recluses que j'ai trouvé Perrin toujours prêt à obliger, Paufin, Terrasson, Vincent, St.-Eloy jugeant bien et avec sang-froid des événemens, Imbert-Granier plein d'instruction, mais devenu fort silencieux; l'architecte Dupoux arrêté pour n'avoir pas laissé brûler sa propre maison et en avoir éteint les flammes allumées par la bombe pendant le siége. Là, j'ai trouvé les deux Paillasson père et fils, pleins d'honnêteté, et qui

Digitized by Google

ont marché ensemble à la fusillade ; les deux frères Pérussel dont le plus jeune, doué de douceur et de la plus intéressante figure, me disoit : « Maintenant on peut faire de nous » ce qu'on voudra. Mon père arrêté, » vient d'obtenir sa liberté : il vit. » Pour nous deux, nous voilà tranquilles, et nous pouvons périr sans » regrêts. » Ils ont péri.

C'est aux Recluses que les journées semblent avoir plus de vingt-quatre heures : cependant on y lit, on y écrit, on y joue ; mais les images continuelles du ravage et de la destruction, le peu d'espérance, l'évidence du danger a donné à presque tous les détenus une sérénité stoïque. A force d'avoir craint, on ne craint plus. Le sacrifice est déjà fait ; l'idée y est accoutumée. La vie ne paroît plus que le lôt le plus rare de cette

Digitized by Google

loterie sanglante. La conversation se ressent de cette position. Elle est moins sérieuse que réfléchie ; elle est douce, jamais lamentable. Souvent elle offre des sujets neufs et piquans. Hier on parloit de la chaîne inévitable des évènemens, de la suite irrévocable des choses. Tout-à-coup un prisonnier s'est écrié avec sang-froid, que tous nos maux venoient de Charles-Martel. On l'a cru fou. Alors il a savamment prouvé que, si ce guerrier eût été vaincu, il y a mille ans, les Sarrasins déjà maîtres de la Guyenne, de la Saintonge, du Périgord et du Poitou, eussent étendu leur domination sur toute la France ; que plus de trois cents mille hommes repoussés de nos côtes, ou tués dans le combat, nous eussent apporté le gouvernement de l'Asie et le turban. Dès-lors, plus de querelles

Digitized by Google

religieuses, ni de chocs entre les anciens ordres de l'état; plus d'assemblées, de *clubs*, de comité de salut public; plus de siége, plus de prison. Le régime turc lui a paru valoir mieux que le régime révolutionaire, et glaive pour glaive, il a préféré le sabre du bacha frappant rarement, à la guillotine qui frappe sans cesse. Aujourd'hui un prisonnier a proposé d'occuper nos trop longs loisirs, en comptant chacun à part le peu de jours heureux qui l'ont consolé du cours de la vie. « Que leur compte a été court pour moi, a dit un militaire!... Depuis long-temps, a répondu un autre, on n'en compte plus... Puis il a ajouté : cet entretien me rappelle le trait suivant. »

— Abdérame, calife de Cordoue, y avoit régné avec gloire pendant plus d'un demi-siècle. Il mourut lais-

Digitized by Google

sant cet écrit. « Cinquante ans se sont » écoulés depuis que je suis calife. » Richesses, honneurs, plaisirs, j'ai » joui de tout ; j'ai tout épuisé. Les » Souverains voisins m'estiment, me » redoutent et m'envient. Tout ce que » l'homme peut désirer me fût pro- » digué par le ciel. Dans ce long » espace d'apparente félicité, j'ai » voulu calculer le nombre des » jours où je me suis trouvé » heureux : ce nombre se monte à » quatorze. Mortels, d'après cela, » sachez apprécier la grandeur, le » monde et la vie. »

Digitized by Google

LA PROMENADE.

TOUTE prison a d'ordinaire son *préau*, ses cours. Celle des Recluses en possède de spacieuses et d'aérées; mais elles sont sur le derrière du bâtiment, et non à l'usage des prisonniers. La plus petite leur est seule réservée, et n'offre pas une perspective satisfaisante.

En face se trouve le guichet fatal, garni de son épaisse grille de fer. Là, on rejette inhumainement la supplique de quiconque n'offre que des larmes. Là, chaque prisonnier apperçoit le guichetier menacer, repousser, ou se montrer traitable. Il est longtemps dans le doute si l'ami bienfaisant qui doit le servir, si la femme

Digitized by Google

chérie qui a promis de venir le consoler, pourront pénétrer ou resteront dans la rue pendant la journée entière, les pieds dans la boue, la tête exposée au soleil ou à la pluie. Il goûte quelque espoir, et même un instant de joie, chaque fois qu'il voit chargés du soin de l'entrée, les guichetiers *Malaval*, *Meunier* et *Durand*, qu'on a reconnus pour les plus doux.

Vis-à-vis le guichet est la conciergerie, et au-dessous le corps-de-garde, peuplé de soldats de réquisition. La garde se relève à midi: il est curieux de comparer la joie de ceux qui sortent, avec l'ennui qui gagne, dès l'entrée, ceux qui arrivent: le fusil semble leur tomber des mains.

D'un côté de la cour, on voit

Digitized by Google

le sombre mur d'une église, et à son pied un petit toit et la mardelle d'un puits à moitié renversée par un éclat de bombe. Ce triste aspect, cette ruine, ce temple solitaire, où le culte de Dieu même est détruit, font réfléchir à la chûte de tout ce qui est utile et grand, aux fureurs de l'homme.

De l'autre côté se trouve, au premier étage, le logement du cantinier et du concierge. Souvent ce dernier, se mettant à la fenêtre, se plaît à gourmander de-là les porte-clefs trop indulgens, à fomenter par ses ris les injures et les rixes élevées entre les criminels sortis pour quelques instans de leurs salles basses ou de leurs cachots. Le sang humain tapisse la muraille de cette partie des bâtimens. Pendant le siége, une bombe tombe, éclate au milieu de

Digitized by Google

la cour, et emporte un prisonnier qui s'y trouvoit. Ses membres furent mis en lambeaux; son sang jaillit et se dispersa en une bruine jaunâtre qui a coloré le mur. Sa cervelle tapie dans divers interstices des pierres, s'y est durcie, et y offre un ciment horrible et digne du lieu.

C'est au milieu de ces objets lugubres que, pour tout soulagement à leurs peines, pour tout exercice nécessaire à leur santé, les prisonniers peuvent faire quelques pas, et ce qu'on appelle *leur promenade*. Pour ne point s'étourdir en allant et revenant sans cesse, on prend autant qu'il est possible la diagonale: c'est le moyen d'avoir quatre à cinq pieds de plus à parcourir. Le soleil vient pour peu de temps assainir et sécher le pavé de cet espace presque toujours infect et humide. Là, une

Digitized by Google

foule d'hommes resserrés, pressés, se heurtant, cherchent à aspirer l'air. Des soldats, des prisonniers, des commissionnaires, des femmes, des criminels, des guichetiers, des gendarmes, des espions, des commissaires de section à longues moustaches, protègent, implorent, conversent, chantent, pleurent et jurent. Jamais foire ne peut être plus tumultueuse, plus hideuse. Par-tout des visages haves, décolorés, sillonnés par les larmes, flétris par l'inquiétude; par-tout des vêtemens souillés et en pièces, des bonnets rouges ou à poil, des cheveux en désordre, de longues barbes.

Un convalescent réfugié dans un angle, et soutenu par un compagnon d'infortune, lui dit: « Il me falloit laisser mourir. Plus loin, des galeux adossés à la muraille, se frottent à

Digitized by Google

toute outrance. Ici, l'un emporte du vin, casse sa bouteille, et tempête contre les auteurs de l'accident. Là, un autre achête et dispute de prix avec celui qui a quadruplé la valeur de l'objet qui lui est nécessaire. Un prisonnier fend la presse à grands pas, coudoie tout ce qu'il rencontre ; il semble par sa marche précipitée devoir hâter la décision de son sort. Un autre, affaibli par la mauvaise nourriture et la tristesse, s'avance à pas lents, et profondément recueilli. Agenouillés contre le mur de l'Eglise, des prêtres oubliant la terre et les maux de la vie, parlent à Dieu, tandis que des filoux rodant autour d'eux, glissent furtivement la main dans leurs poches, pour s'emparer de leurs porte-feuilles. Le vieux curé de Soucieux, octogénaire, vient d'être complètement dé-

Digitized by Google

pouillé : on ne lui a laissé ni mouchoir, ni argent, ni tabatière. Que faire sans ressources? Il en a trouvées auprès de *Guérin*, curé d'Avenas, et du vicaire *Cheuseville*, jovial, courageux et instruit. Ceux-ci sont réfractaires; le vieux curé ne l'est pas. « Voila, lui ont dit les premiers, » du linge, de l'argent, du tabac : » nous causerons, nous mangerons » ensemble; mais nous ne dirons pas » le bréviaire ensemble. »

Un rafinement de la barbarie a réuni ainsi dans le même lieu les opinions diverses; et ce qui est plus affreux encore, l'honnête homme et le fripon, celui qui ne se reproche rien avec l'assassin de son bienfaiteur, la probité avec le crime, l'innocent qui doit marcher à l'échafaud sans le mériter avec celui qui le mérite depuis long-temps, et n'y

Digitized by Google

sera pas conduit. On distingue aisément les scélérats, à leur air féroce, à leur ivresse, à leurs imprécations continuelles, et les plus dangereux d'entr'eux aux fers qu'ils traînent. Non, rien ne m'a affligé davantage, n'a plus profondément soulevé mon cœur, que d'entendre le bruit retentissant de ces chaînes, et de me voir abordé, pressé par ceux qui les portoient avec une sorte d'orgueil et de joie. Cependant, au milieu de cette troupe affreuse et homicide, j'ai vu deux de ces prisonniers conserver le sentiment de la reconnoissance, de la générosité et du courage. L'homme quelque dégradé qu'il soit possède donc encore le pouvoir de retourner au bien, et les brillantes étincelles de la vertu!

Digitized by Google

LE PRÉVOT DE SALLE.

Les deux prisonniers dont je viens de parler étoient un Forésien et un Provençal.

Le premier, nommé Charbonnières, petit, fort et rablé, condamné à une longue détention, subissoit son sort avec gaiété, et se donnoit le titre de *prévôt de salle*, comme le plus ancien hôte du lieu. En cette qualité, il faisoit les honneurs aux arrivans, leur indiquoit le coin obscur où ils pourroient dormir ou rêver à leurs peines, et n'oublioit pas surtout de leur faire l'énergique avertissement de payer leur *bien venue*, en régalant toute la chambrée.

Lorsqu'après le siége, on réunit aux habitans de la geole les prétendus

Digitized by Google

contre-révolutionnaires, la même salle basse, la même paille reçurent d'abord les uns et les autres. L'honnêteté, les attention de Charbonnières augmentèrent à proportion du nombre des nouveaux prisonniers. On voyoit parmi eux le ci-devant marquis de Pure, qui avoit passé sa vie à chercher sans cesse à se libérer en s'endettant chaque jour davantage, espèce de philosophe stoïque, pauvre avec de belles terres, mal logé en bâtissant de belles maisons, ne vivant que de lait et consommant une grande fortune. On y voyoit Forêt, maire de Roanne, vieillard doux et sans humeur, Dupleix de Charlieux, gai dans l'infortune quoique lisant tous les jours Young, ayant des connoissances littéraires dont il faisoit un agréable usage, et respectant beaucoup une orange qu'il conservoit,

disoit-il, pour se rafraîchir lorsqu'il iroit à la guillotine. Heureusement pour lui l'orange sécha et quelque temps après il échappa à la mort. On y voyoit encore l'un des compatriotes de ce dernier, mais qui ne fût pas aussi heureux : c'étoit Populle, l'un des administrateurs du premier département de Lyon ; homme instruit qui, malade et perclus de ses jambes, fût ensuite porté à bras sur l'echafaud.

La salle étoit longue et obscure. Les cinquante nouveaux venus prirent place près de l'entrée. Trente prisonniers anciens occupoient l'autre extrêmité. Un grand manteau bleu, étendu sur deux clous contre la muraille, en tapissa pendant quelques jours toute la largeur. Là, caché sous l'ampleur du drap, Charbonnières, tandis que les autres détenus

Digitized by Google

se promenoient le jour ou dormoient la nuit, grattoit le mur et en arrachoit les pierres. Le travail fût aussi long qu'opiniâtre; mais trois associés le rendirent plus facile. L'un portoit continuellement dans sa poche le mortier dégravé, les petites pierres, les débris, et alloit les disperser dans la cour. Deux autres chantant alternativement à gorge déployée étourdissoient leurs malheureux compagnons d'infortune qui ne se doutoient de rien, souffroient et prenoient patience. Une feinte dispute vint couronner le projet. Pendant que des menaces on en étoit venu à l'action, que les coups de pieds distribués de toutes parts faisoient fuir qui n'en vouloit pas recevoir, une pierre énorme, détachée des autres, céda à un violent effort et roula en dehors dans le bâtiment contigu. C'en étoit

Digitized by Google

assez pour le moment ; Charbonnières rentré dans la salle, étendu sur sa paille, se promit bien de profiter de la nuit pour dire adieu à la prison.

Quel fut son étonnement lorsqu'il s'apperçut que l'ouverture n'avoit d'issue que dans l'église voisine, que celle-ci devenue un magasin national, remplie d'objets d'équipement pour les armées, étoit fermée par de doubles serrures, et des cadenats impossibles à rompre sans instrumens et de forts leviers ! Le courage croit avec les obstacles ; Charbonnières et ses aides ne le perdirent pas. Ils résolurent de percer encore le mur de l'église et tous ceux qu'ils rencontreroient. Sans autre secours que la chappe de leurs boucles, et la lame d'un mauvais couteau, l'ouvrage fut commencé dans un angle du

Digitized by Google

de l'édifice à l'opposite de la prison. Le magasinier du dépôt logeoit derrière ce lieu. Le bruit sourd qu'il entendoit devenoit chaque nuit plus distinct, plus près de sa chambre. Bientôt il y vit tomber des fragmens de pierre et de gravier. Il ne douta plus que les prisonniers n'eussent pénétré jusques-là. Minuit sonnoit ; il se lève, il instruit le concierge ; ce dernier accourt, écoute, voit, est convaincu du projet. Aussi-tôt, il se hâte d'assembler la garde et d'arriver à la salle basse. Les portes en sont ouvertes avec fracas. De toutes parts, des flambeaux, des baïonnettes, des sabres nuds. Tous les soldats jurent, menacent, et le concierge plus qu'aucun. Les prisonniers se reveillent effrayés ; ils croient que le massacre général dont on a si souvent épouvanté leur

imagination va se réaliser, et ils se préparent à mourir. Charbonnières et ses compagnons, revenus au bruit, étoient tapis dans leur paille. On visite les murailles, on lève le manteau; quelle surprise pour les détenus! Une large ouverture, faite comme par enchantement, sans qu'aucun d'eux s'en soit apperçu! En vain protestent-ils de leur innocence; le concierge ne peut y croire. Il ne voit dans toute la chambrée que des complices; il annonce que tous vont habiter dorénavant d'humides cachots, et il ordonne d'apporter à l'instant toutes les cordes et tous les fers. Les guichetiers s'empressent d'obéir; la consternation est générale. Chacun eût préféré une prompte mort à ces chaînes, à ce séjour, à cette infamie. Déjà quatre détenus étoient liés, lorsque Char-

Digitized by Google

bonnières paroissant sortir d'un profond sommeil se lève, et du ton d'un général accoutumé à braver tout danger, il ordonne de suspendre tant de rigueur. « Tous ces hommes que » vous effrayez, ajoute-t-il, sont » innocens. Peut-être même auroient-» ils eu la fausse délicatesse de ne » pas vouloir profiter du moyen qui » alloit leur être indiqué pour fuir. » Cherchez-vous l'auteur du projet ? » c'est moi. Je ne veux céder à » personne l'idée, l'honneur de l'avoir » conçu ; mais j'ai eu des aides pour » l'exécuter. Ces prisonniers qui, mal-» gré le bruit, feignent de sommeiller, » ont partagé le travail, sans avoir » maintenant le courage d'en par-» tager l'aveu. On peut justement » les saisir ». Puis s'adressant au concierge : « Mon intérêt, lui dit-» il, est de sortir d'ici ; le tien est

Digitized by Google

» de m'y retenir et de me bien garder.
» Nous avons fait l'un et l'autre
» notre devoir. Fais apporter tes fers.
» Vois leur empreinte sur mes jambes;
» elles y sont faites. Je dormirai fort
» bien dans ton cachot en y rêvant
» à tout le plaisir que j'aurois eu à
» te procurer ici un logement vuide,
» et à de nouveaux moyens d'y par-
» venir ». Tous gardoient un profond silence pendant cette harangue. Charbonnières s'assit un instant ; on lui mit les fers ; il regarda avec mépris ceux qui lui reprochoient de les avoir déclarés ; il souhaita un sort heureux aux habitans de la salle, et alla gaîment s'ensévelir dans son cachot.

Charbonnières contracta une maladie dangereuse, dans ce séjour. Transporté à l'hôpital des prisonniers, il en sortit lorsqu'on vint y chercher

Digitized by Google

ceux qui devoient être interrogés par la commission révolutionnaire. Il se dit aussi-tôt arrêté depuis le siége, justiciable du tribunal, en préférant ainsi de subir un second jugement plutôt que de finir le temps fixé à sa détention. Il fut hardi, adroit et heureux. Les juges ne trouvant contre lui ni dénonciation, ni son nom même sur leurs registres, le déclarèrent bon *sans culotte*, sans bien et sans crime, et le firent mettre promptement en liberté.

Digitized by Google

LE PETIT DIABLE.

UN Provençal de 22 ans environ, de la figure la plus intéressante, grand, bienfait, toujours mis avec plus de propreté que les autres prisonniers, chantant avec goût, parlant de même, possédant l'italien, sachant bien sa propre langue, paroissant enfin avoir reçu une éducation très-soignée, avoit corrompu tant d'avantages par l'amour du jeu et du vol. Détenu aux Recluses, les accens flatteurs de sa voix y charmoient quelquefois les ennuis de ce séjour. Ses camarades avoient pour lui cette sorte d'attention et de respect que dans toutes les *professions*, dans tous les arts, l'homme médiocre

Digitized by Google

ne peut s'empêcher d'accorder à des talens supérieurs.

Je me promenois dans la cour ; il m'avertit que mon mouchoir sortant un peu de ma poche, alloit disparoître bientôt sous *les mains exercées de ces messieurs.* Je profitai de l'avis, et le remerciai avec un air d'étonnement qui lui témoigna sans doute que j'étois surpris qu'il n'eût pas profité lui-même de l'avantage que je venois de lui offrir. « Votre sur-» prise, me dit-il aussitôt, cessera » en me connoissant. Depuis plus de » quatre ans, je m'approprie ce qui » me convient ; mais ce n'est qu'avec » noblesse que je fais un métier qui » devroit être plus honoré qu'un » autre, puisqu'il y faut plus de cou-» rage. Je rougirois d'envahir un objet » de peu de valeur, et sur-tout à un » prisonnier. Vous pouvez être plu.

Digitized by Google

« riche que moi, mais je me crois
» plus heureux, plus en sûreté que
» vous. »

Ce discours me fit entrer avec lui dans une plus longue conversation, et il augmenta mon étonnement par ses connoissances, sa gaîté et la sorte de philosophie qui animoient ses récits. « La nature a fait quelque
» chose pour moi, me dit-il,
» et j'ai cru lui obéir en suivant
» le goût irrésistible qu'elle m'a
» donné pour le plaisir. Je me
» regarderois comme un hérétique
» à ses loix, et même comme un
» insensé, si je ne suivois aveu-
» glément les penchans qu'elle m'ins-
» pire. Mes parens ont voulu faire
» de moi ce que la société a appelé
» un *honnête homme;* mais la nature
» a triomphé de la société, et c'est
» ce qui m'a fait croire à la fatalité

» et, comme disent les poëtes que
» j'étudiai dans mon enfance, *aux*
» *décrets immuables du destin.* Je ne
» trouve raisonnables ici-bas que les
» Orientaux, persuadés de la pré-
» destination, et qui pensent marcher
» invariablement et sans s'écarter
» d'un pas, au sort qui les attend
» et qui leur fût fixé dès leur nais-
» sance. Je vais au mien, du moins
» avec calme et gaîté. Que ne suis-je
» né au milieu des Arabes! J'aurois
» cherché à devenir un chef belli-
» queux, et l'effroi des caravanes.
» Que sais-je si, placé dans des
» circonstances favorables, je n'eusse
» pas été, tout comme un autre,
» un conquérant de l'Asie. J'ai fait
» souvent le siége d'une maison con-
» sidérable, et je m'en suis mis en
» possession par la ruse ou la force,
» avec autant de plaisir, avec des

Digitized by Google

» battemens de cœur aussi vifs qu'en
» ont pu éprouver Alexandre et
» Tamerlan, en s'emparant de Baby-
» lone et de Sarmarcande. Croyez-
» moi : jamais je n'arrêtai sur un
» chemin un voyageur solitaire, ni
» une femme timide. A des hommes
» lâches ou foibles, ces exploits
» communs. Mon premier essai fut,
» dans le midi de la France, le vol
» d'un monastère considérable. Il
» étoit habité par des filles, mais il
» y avoit des jardiniers et des chiens;
» mais ce monastère touchoit à un
» village, d'où l'on pouvoit accourir
» au premier bruit. C'étoit la nuit
» d'un dimanche : les nones étoient
» au chœur, vers les onze heures
» du soir. Dans l'espace de demi-
» heure, je franchis les murs du
» jardin, je pénétrai dans le cloître,
» je visitai toutes les cellules, j'en-

Digitized by Google

» fonçai toutes les portes. Rien n'é-
» chappa à mes regards. Sans perdre
» de temps, je jetai les effets par
» les fenêtres : mes camarades postés
» par moi, les recueillirent dans
» des sacs. Bientôt ceux-ci sautèrent
» le mur de clôture ; nous les sui-
» vîmes : des chariots étoient dis-
» posés au-bas, et en un instant
» tout disparut. Quelle dut-être la
» stupéfaction des religieuses, lors-
» que, de retour, un pouvoir sur-
» naturel leur parut avoir tout
» bouleversé, tout ravi ; lorsqu'elles
» ne purent douter qu'un *malin*
» *esprit* seul étoit capable d'opérer,
» en si peu de temps, tant de ravage !
» Cette première expédition me valut
» le titre de *Petit Diable*, que mes
» camarades m'accordèrent par accla-
» mation. Dans la suite je me suis
» efforcé de m'en rendre digne.

Digitized by Google

» Si jamais, ajouta le *Petit Diable*, » on me laisse vieillir ; si jamais, pour » remplir le proverbe, étant vieux, de » *diable* je me fais *hermite*, je veux » dans une solitude aimable écrire ma » vie. Peut-être vous la lirez, et vous » jugerez alors que de finesse, quelle » effronterie, que de prévoyance, » que d'agilité, que de courage il » m'a fallu avoir suivant les lieux, » les temps, les événemens ! Déjà » les dangers, les voyages, les » complots m'ont donné l'expérience » d'un vieux capitaine. Mon ouvrage » pourroit offrir tout ce qui cons- » titue l'intérêt, d'heureuses négo- » ciations, des combats, des traités » de paix. Il auroit le but moral le » plus marqué, en prouvant que la » réputation n'est qu'une chimère et » un jeu du hasard, puisqu'elle » attribue toujours l'honneur ou le

Digitized by Google

» blâme à qui eut obtenu l'un pour
» l'autre, s'il eût été placé dans une
» situation différente. Le politique y
» trouveroit en action les principes
» du gouvernement, et verroit que
» je fus, pour ce moment, un
» excellent citoyen. En effet, que
» nous prescrit-on ? d'égalité ; je
» l'établis : la division des grandes
» fortunes ; je l'opère : que les riches
» doivent partager leur superflu ;
» c'est une vérité dont je m'efforce
» de les convaincre : qu'ils doivent
» être traités *révolutionnairement* ; je
» ne fais autre chose : que les hommes
» éclairés sont des ennemis et de-
» viennent *suspects* ; ils me le sont
» également, et je fuis la lumière
» et l'observation. Les meilleurs ci-
» toyens maintenant, les plus hono-
» rés, les seuls qui commandent sont
» ceux qui, ne sachant rien, peuvent

Digitized by Google

» à peine signer leur nom. Sortis
» un instant de l'indigence par le
» pillage, ils y rentreront bientôt par
» l'insouciance et le désordre. Ils
» jurent, ils dilapident, ils arrêtent,
» ils proscrivent. Ce gouvernement
» paroît fait pour des pirates, des
» flibustiers, pour mes compagnons
» et pour moi..... On m'a arrêté
» aux portes de cette ville, parce
» qu'on m'a trouvé porteur de vingt
» louis. Cet or a disparu, et je ne
» suis pas si fou que de le réclamer.
» Comme un bon frère, je pense
» qu'il est juste que d'autres en pro-
» fitent. J'ai fouillé, on m'a fouillé;
» j'ai pris, on m'a pris : tout est
» égal dans la vie ; et je le répète,
» le plus heureux, comme le plus
» sage, est celui qui voit tous les
» événemens déterminés, qui n'a
» ni la goûte ni la pierre, chante,

Digitized by Google

» fait l'amour et se porte bien. »

Quelques jours après cette conversation, le *Petit Diable* présenta une pétition à la police correctionnelle, fut interrogé et élargi.

Digitized by Google

LE REPAS.

LE moment du repas est toujours assez gai. Au bruit de l'ouverture des paniers, un rayon de joie se répand sur toutes les faces. On est devenu gourmand, faute de tout autre plaisir. Le pain est affreux ; mais la chère souvent délicate. On s'invite, on s'appelle, on réunit son plat à ceux de ses amis. On n'oublie pas sur-tout de porter une portion choisie et sacrée au camarade pauvre dont les parens sont fugitifs, ou ce qui est plus affreux encore, qui l'ont abandonné. Retiré dans un angle obscur de la salle, on l'a apperçu ne se nourrissant que de son pain noir ; aussi-tôt les mets ont afflué.

Digitized by Google

Il a rougi un peu la première fois qu'il les acceptât. Depuis, il s'y est accoutumé.

En arrivant à la prison, j'allois souper solitaire, et n'avois pas encore mon panier; mais au moment même, dix personnes m'invitèrent. « Je n'ai » pas long-temps à jouir, me dit » doucement un vieillard, je mérite » la préférence ». Il l'eût; et je soupai avec le bon et respectable Faulin qui, par sa douceur et son aménité, avoit été surnommé *papa Faulin*. En effet, tous les habitans de la chambrée l'aimoient comme des fils. Il avoit plus de quatre-vingts ans. Je ne puis oublier non plus tant de petits dons de l'amitié, la cafetière que me laissa mon aimable voisin Courcelles, que ses intéressantes filles venoient chaque jour consoler; le verre de bois que m'a donné

Boyer-Sugni. J'ai eu le malheur de perdre le couteau que Dervieu-Goiffieu me força d'accepter en m'embrassant, et en allant au tribunal et à la mort.

Un proverbe, né sans doute dans les prisons, dit : *qui gagne du temps, gagne souvent la vie.* Pour avoir l'un et l'autre, on cherche à être admis à la table du concierge. Celui-ci, nourri sans doute *gratis* chez le cantinier, l'en dédommage en recevant à sa table plusieurs prisonniers. Ces derniers payent beaucoup et mangent peu. La table très-étroite ne permet d'y placer qu'un seul rang de plats dans toute sa longueur. Elle est couverte d'une grosse nappe; mais on n'y voit pas de serviettes. Du pain lourd à l'ordinaire, où la pomme de terre et le grain d'orge se distinguent à peine écrasés, du

Digitized by Google

mauvais vin, de la grosse viande, mais assez bonne. Là, on assiste un instant pour goûter le plaisir de revoir avec un peu plus de liberté son épouse, sa sœur, son ami. Là, on jouit d'un moment d'espérance, en apprenant les nouvelles du jour, que le désir de vivre fait appliquer par chaque prisonnier à son avantage. Se livre-t-on quelques minutes à regarder celle qui est chère, à converser avec l'ami de son cœur, le plat est vuide. Celui qui n'a personne à qui confier ses peines s'en est vengé en le consommant. Là, on peut espérer d'être placé près du concierge, de sourire à ses propos, d'implorer par ses prévenances sa protection. Là, enfin on redoute moins d'être promptement appellé par le tribunal; les listes d'appel étant ordinairement faites par le concierge, on prévoit

Digitized by Google

qu'il y mettra le plus tard possible ceux qui, par leur rétribution quotidienne, contribuent à solder sa propre pension.

Cordebar, Parisien, sorti de la rue Mouffetard, arrivé avec l'armée révolutionnaire, règne en ce moment aux Recluses. C'est un gros garçon, à la mine pâle, à l'œil louche, ne manquant pas d'esprit, aimant avec passion les femmes et le témoignant chaque jour à table à ses voisines. Non content de la chère ordinaire, on voit souvent devant lui une bouteille particulière, un plat réservé. Après un instant de distraction, un prisonnier à la vue basse n'avoit plus retrouvé le mets qui étoit à sa portée; il crut celui placé devant le concierge, commun à toute la table. D'un air soumis il tendit son assiette pour en demander. Audacieuse atteinte

Digitized by Google

à la propriété spéciale du souverain ! Un regard foudroyant, un refus sec et majestueux répondirent à cette balourdise. Le prisonnier confondu, redoutant d'être expulsé de l'honorable banquet, balbutia une excuse, et rejetta sa faute, non sur son appétit, mais sur sa trop mauvaise vue.

Avec le concierge des Recluses, mangent quelquefois les jours de décadi ceux des autres prisons. Alors, redoublent la grosse gaiété et les propos équivoques. Le concierge de St.-Joseph et Cordebar viennent de régaler l'auditoire d'une très-longue conférence *corsairico* - politique. Ce n'est point de la traite des *Nègres* qu'on a abolie, dont ils ont fait le sujet de l'entretien ; mais de la traite des Blancs. Le premier qui sait spéculer sur le produit journalier des esclaves de son vaste

Digitized by Google

Bagne, a prétendu que lui seul devoit tenir sous ses clefs toutes les femmes des prisons, que Cordebar voulant en garder cinq à six, c'étoit un attentat à ses droits; que pour vivre en bons amis, en voisins *honnêtes*, il devoit *patriotiquement* se départir de cette légère colonie, d'autant plus qu'il avoit une cellule vuide où il pouvoit la placer. » Ce » genre de prisonniers, a-t-il dit, » me convient; car pour peu que » le cœur parle en ma faveur, je » m'amuse à faire *l'humain* ». Celui qui parloit ainsi, avec une taille de six pieds, un long bonnet à poils noirs, une barbe épaisse, une forte voix, une main écrasante, offroit alors un œil hagard et un ris féroce. Ce Polyphême dévorant ses prisonniers, poursuivant la timide Galathée, n'ayant qu'un œil, lançant de ses

Digitized by Google

vastes bras les arbres et les rochers, cet être fabuleux dont Ovide effraya l'imagination de ma jeunesse, je l'ai vu alors en réalité près de moi. A ses côtés, Cordebar est un mouton, et il faut l'avouer, Cordebar s'est intéressé au sort de plusieurs détenus, et s'est efforcé de leur être utile.

Le malheureux Populle de Roanne, est le seul qui ait encouru son indignation; aussi est-il défendu aux guichetiers, sous des peines sévères, de le laisser parler aux personnes du dehors. Cet arrêt suprême, écrit sans orthographe, reste depuis longtemps affiché sur les murailles.

C'est à la même table qu'on voit Verzier, greffier de la prison, à qui chaque décadi les prisonniers bien avisés portent une légère rétribution pour qu'il n'insère pas leurs noms

Digitized by Google

sur la liste de ceux qui doivent le lendemain s'approcher des juges et aller à l'hôtel-de-ville.

Plus loin se trouvent deux longues files de prisonniers. On distingue parmi eux la citoyenne Montagny, cachée sous un nom supposé et arrêtée pour n'avoir pas voulu déclarer le lieu de la retraite de son époux, Giraud-St.-Try, vieillard honnête et bon, dont une femme angélique, grande, belle et toute en pleurs est venue à ma vue embrasser les genoux et le féliciter, d'avoir évité un jugement plus sévère, en revoyant les Recluses pour y être détenu jusqu'à la paix. Cette femme dont la joie étoit expressive, attendrissante, est sa belle fille. On y voyoit Crémot ancien officier général, uni depuis peu à une jeune femme, et qui dans les fers avoit appris avec transport que

que pour la première fois elle l'avoit rendu père, M*** qui ne pouvant se résoudre à soupçonner le crime, ne croyoit pas avoir à redouter la mort qui le frappa, Renaud — Parcieux moins confiant, jugeant mieux des hommes et de leurs fureurs, plein d'esprit et de sagesse. Malade, conduit à l'hôpital, on le transporta ensuite aux pieds des juges et delà sans connoissance sur l'échafaud. On y voit encore le sculpteur Chinard gai et sans inquiétude, rêvant au milieu d'objets hideux aux beautés de Rome et à l'Appollon du Belvédère, S. L** masqué par un grand bonnet descendant sur le né et qui paroît ignorer jusqu'à son nom. Un trait d'esprit et d'adresse lui a fait un asile de la prison même. Après avoir servi avec distinction pendant le siége, il est proscrit. Quelques jours

Digitized by Google

après l'entrée des troupes de la République, il va au district, s'entend avec un ami, et sort les poches pleines de papiers inutiles. L'ami appelle la garde, fait fouiller le fugitif, trouve les papiers, dresse procès-verbal et livre le prétendu *filou* à la police correctionnelle. Celle-ci, sans grand examen, l'a condamné à la détention d'un an. Ainsi, les Recluses, ce séjour d'effroi pour nous, est devenu pour lui seul celui de la sûreté et de la paix. La section le cherche chaque semaine dans son domicile et ne peut soupçonner celui qu'il s'est volontairement choisi.

Digitized by Google

LE CHANT ET LES VERS.

LES Recluses ne retentissent jamais de plaintes, de gémissemens. La douleur y est tranquille : elle porte avec elle le caractère qui lui convient, c'est-à-dire, le calme de l'innocence. Souvent même elle disparoît entiérement dans d'aimables jeux, et au milieu de chansons, qui viennent quelques instans égayer ce triste séjour ; j'osai y faire celle-ci.

LE BATEAU.

CHANSON.

O mes amis,
Point de soucis !
Plongés dans l'esclavage,
Si de l'exemple de nos fers

Digitized by Google

L'Etat tire avantage,
Nos maux doivent nous être chers ;
C'est-là le vrai courage.
Sous le glaive, en prison,
Je sais pardonner au soupçon
D'une ingrate patrie ;
Puis je laisse à vau-l'eau
Doucement couler mon bateau,
Sur le fleuve de la vie.

*

O mes amis,
Point de soucis !
Bientôt à l'innocence
On rendra la paix, le bonheur ;
Ou de notre souffrance,
Sachons, victimes de l'erreur,
Voir le terme en silence.
Mourir pour son pays,
Doit être encore, ô mes amis !
Un bien digne d'envie.
Laissons donc à vau-l'eau
Doucement couler le bateau,
Sur le fleuve de la vie.

*

Digitized by Google

O mes amis,
Point de soucis !
Puisque par la nature,
L'homme au trépas est asservi,
Il faut bien qu'il l'endure.
Un jour de plus, s'il est ravi,
Ne vaut pas un murmure.
Tendres femmes, enfans,
Gardez nos derniers sentimens
Dans votre ame attendrie !
Vos amis, à vau-l'eau
Ont laissé couler leur bateau,
Sur le fleuve de la vie.

Ce fut la seule chanson faite dans les prisons de Lyon, à l'époque de la grande crise ; mais quelque temps après, lorsque les détenus jusqu'à la paix sont venus habiter ces lieux, lorsque l'existence est devenue un peu plus assurée et plus douce, d'aimables prisonniers, tels que Ferrari, Jonc, Monspey, Langeac,

Digitized by Google

Andrieu, Mayeuvre, des femmes enjouées et belles, Elisa Dyvolet, Subrin, Isnard, Pusignan, Demons, Cusieux, firent retentir les Recluses et St.-Joseph, de vers, de chants et des transports d'une intéressante gaîté.

On voyoit parmi ces prisonniers, Michon parlant de quarante ans comme d'un jour, et dont la conversation est instructive et douce, le franc et généreux Saget ne connoissant de plaisir que celui d'avoir des amis et de leur être utile, le courageux Delglat qu'on se faisoit un jeu de mettre en liberté et d'arrêter sans cesse, Pélardi, Boulard-de-Gatelier qui à 80 ans se plaignoit de ne pouvoir encore mourir, le marin Sillans qui avoit vu de près des tempêtes, mais aucune aussi affreuse, puisque les hommes ins-

Digitized by Google

truits, probes et vertueux, y faisoient seuls naufrage ; Barbier-de-Charly et Delurieu-Rivoire, tous les deux philosophes et résignés, tous les deux ayant eu le malheur de survivre à leurs fils, Buisson-de-Firmini complaisant et doux, Boissieu, Yvon et Fromage de St.-Etienne, hommes-de-loi, remplis d'esprit et d'honneur, les Roannois Verne, Verdelet, Ardaillon, Bonabaud, Jouvencel, ne songeant qu'à rire, à se jouer d'aimables tours, à vaincre le malheur par la gaîté, et les ennuis par le courage.

Andrieu négociant aussi honnête que spirituel, fit sur les mêmes rimes les bouts-rimés suivans.

ENIGME.

A M I., pour me trouver ne va pas en *prison*
Née aux champs, à la ville on connoît mon *mérite*.
C'est du printemps sur-tout que j'aime la *saison*.
Par moi s'est vu souvent blesser le *Sybarite*.

Digitized by Google

Je suis reine où j'habite avec juste *raison*.
Mes gardes ont souvent fait le lit de *l'hermite*:
Elles font mon rempart autour de ma *cloison*;
Mais je ne vaudrois rien au fond d'une *marmite*.
Je m'annonce de loin sans le son du *tambour*;
Et chantée autrefois par un preux *Troubadour*,
De sa couronne encor je forme la *guirlande*.
Si tu te sens ému d'un sentiment *profond*,
Si l'amour de ses traits t'a blessé jusqu'au *fond*,
Pour fléchir sa rigueur, je serai ton *offrande*.

PRIERE.

Oui, mes crimes, grand Dieu, ont creusé ma *prison*;
De tes nombreux bienfaits l'oubli seul la *mérite*.
N'ai-je pas employé ma plus belle *saison*
A mépriser tes loix, à vivre en *Sybarite*?
Ta grace et mes malheurs éclairent ma *raison*:
En mondain j'ai vécu, je veux vivre en *hermite*.
Me voilà libre enfin, j'ai brisé ma *cloison*;
Du pauvre désormais j'adopte la *marmite*.

Mais que fais-je imprudent? est-ce au son du *tambour*
Que je dois sur mon front, orgueilleux *Troubadour*,
Des modestes vertus arborer la *guirlande*.
Ah! l'humilité garde un silence *profond*;
Elle espère, elle craint. Dieu des cœurs voit le *fond*,
Et de la vanité ne reçoit point d'*offrande*.

Digitized by Google

EPITRE.

Tu veux qu'en bouts-rimés j'esquisse ma *prison*.
On y voit quelques sots et des gens de *mérite*;
Des laidrons, des beautés de plus d'une *saison*;
Des rustres ennuyeux, maint et maint *Sybarite*.
Là, sont des gens sensés et des gens sans *raison*.
On rencontre l'escroc à côté de l' *hermite*.
Il n'existe pour tous qu'une même *cloison*;
Et chacun va pêcher dans la même *marmite*.

La retraite s'y fait, mais non par le *tambour*.
A travers ses barreaux j'ai vu le *Troubadour*,
A sa tant douce amie offrir une *guirlande*.

Pendant qu'autour de moi règne un sommeil *profond*,
A te tracer ces vers ma muse se mor- *fond*;
Avec bonté, Subrin, acceptes-en l' *offrande*.

Digitized by Google

ENVOI
D'UN PORTRAIT

Couvert d'une feuille de papier sur laquelle on avoit dessiné des fleurs,

Par le même.

Ce bouquet crayonné dans le séjour des pleurs
Couvre un ami que tu devines:
Si le portrait est sous les fleurs,
L'original, Isnard, est bien sous les épines.

Elisa Dyvolet vive et pleine de charmes, toujours vétue en homme, montant à cheval, chantant, faisant des armes et des vers, est auteur de ceux-ci.

HYMNE A L'ETERNEL.

Air: *Français, laisserois-tu flétrir.*

Du Dieu qui créa l'univers,
Français, célébrez la puissance;
Unissez vos voix à mes vers:
En formant de si doux concerts,

Digitized by Google

Nous peindrons sa magnificence ;
Mais, bannissons les cœurs pervers ;
L'auteur de la nature
Ne doit être encensé que par une main pure.

*

Les hommes à ses yeux égaux,
Ne diffèrent que par l'usage
Qu'ils font et des biens et des maux.
Il les soutient dans leurs travaux ;
Il aide l'imprudent, le sage ;
Quand les vertus sont leurs flambeaux ;
Mais, le méchant insigne
De ses soins paternels sera toujours indigne.

*

Être fini, de sa grandeur
Peux-tu connoître la nature,
Ou pénétrer la profondeur.
Si pour temple, il ne veut qu'un cœur,
L'infini seul est sa mesure.
A son pouvoir rendons honneur.
Homme, l'Être Suprême,
Est par tout, hors de toi, près de toi, dans
toi-même.

Digitized by Google

C'est de lui que nous vient l'amour
Qui fait le bonheur de la vie,
Quand il est payé de retour;
L'amitié doit aussi le jour
Au Dieu qu'adore ma patrie.
Ces sentimens forment sa cour.
Être par excellence,
Tout le bien vient de toi, c'est donc toi
que j'encense.

*

C'est lui qui guide les Français;
C'est lui qui dirige leurs armes;
C'est lui qui veille à leurs succès;
Et pour combler tant de bienfaits,
C'est lui qui séchera nos larmes,
Quand par lui nous aurons la paix.
Conserve ma patrie,
Et sers-lui de bouclier contre la tyrannie.

Digitized by Google

COUPLETS
A MES AMIS DE PRISON,

Par la même.

Air : *jeunes Amans, cueillez des fleurs.*

PHILOSOPHIE, ah ! c'est en vain
Que tu veux briguer mon hommage ;
Si tu séduis le genre humain,
Ton pouvoir n'a pas fait un sage.
C'est aux amis, c'est aux revers,
A former une ame sensible ;
Pour moi, les uns sont l'univers ;
Aux autres je suis inflexible.

*

Dans d'autre temps j'ai parcouru
Un cercle brillant et frivole ;
J'ai trouvé maint cœur corrompu,
De qui le vice étoit l'idole.
Oui, ce n'est que dans les malheurs

Digitized by Google

Que la vertu n'a rien à craindre :
Quand des amis sèchent nos pleurs,
On n'a plus le droit de se plaindre.

VERS

A ÉLISA DYVOLET PRISONNIERE,

Par Mélanie Subrin.

Air : *avec les jeux dans le Village.*

Ah ! si pour l'immortelle vie
Il existe un être parfait,
Oui, mon aimable et douce amie,
Comme toi sans doute il est fait.
Toujours bienfaisant et sensible,
Il pense, il agit comme toi,
On dit qu'un ange est invisible,
Il ne l'est plus lorsqu'on te voit.

*

Le mot de l'Enigme est *la Rose.*

*

AINSI s'évanouissoient des jours trop longs, des heures trop lentes ;

Digitized by Google

et tandis que la haine secouoit ses flambeaux, que l'ambition aiguisoit ses poignads parmi les hommes en place, la douce concorde, l'obligeante amitié se sont réfugiées en prison. On y oublie les crimes en y retrouvant des vertus. Là, l'espérance répand toutes ses douceurs; elle prédit que le mal extrême ne peut avoir qu'un terme, qu'il est forcé de disparoître sous ses propres excès. Sans cela, les animaux féroces, les monstres sauvages auroient déjà dépeuplé toutes les contrées avant de se détruire eux-mêmes. Sans cela, depuis des siècles, la terre entière seroit un désert.

Ce fut Etienne Décizié qui apporta aux Recluses l'air sur lequelle fut faite la première chanson. Il avoit appris cet air dans la prison d'Annecy, d'où il avoit été conduit à Lyon pour y périr comme municipal provisoire

pendant le siége. Il n'ignoroit pas le sort qui l'attendoit ; d'avance, il y étoit soumis. Chaque jour, matin et soir, sa fille venoit encore le faire sourire. C'étoit un enfant de cinq ans environ, d'une jolie figure, leste, carressante, et qui promettoit beaucoup d'esprit. C'est vainement que les guichetiers vouloient résister à ses petites avances pour pénétrer dans la prison : la refusoient-ils ? elle prenoit l'instant où ils faisoient entrer quelque autre personne pour se glisser sous leurs bras, et souvent sans être apperçue. Elle contoit avec grace tous les évènemens de la ville. En sortant, elle offroit de faire les petites commissions des prisonniers. Aimable enfant que vas-tu devenir sur cette terre ravagée ? ton père, ton guide vient de la quitter. Il étoit pauvre ; il a laissé ta mère, tes

Digitized by Google

frères et toi dans l'indigence. Hommes bienfaisans, célibataires riches, femmes sensibles, allez promptement rue *Tramassac* près de la place de la *Trinité!* Pauvre petite Décizié, si obligeante, si affectueuse, resteras-tu sans secours, sans éducation? Non, j'ai l'espoir qu'un jour un être généreux et modeste, viendra me remercier en secret de lui avoir fourni l'occasion flatteuse de contenter son ame. Il redressera un foible arbrisseau courbé sous l'orage, dont la fureur vient d'arracher l'unique appui.

Digitized by Google

LE PRISONNIER SOUBRY.

AU mois de Février un prisonnier octogénaire nommé Soubry arriva aux Recluses. Il avoit été Antonin. Avec une chevelure blanche comme la neige, un habit gris-blanc, une physionomie tranquille et vénérable, il avoit intéressé tous les prisonniers. Sa piété étoit douce et sans orgueil, sa conversation fine et sans humeur. Arrêté à six lieues de Lyon, inhumainement garrotté, jetté sur une charrette venue par des chemins de traverse et pierreux, son corps en fut disloqué, et ne put jamais se redresser. Profondément courbé sous

Digitized by Google

les années et la fatigue, il lui falloit l'aide de deux bras pour faire un pas; cependant il ne se plaignoit point, trouvoit tout bon et dans les vues d'une impénétrable providence. Craignant d'être importun, il s'excusoit sans cesse d'ajouter aux autres incommodités de la prison la présence d'un vieillard malade. « Ils n'ont pas » voulu me laisser mourir dans mon » asile, disoit-il, mais je suis malin, » et je veux bientôt m'échapper pour » jouer un tour à la guillotine qui » compte m'avoir ».

Après quinze jours d'habitation, Soubry sentit son dernier instant approcher. Il remercia affectueusement ses voisins de la continuité de leurs soins, en leur annonçant que bientôt ils ne pourroient les prolonger. « La mort, dit-il, vue de trop près » peut effrayer; il faut du moins

Digitized by Google

» que je cherche à en diminuer pour
» vous le hideux aspect. J'ai pensé
» qu'il falloit un peu me parer pour
» aller au-devant d'elle ».

A ces mots il se souleva tenant un peigne ; mais il fut aussi-tôt forcé de l'abandonner, et il se recoucha pour toujours. Ses yeux s'obscurcirent ; il sembla doucement sourire... Il étoit expiré.

Sans regret du passé, sans redouter l'avenir, Soubry mourut. Ah ! si la vie n'est qu'un songe, pour lui son reveil fut doux. Quel spectacle tout à-la-fois attendrissant et lugubre ! D'un côté, l'officieux Voron, tempêtant de voir qu'on pouvoit périr sans secours, espérant que ce trépas ne seroit qu'une simple foiblesse, s'efforçoit de faire pénétrer entre les lèvres décolorées de celui qui n'étoit

Digitized by Google

plus quelque cueillerées de liqueur. Un autre frottoit les pieds de ce corps devenu immobile. De l'autre côté, deux prêtres à genoux récitoient sans distraction les derniers vœux pour les mourans, tandis que le curé Bourbon, débout, les yeux élevés vers le Ciel où il sembloit voir entrer son ami, donnoit lentement les bénédictions dernières à cette enveloppe insensible qui ne receloit plus une ame. Plus loin, deux femme pleuroient; et moi, je me disois : « C'est » donc ici que pour la première fois » mes yeux ont vu mourir l'homme. » Pour la première fois, je l'ai vu » terminer son association avec la » vie. Il l'a quittée sans inquiétude, » sans effroi, comme un vêtement » usé. Ah ! si la mort est accom- » pagnée de tant de calme, de tant » de douceur même, pourquoi si

Digitized by Google

» fort la redouter ? Soubry a souri
» à son approche, au tableau flatteur
» qu'elle lui a offert ».

. . . . . Ille potens sui,
Lætusque deget, cui licet in diem,
Dixisse, vixi.

HORAT.

UN instant après, les guichetiers ont emporté le corps, et l'ont dépouillé. Placé ensuite dans la cour, on l'a couvert d'un peu de paille. Le lendemain un juge de paix est venu le faire enlever. Les prisonniers achetèrent quelques effets à l'usage de Soubry, et leur prix fut donné aux pauvres. Sans doute ainsi son intention fut devinée. Un couteau, des lunettes, des gants, un livre de piété, des boucles et un mouchoir furent les objets de cette religieuse enchère. J'ai eu le bonheur d'acquérir

Digitized by Google

les gants. Je les conserverai toujours. Ils passeront à mes fils. La main qui les portera ne sera pas tentée d'être criminelle ; elle s'ouvrira près du pauvre ; elle défendra le malheur.

Digitized by Google

LE RÉVEIL.

LE bruit, le mouvement général de la prison, un peu de jeu, beaucoup de lecture, la conversation distraisent pendant la journée ; mais lorsque la nuit est venue, lorsqu'on tourne ses regards vers cette triste paille si rarement changée, si hâchée, si menue, où circulent de dégoûtans insectes, lorsqu'il faut la déployer pour y chercher un instant de repos, c'est alors que règne un lugubre silence, interrompu de distance en distance par de profonds soupirs. Le plancher est couvert de lits ; les lumières particulières s'éteignent ; la lampe fixée à la muraille que son épaisse fumée a noircie, reste seule.

sa

Digitized by Google

sa lumière vacillante prolonge de vastes ombres sur les corps étendus et sans mouvement. On diroit que c'est un champ de bataille ; on diroit plutôt qne c'est un vaste et sombre caveau jonché de morts. C'est le moment de la cruelle réflexion, des dévorantes inquiétudes... « Vivrai-» je demain ? Verrai-je encore une » fois finir le cours de ce soleil qui » ne reviendra peut-être que pour » éclairer mon trépas ? » C'est ce que chacun dit en soi-même. On se couche ; on cherche à dormir promptement, à hâter par le sommeil l'oubli de ses peines.

A peine celui-ci avoit-il pour la première fois fermé mes yeux, aux Recluses, à peine dans de trompeuses images m'offroit-il ma famille, des campagnes riantes, un horison sans nuage, une existence sans dan-

ger ; à peine avois-je perdu ce monde, théâtre de calamités, pour voyager dans un univers fantastique, où l'on se repose sur des roses, où l'amitié ne trahit point, où l'amour sourit sans cesse, où tout est palais, enchantement et bonheur, qu'un bruit aîgu m'a réveillé. J'écoute ; une cloche funèbre sonne encore ; elle a frappé les derniers coups de minuit. Ils m'annoncent peut-être mon dernier moment. Le bruit redouble ; j'entends des armes ; c'en est fait ; aux ombres passagères de la nuit vont succéder peut-être des ombres éternelles. Je distingue le mouvement des fusils qu'on prépare, des voix brusques et retentissantes ; je suis sur mon séant, l'oreille attentive, le front baigné d'une sueur froide. Quoi ! la porte s'ouvre avec fracas ; des soldats armés de sabres nuds précèdent et

Digitized by Google

accompagnent un homme noir, à long bonnet, qui porte une lanterne sourde. Cet homme est sans doute celui qui doit présider au massacre; les autres vont l'exécuter. « Voici » donc la mort, me suis-je écrié? » « Non, la répondu l'honnête Fleuret » mon voisin, nous ne sommes pas » assez heureux pour la recevoir en » dormant. Le bruit est venu des » sentinelles placées à la porte de » la salle, et qu'on a relevées. Cet » homme qui vous a effrayé est » un guichetier faisant sa visite. » Comme vous, pendant long-temps » j'ai éprouvé plusieurs fois chaque » nuit un pareil effroi. »

En effet, le guichetier s'avance, couvre chaque visage de tout l'éclat de sa lanterne, les compte, s'assure si les fenêtres sont bien fermées, s'il ne se prépare aucune tentative

pour fuir. Il sort ; les verroux crient, et leur bruit devenu plus aigre, plus sensible pendant la nuit, retentit dans les corridors, et finit par réveiller quiconque affaissé de chagrins et d'insomnie, dormoit encore, et n'avoit point été témoin de la visite.

Ainsi se renouvelle souvent deux ou trois fois par nuit, suivant le zèle du guichetier de service, ce dénombrement affreux. O vous qui vous plaignez de votre misère, de vos travaux renaissans, de vos occupations sans relâche, que j'ai envié votre sort obscur, votre chaumière au fond des vallons, votre vie laborieuse ! Avec une santé robuste et le goût du travail, vous jouissez sans le savoir du véritable bonheur de l'homme. A l'abri de tous les chocs des révolutions, ils passent sur vos têtes sans vous atteindre. Quelques

Digitized by Google

soient vos sollicitudes pour l'avenir, du moins vous les oubliez huit heures par jour.... vous dormez. Vous n'éprouvez point le tourment horrible d'être sans cesse réveillés en sursaut et dans l'épouvante. Quel abominable supplice de ne goûter le baûme du sommeil que pour se le sentir arracher par la tyrannie ! de ne soulever sa paupière appésantie que pour appercevoir des hommes inhumains, et qui se font un jeu de votre douleur. Non, je veux dormir malgré eux... je le veux avec rage. Je désire mon jugement : qu'on m'appelle ; du moins après on me laissera tranquille, et je pourrai m'endormir.... dans le tombeau.

Son image fut offerte au réveil du capitaine Albert Doxa. C'étoit un Suisse à large face, à haute stature, aux sourcils noirs et épais. Il avoit

Digitized by Google

servi chez toutes les puissances Européennes, et étoit couvert de blessures. Il paroissoit en avoir cherché et mérité quelques-unes. Avec une tête ardente, son cœur étoit bon. Il parloit avec enthousiasme et de ses duels et de ses services. Généreux, n'ayant rien à lui, buvant de l'eau-de-vie, fumant sans cesse, il savoit se battre et obliger. Agé de 45 ans environ, il avoit toute la vigueur, toute l'adresse d'un jeune homme. Il s'amusoit à tirer à la muraille, à toucher du genou la terre, à se relever avec force et promptitude. Il étoit à Lyon lors du combat du 29 Mai, où les citoyens s'insurgèrent contre la municipalité. Doxa s'étoit intéressé au sort des premiers. Placé en tête du bataillon de l'arsenal, marchant contre l'hôtel-de-ville, il s'étoit fait remarquer à sa voix, à

Digitized by Google

son intrépidité. Poursuivi par la municipalité de Lyon, il avoit déjà pour la même affaire subi quatre jugemens, deux à Mâcon, un autre à Bourg, un autre par le représentant Gouli. Tous avoient été en sa faveur, et l'avoient rendu à la liberté. L'amour l'avoit dédommagé de ses peines. Uni depuis peu de jours à une jeune femme domiciliée sur les frontières de la Suisse et près de Gex, il avoit oublié dans ses bras le 29 Mai, lorsqu'un détachement de dragons, en le saisissant pour la cinquième fois, vint le lui rappeler. Chargé de chaînes, conduit à Lyon, jeté aux Recluses, il y arriva d'un air gai. « Je n'ai qu'un tort, disoit-» il, c'est de n'être pas venu faire » enrégistrer à la municipalité d'ici » mes jugemens d'acquitement; mais » un Suisse et sur-tout Albert Doxa

Digitized by Google

» ne connoît pas ces formalités ;
» d'ailleurs, je voulois épouser ma
» Cécile ; elle me fera tout oublier.
» Allons, mes amis, bûvons ; j'ai de
» l'argent ; tant qu'il me restera un
» denier, vous pouvez tous en dis-
» poser ; ma bourse est là, et
» toute à votre service. »

Albert Doxa passa le jour à boire sans s'enivrer, à faire des armes, à parler de la Prusse et de la Hongrie. La nuit arriva ; il s'endormit ; vint le réveil. La garde est relevée ; on entre à la conciergerie ; la visite est faite. Un muuicipal avec un long sabre en baudrier la préside. Doxa regarde, est regardé. « Citoyen, dit-il, je
» suis ici depuis hier. Etranger, ne
» connoissant pas les loix françaises,
» on ignore sans doute que, pour
» l'affaire qui m'a conduit ici, j'ai
» déjà été acquitté quatre fois : voici

Digitized by Google

» mes jugemens. On m'arrête sans-
» cesse ; lis et fais-moi sortir sur-le-
« champ. » « Tu en sortiras, lui ré-
» pondit d'un ton furieux le muni-
» cipal, mais pour aller à la
» guillotine. Scélérat, tu l'as échappée
» quatre fois ; tu ne l'échapperas
» plus. C'est toi que je retrouve ;
» c'est moi qui t'ai fait arrêter..... »
Doxa à cette réponse resta pétrifié.
Il n'avoit pas encore formé une
phrase de quelques mots entre-
coupés, que le municipal avoit dis-
paru.

Le lendemain, le capitaine fut conduit à l'hôtel-de-ville, bientôt condamné. On le lie aussi-tôt. Il demande qu'on lui laisse une main libre pour tenir sa pipe ; on y con-
sent. Réuni à un grand nombre de victimes marchant à la fusillade, l'un de ses malheureux compagnons

Digitized by Google

lui dit : Vous êtes Suisse, et l'on nous a assuré qu'on les sauvoit tous. Aussi-tôt Doxa retrouve toute l'étendue de sa voix. « Je suis *Souïsse*, » je suis *Souïsse*, » répète-il sans-cesse. La rue Lafond retentit de ce cri. Le peuple accourt et s'assemble. Un commissaire de section fend la presse, ordonne de suspendre la marche, s'échappe et revient arracher Doxa à la chaîne en lui disant : « Jouis de ta liberté. » Aussi-tôt le pas de charge recommence ; la chaîne s'approche en chantant du lieu fatal ; le peuple s'écoule et la suit. Doxa reste seul avec sa pipe ; l'étonnement en a fait une statue. Mais cette statue sans déranger ses mâles traits, fixe un œil douloureux sur ces hommes allant avec courage à la mort. Elle verse de grosses larmes qui tombent à terre ; elle est immo-

Digitized by Google

bile. Des coups funestes se font entendre ; aussi-tôt la statue a trouvé ses jambes et s'enfuit.

Digitized by Google

LES LETTRES.

LA visite a passé, les sentinelles sommeillent appuyées contre la muraille. Le silence règne sur une vaste cité, sur la prison même; tout dort. Un prisonnier veille seul. Il songe à sa mère, à son épouse, à ses enfans. Leur souvenir douloureux l'a arraché au repos. Il s'est levé doucement en craignant de reveiller ses voisins au bruit de la paille qu'il abandonne. Il va écrire aux objets de ses affections. Le calme de la nuit, la demi clarté qui éclaire le spectacle attendrissant qui l'entoure, tant d'hommes vivans encore pour souffrir et qui bientôt ne souffriront plus, cette salle vaste et profonde,

Digitized by Google

véritable vestibule du temple de la mort, tout appelle ses derniers adieux. Que d'écrits plein de courage, de lettres tendres, de sentimens affectueux ont été tracés à cette heure en ce lieu ! Vous qui les reçutes, recueillez religieusement ces douloureuses expressions de l'amitié, de la tendresse ! Pourriez-vous jamais remplacer dans vos cœurs celui qui les traça par un autre ami, un nouvel époux ? Enfans vertueux qui passez près des Recluses, ou qui traversez les salles de l'hôtel commun, ne craignez point de vous prosterner ! Là, votre malheureux père appella votre image et lui consacra ses derniers instans. Là, il demanda au dispensateur des jours d'ajouter aux vôtres tous ceux que les hommes alloient lui ravir.

Evrard-St.-Jean, dont la brillante

Digitized by Google

fortune étoit son propre ouvrage et causa sa perte, avoit été l'agent d'un emprunt fait par le Prince de Galles avant la guerre et la révolution. Un notaire de Paris et ses autres associés avoient déjà été condamné pour le même objet. Evrard arrêté dans une campagne près de Lyon par l'ordre de Fouquier-Tinville, fut déposé quelques jours aux Recluses, avant d'être conduit à Paris et à la mort. Rien de plus majestueux que sa figure ; rien de plus doux que son caractère. Au milieu de la nuit je le vis se lever pour écrire à sa femme et la prévenir sur son inévitable sort ; je le vis appliquer au dernier mot de sa lettre un long baiser. Qu'il fut expressif ce baiser ! comme il retentit sur mon cœur ! Non, celui donné par l'amour en délire ne vaut pas celui qu'accorde l'auguste infortune !

Digitized by Google

Bourbon curé d'Agni avoit passé quarante années dans l'exercice de toutes les vertus, et au milieu des pauvres dont il fut le père. Tranquille, décidé à périr, il ne regrettoit de la vie que le bien qu'il auroit pu faire. Il prit pour écrire la place d'Evrard. Sa lettre finie, il la bénit; puis joignant avec force les mains et les levant au Ciel, il lui adressa une prière fervente. J'étois ému; mon ame partageoit sans les connoître et ses sentimens et sa prière. Bourbon vint retrouver son lit près de moi. Je lui demandai le sujet de sa lettre; il refusoit; j'osai insister. « Mon ami, » me dit-il, mon sacrifice est fait; » j'attends sans crainte qu'il se con- » somme. Depuis plus de trente ans, » j'ai eu le bonheur de considérer » la mort et de m'y préparer. Irai- » je acheter quelques foibles jours

Digitized by Google

» qui me resteroient à parcourir en
» rejetant publiquement des principes
» que j'ai annoncés toute ma vie aux
» hommes, et qui m'ont paru dignes
» de les rendre bons et de les con-
» soler. Avant de finir ma carrière
» j'avois oublié un devoir. Je viens
» de le remplir avec transport. J'ai
» écrit à celui qui m'a fait arrêter,
» qui m'a dénoncé. L'infortuné ! il
» est bien plus à plaindre que moi.
» J'ai songé à ses tourmens ; j'ai
» voulu les adoucir, lui pardonner.
» J'ai béni son existence ; j'ai souhaité
» qu'elle fut heureuse et tranquille
» à son dernier jour. Bientôt, j'irai
» le demander moi-même au Dieu
» clément, au Dieu des miséricor-
» des ». Bourbon parloit ainsi ; et
un rayon de la gloire divine sem-
bloit étinceler sur son front. Je l'ai
vu quelques jours ensuite me forcer

Digitized by Google

d'accepter un lit plus commode, pour coucher sur un simple banc. Je l'ai vu malgré le poids de l'âge aider, servir à chaque instant le paralitique Rey, aumônier de St.-Pierre. Je l'ai vu le soutenir avec courage en allant avec lui au tribunal et à la mort. Ombre vertueuse, ombre sainte, depuis que tu nous a quitté, je t'ai appellé dans mes ennuis; ils ont disparu. J'ai osé former des vœux; et ne seroit-ce pas toi qui les a remplis.

Allons maintenant m'asseoir à cette table obscure, isolée, mais ennoblie par l'écrit de Bourbon. Ma plume est prête... O la meilleure des femmes, pourrai-je supporter un seul instant l'horrible pensée de te quitter! Non, c'est à ton fils que je m'adresse.

Digitized by Google

A MON FILS,

AMI, puisque mon sort dépend des hommes, et que trop souvent les passions ou l'erreur les déterminent, j'abandonne ma vie au hasard des événemens, et au cours inévitable des choses. A ton âge, je te connois et l'habitude de réfléchir qui met à l'abri des imprudences, et un bon cœur qui aime à réparer celles des autres.

Que mon exemple t'apprenne à cacher ta vie, à chérir l'obscurité, à préférer la retraite à l'éclat, et le plaisir de soulager les hommes en secret au danger de communiquer avec eux. Si la loi me ravit ce que je possède, du moins elle ne pourra m'empêcher de te léguer mon souvenir. Qu'il te paroisse encore un

Digitized by Google

patrimoine sacré, ainsi qu'à tes frères ! Que le jour qui terminera mon existence, soit parmi mes enfans un jour de fête ! Leur père au même jour aura franchi les barrières du temps ; il aura été délivré de toutes les peines, de toutes les craintes, même de celle de mourir. Qu'à mon intention chacun de vous n'oublie pas de faire une bonne action ; qu'il sèche une larme de l'infortune, qu'il porte la douce consolation dans l'ame d'un prisonnier ; qu'il soulage l'humble détresse ; et si la pauvreté bien plus heureuse que la fortune, le prive des moyens de répandre de grands bienfaits, que du moins sa main jette sur un coin infertile de cette misérable terre une poignée de graines ; les oiseaux viendront s'en nourrir.

C'est toi, mon cher Gaspard, que

Digitized by Google

je charge du tendre soin de consoler ta mère ; tu lui diras : vivez pour nous. Elle aura ce courage ; elle vous aime tant. Tu dois ne la quitter jamais ; et dans quelque position que le Ciel te place, sacrifie toute ambition au plaisir de la rendre heureuse et de la voir sans cesse. Aide et défends tes frères. Le second est gai ; et il t'aime. Il répandra la joie dans vos occupations ; et la joie compagne du contentement le procure. Mon petit Jérôme étoit si bon lorsque je l'ai quitté, que je ne doute point de son union à ceux qui voudront l'aimer et par conséquent de son attachement pour vous. Il pleura en me quittant ; Dieu récompense ses jeunes larmes par de longs jours exempts de peines. En vivant tant que vous pourrez ensemble, vous diminuerez les chagrins de la vie et augmenterez vos

Digitized by Google

plaisirs. Les hommes respecteront votre union, et porteront ailleurs leurs atteintes.

Si tu te consacres, mon cher Gaspard, à l'étude de l'art qui cherche à soulager les maux de l'humanité, tu rempliras une des plus belles missions de l'homme. Acquiers dans cette profession le plus grand nombre de connoissances que tu pourras, puisqu'elles doivent être utiles à tes semblables; mais crois en mon avis; pour être moins malheureux sache cacher ton savoir. Tu vivras dans la foule des ignorans et des méchans. Les premiers te haïront d'en savoir plus qu'eux; les autres t'en puniront dans toutes les occasions. Crains l'envie et ne lègue tes pensées, les fruits de tes recherches aux hommes, que lorsqu'ils ne pourront plus te nuire et que le tombeau t'aura séparé d'eux.

Digitized by Google

Adieu Gaspard, adieu mes fils ; mes yeux quoique fermés et éteints, peut-être dans cette vie, seront toujours ouverts sur vous. Mon cœur sera encore sensible à vos succès, à l'exercice de vos vertus. Un jour vous viendrez me rejoindre, et je volerai à votre rencontre. Je vous porterai dans mon sein près de l'auteur d'une vie qui ne finit plus, et qui donne aux bon fils et le repos des peines et la certitude du bonheur.

Digitized by Google

LA CHAINE.

LE temps est arrivé ; il faut partir pour l'hôtel-commun, et s'approcher du tribunal. Tous les prisonniers devant former la chaîne sont appelés dans la cour, suivant une liste nominale qui en comprend ordinairement une centaine. Tous sont attentifs, perplexes, dans les corridors et aux fenêtres, pour savoir quels sont les noms qui y sont inscrits. Après l'appel, ceux qui restent ont un sentiment indéfini de tristesse et de joie. Le retard est pour eux une prolongation de la vie ; mais ils voient partir leurs amis. Les appelés font de rapides

Digitized by Google

adieux. Ils embrassent leurs plus chères connoissances ; des soupirs sont mutuellement étouffés, et des larmes coulent de part et d'autre. C'est le moment où ils donnent de secrètes commissions.... « Si elle vient, » dis-lui.... Si une lettre arrive, » conserve-la.... » Déjà ils ont plié leur grosse couverture de laine ; ils l'ont attachée sur le dos. D'un bras ils soutiennent leur panier, et ils tendent l'autre à la chaîne.

Dans les premiers jours des jugemens, le Lyonnois marchoit libre vers le tribunal et à la mort. Aucune corde, nul lien ne l'entravoient, ne l'unissoient dans la marche à ses compagnons d'infortune ; mais on a pris cette précaution depuis qu'un des condamnés à la fusillade, sortant de la prison de Roanne pour aller périr aux Brotteaux, a eu l'adresse

Digitized by Google

l'adresse de fendre brusquement les rangs des soldats et des cavaliers qui l'entouroient, de se jeter, près St.-Côme, dans une allée de traverse, et de se sauver.

Le brave Volet commandant de la Croix-rousse pendant le siége, eut le même bonheur. Percé de dix blessures non encore cicatrisées, il étoit conduit de Roanne avec quinze autres prisonniers. Il s'apperçut que le soldat qui le joignoit étoit ivre et trébuchoit à chaque pas. Aussi-tôt, saisissant le moment où il paroissoit tomber, il s'avance pour le soutenir, passe derrière lui, se glisse entre les spectateurs, et s'évade dans la rue des Trois-Maries par l'allée de la maison *Rivoiron*. Déguisé, il gagne la Savoye, parlant un patois barbare, et offrant de vendre aux comités révolutionnaires qui l'arrêtent

Digitized by Google

sur sa route, les peaux de lapin dont il est porteur.

Les orages, la glace, la pluie à verse ne suspendent point le départ de la chaîne. Les malades à qui il reste un léger degré de force la suivent en tremblotant. Le grand air les suffoque; ils tombent de défaillance sur leurs voisins; cependant le chemin se parcourt à petits pas. Un léger accident survenu à Baraillon pendant ce trajet lui fut utile. Après avoir servi avec distinction, il jouissoit dans sa patrie de l'estime générale que lui méritoient sa franchise et sa probité. Arrêté, comme tous les militaires de l'ancien temps restés dans la ville, son sort ne pouvoit qu'être funeste. Au milieu d'une neige abondante, il perdit dans la marche un de ses souliers. Vainement voulut-il faire un pas rétro-

Digitized by Google

grade pour le rattraper, la corde qui l'unissoit au gros de la chaîne ne lui permit pas de reculer. Le pied couvert d'une boue épaisse, mouillé, hors d'haleine, on le place en arrivant à l'Hôtel-commun sur le banc en face du tribunal, pour y être appelé sur-le-champ à l'interrogatoire. Là, il attendoit avec résignation l'instant de comparoître, lorsqu'un soldat devenu officier de l'armée révolutionnaire, le reconnoît pour son ancien capitaine. L'état effroyable où il se trouve, sa fermeté, son air tranquille touchent son ame. « Capitaine Baraillon, lui dit-il, vous » ne reconnoîtriez pas en moi l'un » de vos soldats. *Sacredié!* tout est » changé; mais ceci est de trop. » Par la mort de mille diables! vous » êtes sans soulier; prenez un des » miens, et ne me faites pas l'affront

» de me refuser. » A l'instant, le nouvel officier commençoit à se déchausser, lorsque le geolier survient et entraîne Baraillon devant ses juges. Le révolutionnaire ne perd pas courage ; il entre dans la salle du tribunal, un pied chaussé et l'autre nud ; il annonce que si son capitaine ne craint pas la mort, pour lui il ne peut le voir souffrir de froid faute de chaussure. « *Sacredié*, dit-il, notre brave » capitaine a eu soin de moi dans » la troupe ; n'est-il pas juste que » je le lui rende ? » Ce spectacle nouveau, cet homme à épaulettes agenouillé devant un vieillard, rappelle un instant de pitié dans le cœur de trois juges. C'en est assez, et Baraillon est sauvé.

Tous les prisonniers qui doivent en ce jour sortir des Recluses, sont

Digitized by Google

maintenant rangés sur deux files. La trompette des dragons a sonné; nous marchons en silence : on n'entend que les pas des chevaux. Quelques gémissemens s'échappent du sein du peuple qui regarde. De distance en distance, plusieurs fenêtres se ferment : les habitans s'enfoncent dans l'intérieur de leurs logemens, pour ne pas rester témoins de notre passage.

..... La voilà donc cette place de Bellecour si belle, si décorée, si renommée dans toute l'Europe ! Que sont devenus ces gazons émaillés de fleurs, où de jolis enfans se jouoient entr'eux dans la floraison de la vie? Où sont-ils ces jets-d'eau, chefs-d'œuvre de l'art, ces sculptures qui firent la gloire de Chabry, cette statue mâle, de forme antique, ce cheval d'airain bien proportionné,

que deux artistes de génie, Desjardins et Keller, concoururent à former? Que sont devenues ces façades majestueuses et symétriques qui décoroient les extrémités de ce beau lieu? Tout est renversé ou a disparu; l'affreuse destruction a porté ici ses plus étonnans ravages. Ah! pourquoi ne s'est-elle pas bornée du moins à ne faire tomber que d'insensibles monumens? Mais elle a osé porter ses coups sur la tête des hommes utiles.

C'est dans cette place que Schmit et Martin, artilleurs célèbres, ont perdu la vie. C'est au même endroit que le plus jeune des Clermont-Tonnerre, portant un large écriteau, reçut la mort avec fierté. Ici, le brave Ferrus-Plantigni tomba le premier de tous sous la fusillade. Il mourut comme il avoit vécu... avec courage.

Digitized by Google

Plus qu'un autre il dut des regrets à la vie, puisqu'il abandonnoit un père vertueux, de jeunes enfans, une épouse désespérée, intéressante, et qui méritoit toute sa tendresse. Bientôt Bourlier-Parigni eut le même sort, et son cœur fit les mêmes pertes.

. . . . . *Non ego te meis*
Chartis inornatum silebo.

Ici, Mathon-de-la-Cour le meilleur des hommes, le plus doux, le plus probe, le plus serviable a péri. Son beau-frère Le Mierre disoit : « Je ne » puis plus faire de tragédie : elle » court les rues. » Il n'est que trop vrai ; toutes nos rues, toutes nos places ont offert des scènes sanglantes. Ici, on a inhumainement privé du jour celui qui ne l'employa jamais qu'à faire du bien. Non, je ne

Digitized by Google

traverserai pas ce sol où mon ami a expiré, sans lui crier mes derniers adieux, sans lui consacrer un triste et rapide hommage !

Bienfaisant Mathon, puisse-t-on recueillir un jour et lorsque nos fils seront heureux, les généreux fruits de tes veilles et de tes pensées, de tes veilles sans cesse occupées à aider le pauvre, à secourir l'innocence, à soutenir l'honnête industrie, de tes pensées, grandes, simples et pures comme ton cœur.

Qu'on n'y oublie point ces écrits où il dévoila les ressorts secrets qui firent prospérer et décheoir les institutions de Lycurgue, où il traça les justes moyens de ranimer en France le véritable amour de la patrie. Deux compagnies célèbres et savantes couronnèrent ces ouvrages utiles. Qu'on

Digitized by Google

n'oublie pas ce badinage ingénieux qui, sous le nom de *Fortuné Ricard*, prouve ce qu'on devroit attendre dans un gouvernement sage, de l'économie et de la prévoyance. L'Angleterre nous envia ce dernier écrit, le traduisit, et l'attribua pendant long-temps à Francklin.

Ce fut une douce et agréable idée, que celle de recueillir chaque premier jour-de-l'an ces morceaux animés où la poésie nous émeut et nous console : Mathon la conçut et l'exécuta dans les douze premiers volumes de l'almanach des muses, recueil alors plein de sensibilité et de goût.

Un essai sur l'institution des *rosières*, un précis sur la vie de Montausier, un éloge de son ami Poivre, des idyles en prose, des vers, une

foule d'opuscules intéressans ont marqué l'existence littéraire de Mathon. Combien son existence sociale fut plus précieuse encore!

C'est à lui qu'on dût les premiers succès de la société philantropique, les secours pour les mères-nourrices, un établissement pour arracher les jeunes enfans à l'oisiveté. Pour naturaliser la mouture économique, et rendre le pain du peuple moins cher et meilleur, il fit venir à ses fraix des ouvriers de Paris. Il chercha à rendre commune dans tous les quartiers l'eau du Rhône, vive, légère et salutaire en divers maux. Il établit pendant quelque temps un lycée propre à faciliter aux artistes l'exposition de leurs chefs-d'œuvre, et les moyens d'être connus. Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il pensa, tout fut rapporté par lui au bien général;

Digitized by Google

Négligent sur ses propres affaires, il ne rêva qu'à bien faire celles des autres. Ici, il faisoit imprimer à ses frais un ouvrage utile, pour en laisser le bénéfice à son auteur. Là, il contractoit une dette pour acquitter celle du pauvre. Dans un siècle d'égoïsme, il eut jusqu'au courage de se consacrer à la bienfaisance sans partage, et de consentir plutôt à passer pour ridicule ou singulier aux yeux de la frivolité inhumaine, que de manquer une seule occasion de sacrifier son temps, ses peines ou sa bourse à la bonne action qu'on lui indiquoit.

Et on a fait mourir de pareils hommes! Dorfeuille lui-même parut hésiter s'il pouvoit faire tomber une tête si éclairée, si vertueuse. « Tu » étois noble, lui dit-il; tu n'as » pas quitté Lyon pendant le siége; »

» lis le décret ; tu peux prononcer » toi-même sur ton sort. » Ainsi l'Athénien Lysias s'écrioit autrefois : *Ce n'est pas moi, Erasthothène, c'est la loi qui te tue.* En effet, Mathon lut l'article funeste et répondit : « Il est sûr que cette loi m'atteint ; » Je saurai mourir. » Il ne reprocha rien à cette loi cruelle ; il ne reprocha rien aux hommes. Seul avec Dieu, on le vit aller de Roanne en Bellecour sans vaine ostentation, comme sans foiblesse. Profondément recueilli, le front chauve et élevé, les yeux fixés sur la terre qu'il quittoit sans murmure, il remplit sa promesse, et sut mourir.

Voilà donc ce quay du Rhône autrefois si populeux, si florissant ! Que de ruines ! Comme elles s'étendent et se prolongent dans tous les sens ! La guerre a par-tout gravé

Digitized by Google

ses effroyables empreintes. Ici, la bombe a écrasé ce vaste toit, et une famille entière a péri sous ses débris. Là, un boulet perçant la fenêtre a emporté l'époux dans les bras de son épouse ; plus loin, des hordes de démolisseurs achèvent de miner ces bâtimens. Tout croule, tout tombe avec fracas. On voit des pans immenses qui menacent d'écraser quiconque ose les franchir. Les longs et noirs tuyaux de cheminée sont du haut en bas à découvert. Au milieu de deux murs élevés, une seule poutre reste solitaire. A côté, c'est un escalier qui paroît à-moitié suspendu. Parmi ces décombres hideux, ces tas inégaux de pierres, se découvre l'ouverture des caves. Agens des comités et des sections, vous avez osé y pénétrer, en parcourir le sombre espace pour

Digitized by Google

arracher l'innocence qui y avoit cherché un asile, l'homme timide qui vous redoutoit plus que le froid, l'humidité et les ténèbres !

C'est en voyant Lyon ainsi ravagé, que j'ai senti en moi-même une barbare consolation. « Si tout » est tombé, me disois-je, pour- » quoi voudrois-je rester debout ? » Qu'est-ce que l'existence d'un être » aussi foible que l'homme, auprès de » celle de cette immense cité ? Ne nous » plaignons donc point d'être bientôt » renversés, puisque, comme Cicéron » l'a dit, *oppida posse mori*, les villes » elles-mêmes peuvent mourir. »

SAINT-JOSEPH.

TROIS chaînes de prisonniers sortent le *primidi* de chaque décade pour se rendre à l'hôtel commun. L'une vient des Recluses ; les deux autres des prisons de Roanne et de St.-Joseph.

La plus vaste, la moins obscure des prisons est celle de St.-Joseph. Placée à l'extrémité de la ville, au Midi, elle est fiévreuse et très-mal-saine, quoique très-aérée. Bornée par les travaux *Perrache* et les marais non encore désséchés qu'ils renferment, on y respire toutes les exhalaisons insalubres que le vent y porte. Les cours sont grandes et séparent les logemens destinés aux hommes de ceux des femmes. Celles-

Digitized by Google

ci ont eu pendant long-temps pour séjour spécial cette prison. Depuis, on en a transféré le plus grand nombre aux Recluses.

Un concierge parisien a été le redoutable despote de ces lieux. Après lui, le tranquille Pichon, doux, modéré, craignant l'effusion du sang dans tous les partis, a consolé ses prisonniers en leur promettant que dans tous les événemens qui pourroient ménacer illégalement leur vie, il les mettroit à l'abri des insurrections et des massacres.

C'est de St.-Joseph que sortit pour aller à la mort Dutroncy fils, secrétaire de la commission départementale, première victime tombée sous la guillotine. Il tournoit ses regards vers la prison qui renfermoit son père appellé bientôt après à le suivre sur l'échafaud.

Digitized by Google

Cette immolation avoit été précédée de celle de Praire de St.-Etienne, de Demeaux-Merlieux et de son compatriote Chapuis-Maubost, le plus savant artilleur de ces contrées, tous les deux de Montbrison où ils étoient aimés, et tous fusillés. Dutroncy fut suivi bientôt par Faure Montaland, probe, judicieux et obligeant. En marchant à la mort, celui-ci cherchoit à distinguer aux fenêtres ceux qu'il reconnoissoit; il leur sourioit avec douceur; il leur faisoit un signe d'affection pour dernier adieu. Bémani né dans les belles et riantes plaines du Milanez, municipal provisoire, s'avança vers le lieu fatal en lisant; lorsqu'il y fut arrivé, il finit son chapitre et ferma son livre; celui de la vie fut aussi-tôt fermé pour lui.

Une femme intéressante, mère

Digitized by Google

et épouse désolée, Cléricot-Janzé, avoit été privée le même jour de son mari et de deux fils. Elle étoit à St.-Joseph; elle y obtint sa mise en liberté. Victime de mille douleurs, elle ne put oublier ceux qui l'avoient servie; elle revint à St.-Joseph pour témoigner au concierge Pichon et à sa famille combien elle avoit été sensible aux soins qu'ils avoient pris d'elle. Un administrateur faisant alors la visite de cette prison, entendit l'infortunée et se révoltant contre les sentimens naïfs de sa reconnoissance, il ordonna qu'on la retînt de nouveau dans les fers. Depuis, elle a été traduite au milieu des vagabonds et sur la paille infecte de Bicêtre... Ah! c'est en écoutant le récit de pareils faits qu'on se demande s'il ne vaut pas mieux périr que de vivre, si la mort qui arrache à tant

Digitized by Google

d'horreurs n'est pas un bienfait, si l'on peut désirer encore de jetter quelques regards au milieu d'hommes si féroces, et sur ce sol ravagé par la guerre, rougi du sang de l'innocence, dévasté par l'ignorant orgueil, déshonoré par la barbarie et tous les crimes.

Digitized by Google

ROANNE.

L'ASPECT de la prison de Roanne est horrible. Adossée à des rues obscures, l'intérieur en est méphitique et mal sain. L'entrée ouvre sur une petite place, et annonce un véritable lieu de peines et de terreur. Dans sa construction, l'architecte Bugnet fut un grand peintre. Le théâtre ne présente rien de plus sinistre aux yeux des spectateurs; et en voyant l'édifice, il est impossible de ne pas s'écrier avec un soupir: voilà une prison. Imaginez en dehors un massif carré de pierres de taille, dont les assises distinguées par des saillies, et des pierres rentrantes et faisant ombre, ne laissent distinguer

Digitized by Google

aucune ouverture, si ce n'est des larmiers près des combles, et la porte dans le bas. Celle-ci justifie à merveille le proverbe : *rien de plus triste que la porte d'une prison.* En effet, sous des ceintres rapprochés et qui vont en diminuant se trouve la fatale entrée, de manière que par l'effet de la perspective et de l'enfoncement graduel, elle semble de quelques pas laisser difficilement à l'homme d'une taille ordinaire le pouvoir d'y entrer, ou plutôt celui d'en sortir. Dans l'intérieur, partout des voûtes sombres, des cachots. Partout, des portes étroites et épaisses roulent sur des gonds énormes ; partout, retentit le bruit de larges cadenats et de quatruples verroux. Une cour serrée que les brouillards voisins de la Saône couvrent en hyver, qu'aucun air frais ne rafraîchit en

été, tel est le juste séjour du crime; tel est celui maintenant de l'erreur et de l'infortune. O vous, architectes du despotisme ou de la tyrannie, si vous osiez dans l'avenir remplir votre cruelle mission, si vous êtes chargés d'édifier des prisons, d'y inhumer des êtres vivans, venez visiter Roanne, et y consulter ce modèle!

C'est de Roanne que sortirent pour aller à la mort 69 jeunes gens condamnés à un genre de trépas inusité. Le canon devoit emporter leurs membres épars, et les semer au milieu de nombreux spectateurs, amis du sang et de cette barbare nouveauté. Le lieu de cette scène lamentable fut à l'ordinaire la plaine des Pilotteaux. Deux fosses parallèles avoient été creusés pour recevoir les corps des morts et des mourans. Une haie

Digitized by Google

de soldats bordoit chaque ligne en dehors des fossés et menaçoit de l'œil, du sabre et du fusil, quiconque auroit tenté de s'écarter de la direction précise où il devoit attendre le boulet qui devoit terminer sa vie. Cette direction étoit le plan horizontal, large d'environ trois pieds, qui se trouvoit entre les deux fossés. Là, furent placés les condamnés, garottés deux à deux à la suite les uns des autres. Derrière eux, étoient les canons; à leurs côtés, le lieu de leur repos, la tombe ouverte pour les recevoir; plus loin, les farouches exécuteurs qui alloient les y précipiter. Pendant cet arrangement formidable, les jeunes gens offrirent de concert et par un mouvement spontané l'hommage de leurs derniers instans au bonheur de leur pays. Sans imprécations, sans se

Digitized by Google

plaindre, sans montrer le moindre signe de foiblesse, ils firent entendre ce refrein courageux :

Mourir pour sa patrie,
Est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

A peine commençoient-ils à le répéter une seconde fois, que l'horrible décharge vint l'interrompre. Celle-ci n'eut pas tout le succès qu'on s'en étoit promis. Elle ne tua pas le tiers des malheureux qui l'essuyèrent, mais presque tous en sentirent les cruelles atteintes, et furent blessés. Dès-lors, des ruisseaux de sang se répandirent dans les fossés; et les gémissemens de la douleur percèrent à travers le bruit continuel de la fusillade qui s'unit au canon pour opérer la destruction. Enfin, les soldats traversèrent les fossés, et avec le sabre

Digitized by Google

sabre ils la complétèrent. Ces soldats peu exercés à manier les armes, et la plûpart égorgeant pour la première fois, restèrent plus de deux heures à consommer ce massacre.

Ainsi, par le feu du canon, le bruit de la mousquéterie et des tambours, la fumée, le sang, les cris des égorgés, les convulsions de l'agonie, on voulut donner au peuple de Lyon une image de ce qui s'exécutoit ailleurs, et surtout dans la Vendée et les départemens voisins; on voulut accoutumer le soldat de nouvelle réquisition à exercer le carnage et à voir la mort de sang froid; comme s'il étoit égal de la donner ainsi ou de la recevoir. Des hommes à moustaches appelloient publiquement ces exécutions, les *vrais moyens* de faire naître le courage, le mépris des ennemis,

Digitized by Google

et de créer les vertus républicaines.

C'est de la prison de Roanne qu'on conduisît encore aux Brotteaux pour y être fusillés, les 209 Lyonnois jugés en masse le même jour. Chaque accusé ne fit que paroître devant ses juges. Les ordres les plus sévères avoient été donnés à ces derniers, et peut-être la mort eut été pour eux la punition de leur humanité, ou d'un examen plus approfondi. La profession sur-tout devint le crime le plus irrémissible, comme si on étoit souvent maître de la choisir, comme si en l'exerçant avec honneur, tout état n'étoit pas utile à un bon gouvernement, et égal aux yeux du sage. Un geste, un mot, un défaut d'assurance, un air trop assuré, un seul regard, un simple

Digitized by Google

trait malheureux sur le visage, produisirent un arrêt de mort.

A un signe peu distinct, les accusés passoient ou dans la cour, ou dans une galerie joignant la salle de l'interrogatoire. Les premiers étoient à revoir : transférés ensuite dans d'autres prisons, et interrogés de nouveau, il en est peu qui existent encore. Le funeste sort des autres étoit décidé.

En effet, un appareil imposant de gardes, de gendarmes, vint les prendre, pour le leur faire subir aux Brotteaux. Une longue corde y fut fixée à chaque arbre d'une allée de saules ; on attacha à cette corde chaque condamné par le lien qui lui comprimoit les mains derrière le dos ; et un piquet plus ou moins nombreux fut placé à quatre pas devant lui. Au

Digitized by Google

signal donné, les premiers coups partirent; et sans terminer la vie, ils commencèrent d'horribles souffrances. Les uns eurent les bras emportés; d'autres, les machoires ou une partie de la tête. Tombant, se relevant, se débattant, on entendoit de toutes parts l'affreuse prière : *achevez-moi.... Mes amis ne m'épargnez pas.* Ces cris retentirent long-temps jusqu'à la rive opposée du Rhône. Ainsi s'exécutèrent toutes les fusillades. Dans celle des 209, la multitude des immolés doubla le temps de l'immolation. La balle, en emportant le poignet à Merle, ex-constituant, maire de Mâcon, l'avoit débarrassé de ses liens. Il en profita pour fuir. Déjà, il avoit fait un assez long trajet dans la campagne, les grouppes s'étoient ouverts pour lui donner passage, les volontaires ne

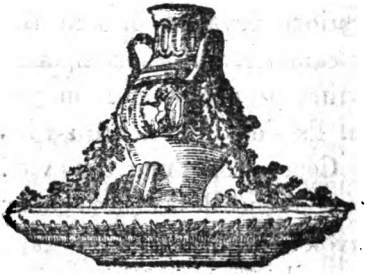
Digitized by Google

bougeoient pas ; les dragons délibéroient, lorsqu'un détachement de la cavalerie révolutionnaire se mit à sa poursuite, le joignit et le fit périr sous ses coups.

Après cette exécution, les corps furent dépouillés et jettés dans des fosses larges et profondes, que d'autres exécutions devoient ensuite chaque jour combler. On les compta en les couvrant de chaux et d'un peu de terre. Ils s'en trouva 210 au lieu de 209. Cependant l'une des victimes s'étoit détachée de la chaîne commune et avoit échappé. On se rappella alors que lorsqu'on lioit les condamnés dans la cour de Roanne, deux malheureux avoient réclamé avec force, prétendant n'être que des commissionnaires, venus auprès des prisonniers pour les servir. Malgré leurs plaintes, ils avoient été liés comme

Digitized by Google

les autres ; ils avoient marché sous les coups de bourrade ; ils étoient arrivés..... Ils n'étoient plus.



Digitized by Google

L'HOTEL-COMMUN.

TOUTES les prisons de la ville envoient chaque décade à l'hôtel-commun leur fatal tribut. Ce lieu est l'immense réceptacle des prisonniers de tout rang, de tout âge, de tout pays. Ses vastes salles en sont remplies. Leur foule échauffe l'air qu'on y respire, et le rend infect. En y retenant six mois seulement ceux qu'on y renferme, on n'auroit pas besoin d'échafaud ; les méphitiques exhalaisons, l'haleine fétide suffiroient pour les faire périr.

Les salles de l'hôtel-commun ont diverses destinations.

Celle où siégeoit *la Conservation*,

Digitized by Google

nommée encore chambre *du Commerce*, est devenue le dépôt de tous les prisonniers arrivans et non encore interrogés.

La grande salle renferme ceux qui ont passé à un premier interrogatoire, mais dont le sort n'est pas décidé. Ils sont ce qu'on appelle *à revoir*. On y réunit encore ceux qui paroissent destinés à la détention jusqu'à la paix.

La chapelle en ce moment est peuplée en grande partie de religieuses. On veut contraindre leur opinion; mais leur opinion en réagit avec plus de force. « La violence et » la vérité, a dit Paschal, ne peu» vent rien l'une sur l'autre. » Des femmes sont aussi placées dans l'entre-sol connu sous le nom des *petites archives*.

Digitized by Google

La salle située entre la chambre du commerce et la grande salle, la même où l'académie tenoit ses séances publiques, est maintenant un corps-de-garde. L'armée révolutionnaire l'occupe. Des sabres, des piques, des armes sanglantes, des soldats à moustaches ont chassé les muses tranquilles, et vraisemblablement pour toujours.

C'est dans l'endroit où s'assembloit le consulat, que siége en ce moment le terrible tribunal. Au lieu de paisibles négocians discutant sur les intérêts communs, ce sont les redoutables juges de la commission qui y décident de l'existence des citoyens. C'est mal-à-propos qu'on appelle cette commission le tribunal des sept, parce que dans son institution on y avoit attaché sept juges; mais deux d'entr'eux n'ayant pas

voulu y paroître, il n'a jamais été formé que de cinq.

On a beaucoup moins de facilité à l'hôtel-commun pour voir ses parens, ses amis, qu'aux Récluses. La proximité du tribunal rend plus sévères les guichetiers. D'ailleurs, pendant les séances, matin et soir, il n'est guères possible de pénétrer. Aussi, les *décadis* où l'on ne juge pas, où l'on est sûr de vingt-quatre heures de vie, comme on reçoit avec sensibilité sa famille! Comme on cause avec elle dans une douce tranquillité! Ce jour semble un long période de temps, et ne devoir jamais finir.

Les juges prirent une semaine entière de repos, pour célébrer la fête de la montagne. Ce fut pour la plûpart des prisonniers comme une

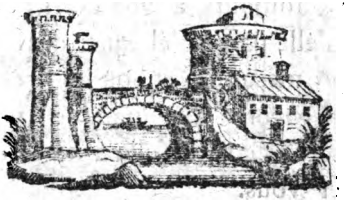
nouvelle existence qu'on parut leur accorder. Huit jours entiers de paix semblèrent un siècle de jouissance ; car ici les heures sont comptées pour des jours, les jours pour des ans.

Ce calcul n'est point une preuve de pusillanimité. C'est au contraire, parce qu'on a envisagé de près la mort, parce qu'elle frappe chaque minute, qu'elle est sans-cesse présente, toujours à vos côtés, que, lorsqu'elle paroît s'éloigner d'un pas, on le mesure, et on cherche à semer encore de quelque plaisir le court espace qu'elle a laissé entre elle et vous.

Dargeon n'en goûtoit plus. « Je » suis fâché, me dit-il, qu'on ne » décide pas plus vîte sur mon sort. » Au surplus qu'ai-je à redouter ? » la fin de la vie : dans le monde,

Digitized by Google

» elle n'est que trop souvent une » fatiguante corvée; ici, elle est un » supplice. Demain je me présenterai » volontairement devant les juges. Je » vous fais d'avance mes adieux. » Le lendemain il se présenta, et ces adieux furent éternels.



Digitized by Google

LA PAILLE.

ON payoit vingt sols par jour aux Recluses pour coucher dans les salles supérieures, et avoir chaque décade un peu de paille fraîche ; à l'hôtel-commun, on en fournit bien peu, mais c'est sans rétribution.

C'est avec de la paille tressée fortement, préparée sans que personne s'en doutât, que trois prisonniers de la chambre du commerce, ont trouvé le moyen de se sauver. Ils ont attaché leur tresse à la première fenêtre près du vestibule, et sont descendus dans la cour, pendant une nuit sombre, à côté d'une sentinelle qui ne les a pas apperçus. L'un d'eux craignant de descendre, s'est confié

Digitized by Google

à la corniche de pierre qui règne autour de la cour. Cette corniche peut avoir un pied de largeur ; elle est brisée, ébréchée en plusieurs endroits. Cependant il l'a suivie dans toute sa longueur, et passant devant les archives, il est parvenu jusqu'au pavillon du côté de la comédie. Là, pénétrant par une fenêtre, toujours ouverte dans l'escalier, il a passé avec sang froid devant la sentinelle qui n'a pu le croire un prisonnier.

Le féroce Guyard sous le titre de *concierge* a gouverné ces tristes lieux. Il les a quittés pour être geolier à Paris de la prison du Luxembourg. Puisse-t-il y adoucir son caractère ! Un autre Parisien nommé Brigaland lui a succédé, et paroit beaucoup plus doux. Il semble même s'intéresser au sort de quelques détenus. Du moins, il est exact à leur faire

Digitized by Google

distribuer chaque décade une poignée de paille.

Le premier jour de son arrivée, un prisonnier ne put pénétrer vers le guichetier distributeur. Il s'étoit couché sans murmure sur le pavé humide, froid et dépouillé. Une heure après Brigaland fit sa visite, et l'apperçut. « Est-ce par régime, » lui dit-il, que tu couches sur la » simple pierre ? » C'est faute d'adresse, répondit le prisonnier ; je n'ai pu traverser la foule qui étoit grande ; je n'ai pu me mettre mieux. Brigaland fronçant le sourcil, prononça cet ordre : « sois » mieux que tous les *ambitieux* ; » guichetier, donne-lui trois bottes ».

Le mot *ambitieux* étoit véridique. Au moment de la distribution de la paille, il est étonnant de voir com-

Digitized by Google

ment on se presse, avec quelle force on assiége la porte où elle se donne ! Comme il n'y en a pas toujours une poignée pour chacun, on craint d'en manquer. L'égoïsme se réveille ; on se culbute. Hélas ! l'homme est donc toujours le même, dans la bonne ou mauvaise fortune, sur les coussins de la mollesse comme dans les fers ! Par-tout on apperçoit son triste orgueil, sa colère. Ses passions vivent dans le sein de sa grandeur, dans les lambeaux de sa détresse, et près de sa tombe. Dans le monde il se disputoit des places, de vaines décorations, quelques frivoles honneurs. Ici, il se dispute encore quelques brins de paille.

Digitized by Google

CHAMBRE DU COMMERCE.

LA chambre du commerce reçoit ceux qui attendent leur interrogatoire. On vient d'y réunir aux détenus de Lyon une nombreuse colonie de prisonniers du département de la Loire, ci-devant Forez. Ceux-ci, après avoir langui long-temps dans les prisons de St.-Etienne, de Montbrison, et ensuite dans celles de Feurs où ils avoient espéré trouver la fin de leurs maux, ont été traduits à Lyon. Ainsi, ils n'ont quitté un tribunal terrible, qui vient d'être supprimé, que pour en retrouver un autre aussi formidable.

Digitized by Google

Leur route a été semée de périls, de fatigues et de peines. Attachés deux à deux, entourés de gendarmerie, ils ont fait à pied un long trajet, lorsque déjà les inquiétudes de l'esprit, le séjour infect des prisons avoient anéanti leurs forces, et épuisé leur corps. Déposés pour une nuit dans la petite église de Ste. Foy, ils avoient failli y périr. Après les avoir entassés, serrés les uns contre les autres, les portes en avoient été fermées. Bientôt une chaleur étouffante, une odeur cadavéreuse se firent sentir. L'air vicié ne leur porta plus que la corruption de leur haleine réciproque. Bientôt les nausées, les défaillances se propagèrent. Les malheureux ne purent se soutenir. Les uns glissèrent sur le pavé humide de leur sueur; les autres se disputèrent la place soit

Digitized by Google

près des fenêtres étroites et élevées, soit près de la porte, ou à travers la serrure, ils pouvoient respirer alternativement un peu d'air frais. Quelques heures encore dans une pareille anxiété, et la plûpart ne se relevoient jamais ; mais la porte s'ouvrit ; l'air se renouvella ; on donna de l'eau fraîche à ceux qui étoient presque suffoqués ; on les soutint et la marche fut continuée.

Un spectacle aussi effrayant s'étoit présenté à eux dans la route de St.-Etienne à Montbrison. Une femme âgée de 80 ans, nommée Martinon, malade, ne pouvant faire un pas, fut jettée sur une charrette ; mais comme on craignit qu'elle ne roulât à terre, on l'étendit tout de son long, on l'entoura de cordes, on la billonna avec force comme un balot. Vainement l'infortunée se plaignit et appella

Digitized by Google

meurtriers ses conducteurs ; ceux-ci n'en resserrèrent que davantage leurs barbares liens. La marche commence : à une secousse de la charrette, le ventre de l'octogénaire éclate ; ses intestins sortent, et elle expire.

Ceux qui avoient échappé à ces horreurs, qui étoient parvenus à Lyon, avoient à y redouter encore le sort général de tous les Lyonnais. La plûpart d'entre eux devoient être jugés et périr. On distinguoit parmi ces prisonniers Durand de Montbrison, magistrat juste et réfléchi, Gauthier de Rive-de-Gier, plein d'affabilité et d'esprit, les deux frères Dupuy-Grangeneuve et Dupuy-Crézieu, tous deux d'une société douce et agréable, La Garde de St.-Germain-Laval, arraché bientôt à une épouse jeune et belle, Tinner qui eut le bonheur d'être

Digitized by Google

rendu à la sienne, Rey de St.-Galmier, malade, mais dont les maux n'avoient pas affoibli l'imagination vive, Massacrier dont la vieille perruque étoit devenue l'objet de la plaisanterie générale, et qui s'y prêtoit de bonne grace, Bouquet, d'Abouin, Mathon-Sauvain, jovial, affable et instruit, le bon Delmas, l'honnête Chaley que ses intéressantes filles cherchoient à sauver, Néron de St.-Etienne, prudent et tranquille, plusieurs femmes courageuses parmi lesquelles l'aimable d'Apinac. On y voyoit encore une émigration entière des environs du Mont Pila et de Bourg-Argental. C'étoient tous des hommes imposans par leur taille, honnêtes et doux, les deux Carre, les deux Nesme, les deux Vernoux, Antoine Maubost brave et instruit comme ses frères qui venoient de périr.

Digitized by Google

Je m'approchai d'un homme que je crus reconnoître. Il ne parloit pas, et on le prenoit pour sourd ou muet. « N'est-ce pas vous, Noël » Tête, vous qui aviez imaginé de » nouveaux procédés pour la teinture et la fabrication des rubans? ». Il me regardoit fixément sans mot dire; il me répondit enfin : « C'est » moi. Réfugié dans les monts d'Auvergne, on m'a arrêté près de » St.-Antemne. Nous sommes entourés d'espions; le seul moyen » de les éviter et de vivre, c'est de » se taire. J'ai oublié l'usage de » parler; imitez moi. » Deux jours après, Tête garda peut-être trop le silence devant ses juges : ils le condamnèrent.

On regardoit dans cette chambre, comme un espion dangereux, un homme portant un petit chapeau

Digitized by Google

sans bords, vêtu d'un grossier sarrau de toile, marmottant une langue étrangère, sans paroître entendre un mot de la nôtre. On l'avoit dit prisonnier de guerre, originaire des frontières de la Dalmatie ou de la Hongrie. Au milieu d'une nuit obscure, il s'approcha de la fenêtre d'un corridor, et y lança une bouteille. Celle-ci tombant aux pieds d'une sentinelle faillit à l'écraser. Quelques minutes après, toute la garde entra précédée du commandant du poste. Ce dernier menaça aussi-tôt de faire fusiller dans le jour toute la chambrée, comme complice de l'attentat : il lui étoit facile de faire suivre cette menace de son effet. Tous se réveillèrent avec effroi, et ne le perdirent pas en apprenant l'évènement. Cependant le coupable avoit été apperçu. On apporta des

Digitized by Google

cordes pour le lier et le conduire en un autre lieu. Alors, au grand étonnement de tous, il chercha à s'excuser, et oubliant le rôle qu'il jouoit sans doute, il parla français.

Le lendemain, un prisonnier d'une autre salle, sortant de l'interrogatoire, fut envoyé dans la chambre du commerce. Mécontent de ses réponses, il se crut dans la mauvaise cave : en arrivant son air étoit hagard, et l'épouvante avoit empreint tous ses traits sur son visage. « Vous êtes » bien, lui crioit-on, ce n'est pas » encore ici le lieu fatal ; reprenez » courage. » Mais rien ne le faisoit revenir de sa terreur. Alors un prisonnier s'approche et lui dit d'un air sévère : « Est-ce que tu te repro- » ches ta vie, pour craindre la mort? » Lève les yeux, homme idiot ou » coupable ;

» coupable ; vois sur ce plafond ces » lambris sculptés, ces riches pein- » tures.... ce n'est point ici une » cave. » L'homme surpris par cette apostrophe, regarda le plafond et fut rassuré.

Il n'en fut pas de même du vertueux Ivernal curé de St.-Sulpice près de Roanne. Il arriva sans effroi, un peu pâle, dénué de tout. La veille, il avoit été plongé dans la mauvaise cave. On venoit de l'en retirer pour le conduire à l'échafaud. Lié, les cheveux coupés, sans cravate, sans boucles, déjà sous le vestibule de l'hôtel-commun, il étoit prêt à marcher, lorsque Larné secrétaire du tribunal, descendit pour faire l'appel des condamnés. En écoutant son nom mal prononcé, Ivernal assura qu'il ne s'appeloit pas ainsi. Le secrétaire vérifia les

Digitized by Google

registres, et reconnoissant un *qui-proco* funeste, et qu'Ivernal avoit été jugé pour un autre, il le fit détacher et renvoyer dans cette salle où on s'empressa de le consoler.

Un ami y pénétra et vint m'embrasser. Je le croyois fugitif, ou du moins profondément caché. Sa fortune, ses principes de probité, son esprit lui donnoient tous les droits à être arrêté. Etonné de sa hardiesse, inquiet sur son sort, je le priai de fuir. « Ne crains rien, » me dit-il, j'ai étudié les hommes, » et cette révolution les a mis tous » à découvert. Ils sont tous orgueilleux et ingrats. J'ai peu à redouter, » puisque j'ai la vue étendue et » bonne. Pour éviter la dénonciation » et la mort, une seule précaution » suffit : c'est de fuir avec soin qui-

Digitized by Google

» conque vous doit, et particu-
» lièrement celui qu'on a obligé. »

L'industrieux Pernon arriva dans la chambre du commerce, et on lui demanda le sujet de son arrestation. « Au Chemin-neuf, dit-il, est une » fontaine dont l'eau est limpide et » bonne. Vieux, harassé d'une mar- » che pénible, je me suis approché » pour en boire dans le creux de ma » main. Une femme m'a apporté un » verre, en me disant: Dieu vous » conserve, monsieur Pernon. Par » le même chemin descendoit alors » un des juges. A mon nom, il » s'arrête, et me mettant la main au » collet, il s'écrie: C'est donc toi » qui es Pernon, toi qui avant la » révolution conduisois dans tes ate- » liers les princes et les grands » qui passoient dans cette ville. Scé- » lérat, tu payeras leur curiosité.

Digitized by Google

» Joseph II, l'Archiduc Ferdinand, » le comte du Nord, le prince Henry » de Prusse ne peuvent te sauver par » leur protection. Je serai ton juge... » Alors cet homme furieux m'a » traîné au corps-de-garde dont les » soldats ensuite m'ont conduit ici. » On plaignoit le sort de Pernon qui avoit cherché à faire admirer nos arts, à donner une grande idée de nos manufactures, à favoriser ainsi des relations de négoce extérieur. Quelques jours après, le juge qui l'avoit arrêté lui-même a craint de le condamner. Un instant de remords a sauvé Pernon.

Que de pareils instans ont été rares! au moins ils devoient naître en faveur de deux indigens qui ont hier cessé de vivre. C'étoient deux bâteliers des rives de la Saône, à la face brûlée par le soleil, au long

pantalon de toile, au langage simple. Ils avoient traversé lors de la sortie quelques Lyonnais fugitifs. On leur en avoit fait un crime qu'ils ont avoué. Ils ont dit que pour gagner leur vie ils traversoient indistinctement tout le monde, qu'ils ne pouvoient connoître à la mine les opinions, ni si ceux qui se présentoient étoient amis ou ennemis, aristocrates ou patriotes. Cette défense à été vaine.... Comment avoir immolé non seulement des hommes estimés, instruits ou riches, mais encore des ouvriers sans lumières, de pauvres portefaix ! La destruction est donc universelle. C'est l'empire général de la mort. Elle étend son glaive sur toutes les classes. « Je me plaignois à Dieu, a dit le » prophête Jonas, de ce qu'il avoit » pardonné à Ninive ; Dieu me » répondit : pourquoi ne pas par-

Digitized by Google

» donner à cette grande ville si
» dévastée, et qui a été déjà si punie?
» pourrois-je frapper avec justice un
» si grand nombre d'hommes inca-
» pables de distinguer leur main
» droite de leur main gauche, et
» qui sont si ignorans et si mal-
» heureux? »

LA GRANDE SALLE.

APRÈS un premier interrogatoire, on est quelquefois renvoyé à la grande salle pour être interrogé de nouveau ; c'est un supplice de plus. Plus de deux cens prisonniers respirent l'extrême infection de ce lieu. Cette pièce vaste et ornée, qui servoit à la réunion des citoyens heureux, à l'appareil riant des fêtes publiques, ne réunit plus que des infortunés, ayant le spectacle de toutes les calamités humaines. Les uns sont malades ; les autres solitaires et abandonnés. Ce lieu dévasté par le boulet et la bombe en offre partout les profondes traces. Les murailles sont dégradées ; leurs pierres ont été brisées,

Digitized by Google

emportées. Le plafond est horrible à voir. Tout le plâtre en est tombé ; la charpente a cédé en divers endroits ; la bombe y a fait de vastes trouées. Par ces ouvertures, on voit le ciel et les étoiles. Par ces ouvertures, le froid pénètre et la neige tombe. Malheur à qui ne se couvre pas entièrement la tête pendant son sommeil. En se réveillant, il sent ses yeux malades, humides et gros ; il sent sa paille couverte de frimats. Le jour, on éprouve un involontaire effroi en voyant suspendus au-dessus de soi d'énormes madriers, menaçant de cheoir, de fortes pièces de bois qui paroissent ne tenir plus au comble. Le jour, on s'attend au jugement de mort ; la nuit, à être écrasé.

Praire-Duret, vieillard courageux, me disoit : « j'admire ce lieu, comme » le mieux choisi pour sa destina-

Digitized by Google

» tion. N'est-il pas le digne vestibule
» d'un tribunal révolutionnaire ? On
» n'y voit que ruines et destruction.
» Son aspect triste et hideux fait peu
» regretter une vie qui ne peut vous
» offrir partout, sur le sol de notre
» patrie désolée, que de pareilles
» images ; cet aspect accoutume à
» l'idée d'un danger imminent, d'une
» mort prochaine. On me l'a déjà
» présentée de près. J'étois tranquille
» au milieu de mes champs, près
» de Saint-Etienne, lorsqu'on vint
» dans la nuit m'y arrêter. C'étoit
» une compagnie de l'armée révo-
» lutionnaire qui franchit mes portes
» et pénétra dans mon asile. On me
» saisit pendant mon sommeil, on
» me garotta, on me conduisit en
» chemise, presque nud, dans un temps
» froid, au milieu de mon verger.
» Là, je fus attaché à un arbre.

Digitized by Google

» — Donne, me dit-on, l'argent
» que tu possèdes ; l'état en a besoin ;
» donne, ou tu vas périr sur l'heure.
» — Je déclarai l'endroit où j'avois
» fermé un peu d'or. Le chef l'ayant
» trouvé, s'en empara. — Ce n'est pas
» tout, dit-il ; il doit en avoir davan-
» tage ; s'il ne le déclare sur-le-
» champ, chargez vos armes et
» qu'on le fusille ! — En vain je
» protestai que j'avois tout donné,
» qu'on m'avoit tout ravi ; je vis
» les soldats obéir à l'ordre, et
» faire retentir leurs fusils de la balle
» qui y descendoit ; je les vis se ranger
» en peloton devant moi ; le chef
» s'approcha ensuite tenant un mou-
» choir dont il me banda les yeux.
» — Scélérat, s'écria-t-il, décou-
» vre ton or en cette minute, ou
elle va terminer tes jours. — Pour
» toute réponse, glacé de froid,

Digitized by Google

» inanimé, les mains serrées, les
» yeux dans les ténèbres; je tombai
» à genoux devant Dieu; et j'at-
» tendis la mort. Qu'elle me parut
» tardive à arriver! quelle situation
» horrible! chaque instant ajoutoit
» à ma souffrance, au tourment
» inconcevable de ma pensée. Lorsque
» mon supplice eut paru assez long,
» le chef me détacha; on sourit à son
» barbare essai; il m'ordonna de
» m'habiller, et l'on me conduisit
» dans les prisons de St.-Etienne d'où
» je suis venu ici. Je ne suis pas
» fâché qu'on m'ait laissé un jour
» de plus, pour considérer ce séjour
» lugubre ». Praire en fut tiré pour être détenu aux Recluses où il est mort.

Ce qui augmente l'horreur de la grande salle, c'est qu'à midi et demi, on y entend distinctement

prononcer les jugemens de mort sur le perron de l'Hôtel-Commun, c'est qu'on y reconnoît les voix des victimes s'écriant : ..... Peuple on vous trompe ; la République n'exige pas pour s'établir des assassinats..... Ce dont on m'accuse est faux..... Je n'ai pas été interrogé..... Je n'ai pas eu le temps de répondre..... On m'a pris pour un autre..... Juges abominables, vous périrez ; je vous appelle devant Dieu.....

Oh ! comme un lugubre silence règne parmi les prisonniers dans ce formidable moment ! comme toutes les conversations restent suspendues ! tous les visages peignent l'effroi ; un poids énorme pèse sur les cœurs. Bientôt, on entend le pas de charge qui conduit les condamnés à l'autre extrémité de la place. Bientôt, on entend chaque coup de la guillotine ;

Digitized by Google

on compte le nombre des têtes qu'elle abât. On a fermé les fenêtres, pour ne pas les voir tomber. En aucun autre lieu de notre malheureux pays, l'infortuné qui attend un pareil sort n'en a sans cesse devant lui l'affreux tableau.

O qui res hominum.....
Barbaris regis imperiis et fulmine terres.

ÆNEID. Lib. I.

Sous le règne des tyrans les plus inhumains, s'ils imaginèrent de faire assister leurs victimes à l'immolation de leurs frères, de leurs pères, de leurs épouses et de leurs fils, du moins cet horrible spectacle ne fut que d'un instant pour elles; du moins, il ne se prolongea pas deux ou trois mois; du moins, ces tyrans eurent encore assez de pitié pour accorder la mort au mo-

Digitized by Google

ment même à ceux qui l'avoient vu donner à leurs amis, et pour ne point les arroser chaque jour des flots de leur sang.

Digitized by Google

LE CHIEN FIDÈLE.

JEAN-BOUSQUIÉ, fabriquant d'orseille, préparation végétale propre à la teinture, âgé de 34 ans et père de quatre enfans, étoit l'un des prisonniers de la Grande Salle. La cause de son arrestation avoit été une balle de *cuivre* trouvée par des commissaires de section dans la poche de son gilet. Un de ses enfans venoit de la lui donner; mais elle parut une preuve que Bousquié avoit fait la guerre aux troupes de la république avec des armes dangereuses et inusitées.

Il étoit doux et tranquille, quoique prévoyant son funeste sort. Son

Digitized by Google

chien appelé *Figaro* ne le quittoit pas. Toujours à ses pieds lorsqu'il dormoit, assis sur ses pattes de derrière lorsque son maître mangeoit, il avoit l'air pensif et triste, et sembloit partager ses maux. Bousquié lui parloit souvent. « Pauvre *Figaro*, » lui disoit-il, né comme moi sous » le beau Ciel de Languedoc, tu as » partagé et mes voyages et mes » dangers. A la foire de Beaucaire, » tu me garantis des voleurs et des » assassins. Pendant le siége, tu ne » me quittois pas à la redoute; tu » couchois près de moi, sur la terre; » et comme moi, tu n'avois pas de » quoi manger. Maintenant, tu me » suis en prison. Le jour, la nuit, » toujours ami sûr et fidèle, rien » ne te distrait de ton inaltérable » affection. Pauvre *Figaro*, tu me » regardes, tu gémis plus que moi;

» tiens, mon compagnon, mange » un morceau ».

Les voisins de Bousquié s'intéressoient à son colloque. Bientôt interrogé, condamné, jetté dans la mauvaise cave, son chien l'y suivit. On conduit Bousquié aux Brotteaux, son chien l'accompagne et aboye contre ses meurtriers. Pendant huit jours consécutifs, il revient à la Grande Salle et se place à l'endroit où il a vu son maître. Là, il le pleure, et y fait entendre ses gémissemens. Envain un prisonnier de Villefranche, narguant la mauvaise fortune en faisant bonne chère, veut s'attacher ce chien et remplacer Bousquié; en vain il le flatte et lui offre les mets les plus délicats, *Figaro* regarde tout d'un œil languissant, et ne touche à rien. La continuité de sa douleur

Digitized by Google

déchire l'ame, et pour s'épargner ce spectacle, les prisonniers prient le guichetier de ne plus laisser pénétrer ce chien dans la salle.

Trois jours après le guichetier entre et dit : « *Figaro* ne reviendra » plus. Ce soir, je suis allé aux » Brotteaux voir la fusillade ; mais » avant qu'elle commençât, j'ai re- » connu ce chien expirant de chagrin » et d'inanition à la place où il a » vu enterrer son maître ».

Les prisonniers gardèrent le silence ; mais chacun d'eux sembloit dire en soi : « faut-il que les chiens » soient plus pitoyables que les » hommes ! Quiconque dénonce, » arrête, condamne et fusille, reçut » par une erreur de la nature le » cœur du tigre ; que ne lui don- » noit-elle celui de *Figaro* ! »

Digitized by Google

DE LA COMMISSION TEMPORAIRE, ET DES JUGES.

A l'époque d'une révolution, le sort d'un juge établi pour la soutenir ou la combattre, est toujours funeste. Elevé par la passion qui cherche à se venger, il ne peut que la partager. Sa vie répond d'ordinaire de celle de l'ennemi qu'on lui confie; et bientôt il n'est plus lui même, si ce dernier existe encore.

Assez d'autres reprocheront aux juges de Lyon les malheurs domestiques, la dévastation, la ruine et les pertes sanglantes qu'ils éprouvent.

Digitized by Google

Veuves devenues insensées sous le poids de vos douleurs, enfans abandonnés sans soutien dans la carrière de la vie, vieillards courbés sous l'âge, qui n'ôtez plus vos regards de la terre qui vous attend et qui déjà renferme vos fils, filles aimables et douces, dont le visage est sillonné par de longues larmes au souvenir de vos parens que la hâche vient de frapper, soulagez tous vos maux en accusant les juges, en faisant retentir vos domiciles solitaires des vœux de la vengeance et des imprécations du désespoir. Pour moi, plus calme, oubliant ce que je souffre et ce que j'ai à en redouter, je veux avant qu'ils me jugent, les juger moi-même.

La source de l'autorité dans le département, est la Commission temporaire. Tout émane d'elle.

Digitized by Google

Chargée d'imprimer sous ses pas un caractère de terreur, son but est parfaitement rempli. A voir les opérations de chacun de ses membres, on les diroit disciples de Hobbes qui jugeoient tous les hommes méchans ou disposés à le devenir. Mais les membres de la Commission temporaire ne sont pas des philosophes, et n'en ont peut-être jamais lu ; et qu'ont de commun leurs sytêmes de politique, de morale et de bonheur, avec des mandats d'arrêt lancés à chaque minute, des arrestations sans nombre, des régistres de dénonciations sans cesse ouverts, des invitations renouvellées aux délateurs, des séquestres, des saisies, des enlèvemens d'argenterie, d'assignats, de bijoux et de marchandises.

Marino, Parisien, peintre de porcelaines, homme dur, farouche, et

Digitized by Google

mêlant le lourd sarcasme à l'atrocité, préside cette commission. Un jour qu'il faisoit aux Recluses la visite des paniers, donnant à l'un qui avoit dîné les provisions d'un autre qui mouroit de faim, et s'applaudissant de largesses qui ne lui coûtoient rien, il ouvrit le panier de Guyot ancien notaire; et après avoir distribué deux bouteilles qu'il renfermoit à ceux qu'il jugea dignes de cette faveur, il s'approcha de ce vieillard qui passoit pour riche, et lui dit: « J'ai donné » ton vin. Il seroit temps cependant » que tu songeasses toi-même à être » généreux, car puisque tu es riche, » je ne crois pas que tu tardes à » être guillotiné ». Le notaire a eu le bonheur de s'en tirer.

Presque tous les membres de la commission, sont de Paris ou de Moulins. Ceux qui demeuroient dans

Digitized by Google

cette dernière ville en ont fait venir 32 pères de famille, qui, sous l'accusation vague de *fédéralistes*, ont tous péri sans exception. L'un de ces derniers avoit douze enfans, dont trois étoient à combattre pour la république.

C'est la commission qui dirige d'ordinaire le glaive exterminateur. Instruits en secret, dit-on, du plan politique qui doit régir nos neveux, elle fait servir l'existence ou le trépas de la génération présente à ses vues. Le tribunal révolutionnaire n'est que son bras, et malheur, dit-on, à celui dont la dénonciation accueillie par la commission est renvoyée aux juges sans qu'elle efface l'odieux de l'accusation, en plaçant au bas un cachet salutaire. Lorsqu'on peut l'obtenir, c'est la plus puissante recommandation.

Digitized by Google

Parrein, commandant sous le général Ronsin l'armée révolutionnaire Parisienne, est président du tribunal. Son domicile sur le quai St.-Clair, dans la maison des *médaillons*, est annoncé par des sentinelles qui en rendent l'entrée presque inaccessible. On l'attend à la porte ; on guète sa sortie. Là, l'humble prière se fait entendre. Bientôt interrompue par l'étouffement des sanglots, le mémoire est présenté et la supplée. Il faut que celui-ci ne contienne pas plus d'une page. Mais si l'on accuse avec un mot, trop souvent on ne peut se défendre qu'avec de longs raisonnemens et de nombreuses preuves, dont le concours seul justifie. Parrein reçoit les placets. Il est petit, et sa figure sans caractère est ombragée d'une foule de panaches et d'un chapeau mis de travers,

Digitized by Google

travers, de la manière la plus propre à épouvanter. Après l'exercice de ses cruelles fonctions, il passe la plus grande partie de son temps à faire des armes, à s'enfermer avec un maître d'escrime qui lui apprend à manier le sabre. Cette occupation n'annonce pas le bonheur, mais bien plutôt la crainte de la vengeance, et le désir de parer ses coups. Parrein est, dit-on, un cruel ennemi des prêtres.

Corchand, Parisien comme Parrein, loge avec ce dernier. Il est vif, ombrageux et sévère. Il condamne presque sans cesse. Croiroit-on qu'il a quelque prédilection pour les arts, pour ceux qui les cultivent? Seroit-il possible que ce noble intérêt pour les productions du génie, pour tout ce qui peut embellir l'existence, pût s'allier à la férocité? Corchand a

Digitized by Google

su distinguer parmi les prisonniers, et rendre à la liberté Chinard, aussi connu par l'excellence de son ciseau, qu'il mérite de l'être par les qualités de son cœur.

Ce dernier a offert un exemple frappant de la vicissitude des événemens dans les temps de trouble, et de la contradiction des divers partis. Il avoit remporté à Rome le grand prix de sculpture qu'aucun Français n'avoit obtenu depuis soixante ans. Il cultivoit avec gloire son art à l'aspect des beaux monumens de l'antiquité. Plein de zèle pour sa patrie, il venoit de lui consacrer une statue de la liberté, lorsque la cour de Rome, voulant arrêter le succès de pareils ouvrages, fit ensevelir le sculpteur dans une prison. Réclamé par la France, Chinard relâché vint à Lyon où il crut

Digitized by Google

trouver la considération publique, ou du moins la paix. Là, il fit une autre statue de la liberté placée sur le fronton de la maison-commune; là, on lui en fit un nouveau crime. La déesse, a-t-on dit, étoit le symbôle de l'aristocratie, et portoit trop dédaigneusement une couronne civique. Le sculpteur encore emprisonné, soumis au jugement d'un tribunal révolutionnaire, apprenoit combien il est dangereux d'être célèbre. Averti par ses malheurs et fermé aux Recluses, il éteignoit ses talens en modélant en relief de petits portraits du concierge, de son greffier, de quelques détenus à traits saillans et prononcés. Ce n'est point ainsi, Chinard, que tu mériteras de nouveaux ennemis et la gloire. Dédaigne de futiles ouvrages; reprends ce marbre qui te faisoit cueillir au

capitole un laurier envié par tant de rivaux, ce marbre qui devoit reproduire Bayard sur le tombeau qu'alloit lui consacrer la reconnoissance publique, ce ciseau qui doit rappeler à nos neveux, ou les trophées de la paix, ou les traits chéris de ceux qui sauront calmer les haînes et rendre le bonheur à notre patrie. Hélas ! dans les temps où la terreur règne, où elle ose se vanter de son empire, où tout est morne autour d'elle, le génie se cache ou s'éteint, les arts rappétissent leurs idées ou fuyent en d'autres climats. C'est sous un ciel fortuné et parmi des hommes véritablement libres, que Polyclète, Scopas et Praxitèle sculptoient leurs chefs-d'œuvre. Du moins parmi nous, ce n'étoit point dans les fers, ou les redoutant sans cesse, que Germain Pilon, Le Puget et Girardon produisoient les leurs.

Digitized by Google

Lafaye est de ce département et des environs de St.-Etienne. Quoiqu'avec de noires moustaches, sa physionomie est ouverte; elle annonce de l'esprit. C'est lui d'ordinaire qui interroge. Il est le seul des juges dont l'abord soit resté accessible pour tous. C'est de grand matin qu'il reçoit dans son lit, sur lequel on distingue des pistolets. Ces attributs n'annoncent pas un sommeil doux et tranquille. Lafaye parle peu, s'ouvre encore moins; mais il accueille sans rudesse ceux qui accourent dès l'aube du jour lui confier leurs peines, leurs déchirantes craintes et leurs trop foibles espérances. En général, son suffrage est souvent pour la détention, plus rarement pour un plus funeste sort. Il a, dit-on, envoyé deux fois sa démission au Comité de salut public; cepen-

Digitized by Google

dant il continue à juger, et à voir périr des hommes.

Brunière est intimément lié avec Lafaye. Il est grand, d'un aspect redoutable, avec des moustaches épaisses et rousses. On ne le trouve jamais chez lui; mais heureusement on le croit le plus doux des juges. Il n'a presque jamais condamné à mort, et sa voix se réunit d'ordinaire au sentiment le moins rigoureux. Fatigué des dénonciations sans cesse renaissantes qui l'entourent et plongent tant d'hommes dans le cercueil, il vient de dire un mot qui ne contient que trop la vérité. « Où sommes-» nous, s'est-il écrié, si Lyon n'avoit » plus que trois habitans semblables » à ceux que nous voyons chaque » jour, deux s'entendroient donc » pour faire périr le troisième? »

Digitized by Google

Fernex, d'abord ouvrier en soie à Lyon, appelé ensuite à diverses places, a passé du tribunal civil au tribunal révolutionnaire. Il vit seul, sans intimité avec ses collègues; aussi, dès que Parrein et Corchand sont d'un avis, Lafaye et Brunière d'un autre, sa voix détermine. Elle est toujours sévère. Il dit souvent: « Je donne ma vie pour que la » révolution triomphe. » Aussi est-il sans pitié pour l'homme riche, pour celui qu'il ne croit pas comme lui dévoué au nouvel ordre.

Comment est-il possible que dans un temps de civilisation, à la fin du dix-huitième siècle, dans le pays des lettres et des arts, le sang coule à si grands flots? Oh! qu'il auroit bien mieux valu naître au milieu des peuplades que notre orgueil a

Digitized by Google

nommées sauvages, et qui sont bien plus humaines que nous ! Heureux habitans des îles Mariannes, c'est parmi vous que je voudrois vivre, sous votre chaume, sous les simples loix de la nature ! Vos mœurs sont si douces, qu'un de vos proverbes ordinaires est de dire : *Un homme n'en peut jamais tuer un autre.* Ce proverbe paroîtroit une absurdité à Fernex.

Ces membres de la commission temporaire, ces juges peuvent-ils encore sourire ? Espèrent-ils échapper à la vengeance, ou aux reproches de leurs propres cœurs ? j'en doute. L'ancien écrivain Lactance a fait un gros traité, que j'ai parcouru autrefois, et qui prouve que tous les persécuteurs, tous les hommes altérés de sang ont vu répandre le leur, et n'ont pu éviter un

Digitized by Google

funeste sort. Brantôme dit que le maréchal de Tavannes, le premier bourreau de la St.-Barthélemi, et tous les principaux auteurs de cette cruelle journée, étoient tous péris de mort violente. Que notre St.-Barthélemi est cruelle et longue! Qui enverra Lactance et Brantôme aux juges?

Telle est la composition de leur tribunal redoutable, où tant d'autres m'ont précédé, qui m'attend, et où je vais paroître. Comment se fait-il que lorsque chaque juge considéré à-part, peut offrir encore quelque espérance, leur réunion produise tant d'effets funestes? C'est qu'ils ont été assemblés pour la vengeance, et qu'elle est la première loi de leur institution. C'est qu'ils sont surveillés de toutes parts par une foule d'hommes obscurs et inconnus, attachés à leurs

Digitized by Google

démarches, à leurs discours, épiant les moindres signes de leur sensibilité, et prêts à transformer en crimes leurs moindres actes de douceur. C'est que dans le principe la commission temporaire les a guidés dans plusieurs jugemens, et n'a paru indifférente sur aucun. C'est que l'horrible poids des inimitiés locales et des délations répétées les comprime. C'est enfin que, lorsqu'ils sont réunis, chacun ne peut et ne veut se laisser surpasser en activité, en une sorte de dévouement public; et qu'alors devenus ce qu'ils punissent dans les autres,..... ils sont véritablement fanatiques.

Digitized by Google

DU FANATISME POLITIQUE.

Ils sont fanatiques..... Ce mot m'invite à méditer sur l'enthousiasme que font naître les opinions, sur l'âpreté des partis, sur la férocité qui suit d'ordinaire leurs victoires. Un prisonnier a de longues heures à rêver. Employons celle-ci à approfondir cette réflexion. (*)

L'homme à imagination ardente

(*) Un ami, compagnon d'infortune lut ce chapitre en prison, et voulut en prendre copie. Depuis, il l'adressa aux excellens écrivains Lacrételle et Charles His qui l'ont inséré en 1794, dans leur Journal.

Digitized by Google

qui a embrassé une opinion politique ou religieuse, y tient d'autant plus fortement qu'il croit y voir son bonheur présent ou futur. Rien ne l'arrête pour la faire triompher, et l'amour propre qui vit en nous, qui vit de tout, le persuade qu'à l'admission de ses idées est attaché ou le salut de l'état ou l'intérêt même de Dieu.

Alors naît le fanatisme. Fils de l'erreur, il ne voit jamais qu'un des côtés de l'objet qu'il envisage; passion terrible et aveugle, elle transforme le crime en vertu, la cruauté en justice, la modération en délit, la douceur en bassesse et la tolérance en attentat. Les yeux ceints d'un bandeau ensanglanté, elle court enfoncer son poignard dans le cœur de ceux qui veulent arrêter sa fureur ou se mettre à l'abri de ses transports. Sa brulante frénésie est con-

Digitized by Google

tagieuse et se communique aux esprits foibles, aux hommes turbulens, aux caractères sombres et inquiets, à toutes les classes d'ambitieux. Malheur aux peuples qui la laissent infecter leur sein. Bientôt les torches s'enflamment et consument leurs villes; le commerce s'enfuit épouvanté; la guerre civile se montre avec toutes ses horreurs, dévaste des contrées fertiles et produit ces convulsions forcénées et affreuses qui étonnent l'histoire et précipitent des générations entières dans le tombeau.

Quel que soit l'objet du fanatisme, qu'il porte sur ses étendards un glaive, un bonnet ou une étole, qu'il soit politique ou religieux, ses effets n'en sont pas moins funestes. La philosophie a souvent frappé l'un; pourquoi ne s'est elle jamais occupée de

Digitized by Google

nous garantir des poisons de l'autre ? Il étoit facile de les comparer.

Le dieu du fanatique est altéré de sang. Il n'accorde l'existence que pour la rendre infortunée. C'est Saturne qui dévore ses enfans ; c'est Teutates qui ne reçoit pour culte que des pleurs ; c'est Moloch qui voit brûler sur ses autels de jeunes enfans au bruit du *Topheth*, caisse de cuivre sur laquelle on frappoit sans cesse, pour qu'on ne pût entendre leurs cris. « Il eut fallu étouffer de pareils » dieux, dit un philosophe, s'ils » eussent vécu parmi les hommes ». Pour le fanatique politique, la patrie est une marâtre soupçonneuse et cruelle qui ne se rassure que par le meurtre et le sang. C'est Médée qui immole les uns après les autres tous ses fils. Chez les Grecs, le fanatisme politique porta la désolation

Digitized by Google

dans la Messénie, et en détruisit tous les habitans ; parmi nous, il conseilla les guerres des Maillotins, de la Jacquerie, et il en inspira les atrocités.

Pour l'homme véritablement pieux au contraire, l'être des êtres n'est que *charité*. Ce mot est son essence et renferme tous ses attributs. Sa bienfaisante main soulève le voile dont la superstition couvre les peuples ; et dans le calme de leurs cœurs, il leur dit, qu'il faut s'aimer en frères et se rendre mutuellement heureux. Il inspire l'homme de génie. Il console le sage. « Pour ceux-ci » la surface entière de la terre est » le temple où ils l'adorent, et la » voûte en est le lambris. Debout, » assis, couchés, la tête découverte » ou voilée, ils sont sûrs d'en être » entendus ». De même pour le vrai

Digitized by Google

patriote, l'état est un ami qui protège le foible, soutient l'indigent, favorise l'industrieux, anime le courage et pardonne à l'erreur. C'est un juge équitable et doux qui récompense avec plaisir et ne punit qu'avec regret. Sincérement attaché à sa patrie, le citoyen ne la déshonore pas en la rendant farouche et cruelle; il cherche au contraire à lui concilier tous les cœurs, à leur présenter ses bienfaits, à leur faire éprouver l'avantage de ses loix. On le voit jaloux de la gloire du gouvernement, fier de l'estime qu'il mérite, heureux de sa félicité.

Le fanatisme politique comme le religieux s'environne de bûchers, affile des glaive, dresse des échafauds. Ignorant et envieux, il proscrit les lumières et ne veut pas souffrir qu'on l'éclaire. Souvent il ne com-

Digitized by Google

prend pas lui-même l'étendue du sens ou la variété de l'acception du mot pour lequel il égorge, il persécute ; et il peut dire comme cet hérésiarque qui, interrogé sur l'explication de ses discours, répondit : « Ah ! » vous ne pouvez concevoir le plaisir » qu'il y a de persuader aux autres » ce qu'on ne sait pas soi-même ». Le fanatisme polique comme le religieux est fondé sur l'orgueil et l'envie de dominer. L'un et l'autre ont pour cri de ralliement : « meurs, » ou soumets tes pensées aux nôtres ». L'un et l'autre proscrivent tout ce qui ne porte pas le signe distinctif de l'adoption ; mais ils pardonnent tous les crimes pourvû qu'on suive leurs étendards. Ainsi, des sectaires du Japon font vœu d'immoler sans pitié quiconque tenteroit d'adoucir leurs féroces mystères, et ménagent

avec soin de vils insectes qu'ils pensent leur être favorables. A l'un comme à l'autre s'applique ce mot de Pachymère, historien philosophe, qui écrivoit dans le treizième siècle. « J'ai » vu, dit-il, toutes les sectes s'accuser mutuellement d'imposture. » J'ai vu tous les mâges disputer » avec fureur du meilleur gouvernement, du premier principe, de » la dernière fin. Je les ai tous interrogés, et je n'ai trouvé dans » tous ses chefs de faction qu'une » opiniâtreté invincible, un mépris » superbe pour les autres, une haine » implacable, et le désir de se venger». D'ordinaire, le fanatisme religieux s'unit au politique, parce que l'imagination exaltée se flatte bientôt que Dieu s'intéresse à sa cause et au succès de son opinion, parce que les ambitieux qui ont cherché à

Digitized by Google

asservir les peuples s'efforcèrent toujours de les entraîner à leur suite par la voix de la superstition et de la rendre complice de leurs fureurs. C'est par elle qu'ils arment les bras qui doivent asseoir leur puissance; c'est par elle qu'ils régissent avec plus d'empire les esprits et les volontés. Aussi, les tyrans ont-ils presque toujours commencé leur carrière par jouer le rôle de réformateur, et prétendu associer l'être suprême à leurs desseins. Ils viennent, disent-ils, pour remplir la mission qu'ils en ont reçue, épurer le culte, émonder l'arbre antique qui protégeoit de son ombre les nations depuis plusieurs siècles. Ici, ils emploient la theurgie, les invocations, les fausses prophéties. Là ils affectent, ou une hypocrite austérité de mœurs, ou un vêtement extraordinaire, ou des pra-

Digitized by Google

tiques inusitées et faites pour attirer les regards. Dans les frimats du Nord, c'est au nom de son Dieu qu'Odin, la chevelure éparse, arme les Scandinaves. Dans les plaines brûlantes de l'Asie, Mahomet, l'alcoran d'une main, le cimeterre de l'autre, prétend converser avec l'Ange Gabriel et soumet au croissant toutes les contrées où il prêche et où il combat. Plus loin, Tamerlan se fait appeler l'envoyé du *Très-haut*; et à ce titre il rend l'Inde esclave. Dans nos climats, Cromwel en invoquant le Dieu des armées, en excitant les vaines querelles des Presbytériens et des épiscopaux, en cachant sous un extérieur froid et religieux les mouvemens d'une ame dévorée d'ambition, livre des batailles pour une liturgie, domine les soldats, le parlement et le peuple, et de la

Digitized by Google

classe la plus obscure s'élève au plus despotique pouvoir. C'est la réunion du fanatisme politique au religieux qui produisit les massacres d'Irlande, de la St.-Barthélemi, les Vêpres de Sicile, l'assassinat des Guises et de tant d'autres. Que de sang, que de meurtres, d'incendies et de pleurs ont abreuvé, ont dévoré l'espèce humaine! Celle-ci, jouet des passions de ses chefs, aveuglée par l'opinion qu'on lui inspire, est portée à l'enthousiasme par l'espoir d'être plus heureuse. Vil troupeau, sans lumières, aimant à s'égarer, il est conduit par l'appât d'un pâturage lointain et trompeur, à travers les rocs et les torrens, dans l'abyme profond où il tombe.

Si le fanatisme politique et le religieux s'unissent souvent pour le malheur des peuples; quelquefois

on les a vu se faire une guerre atroce. Lorsque c'est le fanatisme religieux qui domine, son intolérance incendiaire poursuit comme un forfait la simple promulgation de principes politiques qui l'effrayent, ou dont il croit que l'adoption pourroit ruiner son empire. Alors, s'ouvrent les bastilles, et s'établissent les procédures vindicatives et secretes de toutes les sortes d'inquisiteurs, nés comme les tigres pour dévorer les hommes. Si le fanatisme politique règne au contraire et combat le fanatisme religieux, on le voit persécuter en ce monde pour des idées qui regardent l'autre. L'entêtement devient égal dans les deux partis; et chacun d'eux se faisant une gloire de son obstination, emploie et brave les flammes, les haches et les tourmens. On l'a dit autrefois: *le sang des martyrs est*

Digitized by Google

une source de nouveaux martyrs. Alors le fanatisme politique manque son bût pour vouloir trop bien le remplir. En mettant une grande importance à proscrire certaines pratiques, certaines opinions, il y attache davantage. C'est sa défense qui fait naître le désir de la violer. On étoit insouciant, on devient fanatique; on étoit foible en sa croyance, l'esprit de contradiction vient la confirmer. En proscrivant la célébration des mystères des chrétiens, les Empereurs Romains les propagèrent; et ceux qui ne purent alors élever des temples au Dieu de l'univers sur la surface de la terre, vinrent l'adorer dans son sein et creusèrent ces cryptes, ces caves et ces églises souterraines dont plusieurs existent encore parmi nous. Lorsque dans le seizième siècle les calvinistes virent fermer leurs

Digitized by Google

prêches, ceux mêmes qui n'y assistoient jamais, prirent les armes et périrent pour les défendre à Coutras, à Jarnac et à Montcontour.

A la honte de l'esprit humain, qu'un observateur philosophe examine vingt hommes à part, il en trouvera dix-huit au moins prêts à être entraînés par l'orgueil, par l'envie de dominer sur l'opinion et le bonheur des autres, par le ressentiment et la haine qu'ils vouent à leurs contradicteurs, dans la tempête religieuse ou politique qui agitera leur horizon. Il n'est que le sage qui sait être tolérant, parce qu'il n'y a de sage que l'homme éclairé. C'est lui qui juge sans passion toutes les erreurs parce qu'il sait combien elles abondent, combien il faut en pardonner. *Si*, comme le dit Montaigne, *il ne fut jamais deux opinions pareilles, non plus que deux fleurs*

ou

ou *deux grains*, le sage écoute toutes les opinions, et se plaît à profiter de toutes les idées, comme il aime à cueillir toutes les fleurs. Il sait que la vérité même n'a pas le droit de s'armer pour pénétrer de force dans l'asile du citoyen, et que c'est parce qu'elle est la *vérité* qu'elle doit attendre avec patience d'y être volontairement introduite. Enfin, il ne fait point un crime à ceux qui l'entourent de leurs diverses imperfections, parce qu'il n'a que trop reconnu que dans son cœur même, l'image de la vertu étoit encore imparfaite.

O tolérance, sœur de la sagesse et véritable amie des hommes, heureux sont les temps où tu règnes! La philosophie te précède, et la bienfaisance t'accompagne. Tu établis dans la société civile ces égards attentifs qui craignent de blesser et

Digitized by Google

s'empressent de plaire, cette concorde qui unit les ames quoique les opinions soient diverses, cette franchise qui ose parler sans terreur, parce qu'elle même est prête à entendre sans colère; Hélas! comment des compatriotes, des contemporains nés sur le même sol et qui doivent bientôt en disparoître ensemble peuvent-ils consumer les courts instans de leur passage à se haïr, à se déchirer le sein? Les idées si fugitives, tant d'opinions si peu approfondies ne varient-elles pas suivant les climats, les amis que l'on voit, les lectures, le tempérament, la force des passions? D'ailleurs, chaque individu se ressemble-t-il toujours? D'époque en époque, de dix ans en dix ans, il diffère autant de lui-même qu'il est différent d'un autre homme. L'âge lui apporte de nou-

Digitized by Google

veaux goûts. Ce qui nous plaît à vingt ans nous devient indifférent à trente, et nous paroît souvent plus que défectueux lorsque le temps a mûri nos réflexions ou les a changées. Ainsi, la jeunesse voit un Dieu clément et se le représente sensible et bon comme elle ; le Dieu du vieillard est austère et ne pardonne plus de tendres foiblesses. De même, si des formes vives dans le gouvernement, des assemblées nombreuses, du mouvement, des cabales, des chocs conviennent au sang ardent du jeune homme, une marche plus tranquille, des délibérations plus calmes, plus de certitude du repos deviennent l'objet de ses propres vœux, lorsque sa tête refroidie a commencé à se courber, que son agilité diminue, et que sa voix ne peut qu'à peine être entendue. A Rome,

Digitized by Google

le tribun fougueux, qui paroissoit au *forum* pour y proposer des lois orageuses, s'efforçoit sur la fin de ses jours de borner, de modérer les entreprises des jeunes tribuns. O tolérance, esprit du sage, prouve à l'homme que son cœur est fait non pour haïr, mais pour aimer, que ses mains ne doivent point immoler la foiblesse ni l'ignorance, mais soutenir l'une et éclairer l'autre. Apprens-lui à aider son voisin, quelques soient son vêtement, son langage auprès de Dieu, les égaremens mêmes de ses opinions politiques. Apprends-lui que toute loi est respectable parce qu'elle est loi, et qu'on doit y conformer ses actions; mais qu'un tyran seul peut défendre à la pensée de chercher à contribuer à sa perfection.

Vertu salutaire et douce, tu sais

Digitized by Google

concilier les extrêmes et quelquefois les faire servir au bonheur public. Tu sais que trop souvent l'homme marche de chûte en chûte, et qu'il ne raisonne que pour errer. Devant toi, les cultes s'embrassent en frères, et les gouvernemens sont aimés. Chacun d'eux diffère suivant les climats et l'esprit des temps, suivant le génie ou les mœurs de la partie qui gouverne, suivant l'aisance ou la pauvreté, l'ignorance ou les lumières, la position politique ou le caractère de la partie qui est gouvernée. Tu ne fais pas un crime aujourd'hui de ce qui peut être une vertu demain. Toujours calme, toujours indulgente, rien ne t'arrache à l'immuable désir de faire le bien. Ne tardes plus, ô tolérance, sors de ton asile et viens répandre tes douces lois sur mon pays. Viens faire naître sa splendeur,

Digitized by Google

rendre ses enfans heureux, ses magistrats justes et ses chefs dignes de toi. Que ton image m'aide à supporter mes fers, à considérer de sang froid tous les évènemens de la vie ! Viens consoler mon ame des ennuis de mon sort ; et s'il me faut dans un instant périr, que je meure du moins la dernière victime de l'intolérance et en appercevant les premiers rayons de ta bienfaisante aurore.

Digitized by Google

LE TRIBUNAL.

LORSQUE les juges sont assemblés, le matin de neuf heures à midi, le soir de sept heures à neuf, rien n'est comparable à l'angoisse, à l'inquiétude de chaque prisonnier, incertain s'il ne va pas être appellé au tribunal. A chaque instant, les portes des salles s'ouvrent avec fracas, et des guichetiers qu'on semble avoir exprès choisis à leur voix rauque et funèbre crient : « A l'interrogatoire, » un tel, avance et prends ton pa- » quet ».

L'appellé frémit aussi-tôt, cherche promptement ce *paquet* consistant dans son panier et sa couverture. Il

s'approche les yeux baissés, la mine pâle et alongée. La porte se referme; il est rare qu'elle se rouvre pour lui, qu'il puisse revenir dans le même lieu. Il lui faut d'ordinaire passer sur-le-champ du tribunal aux caves de la délivrance ou de la mort.

Dans le vestibule est un petit banc tenant à la muraille, en face de la chambre où siégent les juges. C'est là, qu'on fait asseoir deux ou trois prisonniers tirés des diverses salles, avant de les introduire.

L'un de ces prisonniers tire un mauvais papier de sa poche, le plie en long, le met sous son bras, et sous l'apparence d'un commis-greffier du tribunal, se lève, traverse fièrement le corps-de-garde voisin et s'évade.

On n'attend pas long-temps sur ce banc son admission devant le tribunal; il est calculé qu'à chaque

Digitized by Google

quart d'heure, sept prisonniers les uns dans les autres sont appellés et jugés.

L'instant est arrivé; un guichetier à mine rouge et bourgeonnée, qui n'a pour emploi que de conduire chaque détenu devant le tribunal, et immédiatement après à la bonne ou mauvaise cave, ouvre la porte et fait silencieusement signe d'approcher. Le prisonnier entre dans une salle très-décorée. Le plafond en fut peint par Blanchet dans un temps de bonheur et de plaisir. Il représente des grâces, des amours, de folâtres jeux. Au-dessous maintenant quel effrayant contraste! Tout paroît terrible et lugubre.

Une longue table partage la salle et supporte huit flambeaux. D'un côté, sont les redoutables juges, de

Digitized by Google

hauts chapeaux à panaches rouges couvrent leur tête. Ils sont en uniforme, en épaulettes. Un large baudrier noir suspend leur sabre, dont la poignée resplendit. Sur leur poitrine, on voit en sautoir un ruban aux trois couleurs, au milieu duquel est suspendue une petite hâche étincelante. Le greffier est à l'une des extrémités. Le secrétaire Larné écrit sur une petite table placée en face des juges. Toute la salle est entourée d'une barrière à hauteur d'appui, derrière laquelle on ne laisse entrer que des hommes à moustaches, ceux qu'on appelle des *patriotes prononcés*, et des soldats de l'armée révolutionnaire. Ils y sont mêlés aux égorgeurs, à ceux qui ont dénoncé leurs propriétaires, leurs marchands, leurs créanciers, leurs bienfaiteurs. On fait asseoir l'accusé sur une sellette;

Digitized by Google

deux gendarmes sont debout à ses côtés ; derrière lui se place le guichetier-introducteur. Celui-ci est attentif au signal que le juges doivent donner. Souvent, ce signal varie. D'ordinaire, les juges touchent leur hâche pour désigner la guillotine ; ils portent la main au front en condamnant à la fusillade ; ils étendent le bras sur la table pour accorder la liberté.

Ces signes trop souvent furent équivoques, mal apperçus ; et diverses victimes ont payé l'erreur de leur tête. Depuis quelque temps, on a ajouté une dernière preuve de condamnation ou d'absolution. Deux registres sont placés sur la table, l'un devant le président Parrein, l'autre devant Corchand. Le premier inscrit le nom de celui qui est acquité ; le second, le nom de celui que l'on

condamne. Terrible Corchand, que ta plume sanglante en a tracé ! Quoi ! tu ne frémis point lorsque tu accrois cette horrible liste ! Ce juge dans un jour de repos étoit allé dans une campagne riante, au milieu d'une société douce et aimable où le désir de sauver un père l'avoit fait admettre. Le calme des champs, la beauté du site, l'influence secrète et profonde du spectacle de la nature sur les cœurs les plus durs avoient ému le sien. Il se trouvoit près d'une fille intéressante et belle ; il lui contoit le malheur de ses occupations, il osoit lui peindre le bonheur d'aimer. Elle l'avoit écouté sans murmure ; elle lui répondoit avec douceur. S'abandonnant alors à un moment d'ivresse, Corchand prit la main de celle qui l'avoit charmé, et osa y porter ses lèvres. Aussi-tôt, l'éclair

n'est pas plus prompt ; elle se lève, elle essuye l'endroit que les lèvres ont effleuré, elle s'écrie : « Quoi, » ta main a pu saisir la mienne, » ta main qui signe la mort ! ne m'a-» t-elle pas marquée de sang ? » Corchand a baissé la tête. On dit que depuis cet instant, ce effroi de la beauté, cette horreur involontaire qu'inspire à sa vue un homme féroce, ont troublé son ame et y ont porté quelques remords.

Parrein siége au milieu des juges. Fernex et Corchand sont à sa gauche ; Lafaye et Brugnière à sa droite. Cette position, le penchant qu'ont ces derniers à être plus doux les ont fait surnommer le *côté droit* et les *aristocrates* du tribunal. Il faut avouer que ces noms sont ici bien singulièrement appliqués. Parrein, au milieu de deux juges qui condamnent sans

cesse, de deux autres qui tendent à absoudre, ne sait à quoi se décider. Il flotte irrésolu. La vie et la mort dépendent alors de lui seul, de sa bonne ou mauvaise humeur, des nouvelles publiques qu'il a reçues, de sa facile ou fatiguante digestion. Dans son incertitude, je l'ai entendu dire à voix basse à mon égard. « Deux contre deux ; que faire » donc ? » Lafaye lui répliqua : *ton devoir*. Corchand tenoit déjà la fatale plume ; mais le devoir de Parrein lui prescrivit sans doute en cet instant de me sauver..... De me sauver ! hélas ! pourrai-je vivre encore au milieu de la destruction générale, de la perte de tout ce qui fut bon, de la proscription de ceux que j'aimai ?

Il s'est donc placé sur cette sellette fatale ce Gui de Vienne plein de courage et d'esprit, qui me fut uni

par les liens du sang et de l'amitié. Quelle douleur éternelle pour sa respectable mère que l'on a privée d'un bon fils ! Ici, ont paru et n'ont pu éviter leur funeste sort, les deux Millanois, ces nombreux habitans de Bourg, parmi lerquels on voyoit ce Populus député à l'assemblée constituante, et qui n'y fut ni factieux, ni méchant. Arrivés tous de la veille, ils disparurent le lendemain. Tous les municipaux de Bourgoin, de Montluel eurent la même destinée.

Devant ce tribunal, sur cette sellette, se reposa l'honnête Rivérieux, plein de connoissances et d'amour de l'ordre. Il marquoit ses jours par des bienfaits ; il versoit sa fortune dans le sein des pauvres. On l'a frappé pour avoir acheté du riz, pour avoir fourni des secours aux blessés, comme si dans toutes les guerres et parmi

les hordes les plus sauvages, l'homme qui souffre n'est pas sacré ! Comme si la pitié qu'il inspire peut être un crime, et le secours qu'il reçoit un attentat digne de mort !

Ici, le jeune Villeret n'a dit qu'un mot ; et ses talens n'ont pu le sauver. La mort a rendu immobile cette main qui parcouroit si légérement les cordes sonores. Au lieu de répondre à ces barbares, que ne leur fis-tu entendre tes admirables accords ! Ces juges eussent été peut-être adoucis. En écoutant Farinelli, musicien célèbre, son rival même, laissa tomber le glaive, et le bras qui s'étoit avancé pour le poignarder, enchaîné par le talent, suspendit ses coups.

On l'a vu avant de périr sur cet humble siége ce Varenne de Fenille, le meilleur agriculteur de France,

Digitized by Google

qui ne s'occupa que de l'amélioration du sol de sa patrie, et ne rêva qu'aux moyens de rendre la nourriture de l'indigent plus salubre et plus abondante. Vous vous y êtes assises Champclos-Maubost et Vaugirard, femmes aimables qui faisiez les délices de Montbrison ! Elle a vu le bon Destandau de Feurs qui faisoit le bien sans ostentation, son compatriote Boubé qui, après une vie utile et courageuse au milieu des armes, sut exhorter ses compagnons avec force à dire adieu à la vie; de Tours de St.-Etienne, bon père, bon époux, laissant de nombreux enfans dans la douleur, Orelut et la Bruyère, instruits et savans dans l'art de guérir. Elle a reçu un instant Dupuy de Ronzières mon ami de l'enfance, Delolle, Baillot, le Blanc, tous les trois hommes de loi

probes et renommés, les notaires Dusurgey et Macors méritant la confiance publique dont ils jouissoient, l'architecte Boulard, dix fois couronné par des sociétés savantes pour des écrits utiles, Maindestre, doux et affectueux, qui ne languit pas dans l'attente du trépas, l'honnête Posuel-Verneaux et son fils, le bibliothécaire Roubiez, Castillon, dont le cœur étoit bon, l'imagination brillante, l'entretien toujours semé de traits piquans et d'anecdotes intéressantes. Son discours à sa dernière heure fut, dit-on, un chef-d'œuvre de raison de piété, de courage et de véritable philosophie.

Vous y parûtes donc aussi sur la sellette, vous qui y fites asseoir de véritables coupables, Basset et Barou du Soleil, vous qui sûtes être amis sincères, magistrats éclairés,

hommes serviables, recherchant l'occasion d'obliger comme les autres cherchent le repos. Basset reprocha aux juges leur insouciante cruauté; et en leur prédisant à eux-mêmes la mort, il sembla en cet instant devenir leur propre juge et les y condamner. Barou aimé de quiconque l'approchoit, exilé sous l'ancien régime pour son courage, a été immolé sous le nouveau pour ses vertus.

C'est devant cette table enfin, devant ces visages farouches, entouré de ces témoins hideux que le jeune Loyer dédaigna de répondre. Il étoit connu et proscrit. Calculant mieux qu'un autre, annonçant à ses compatriotes que la résistance seroit vaine, et qu'ils ne pouvoient triompher par leur seul courage, il n'en accepta pas moins la place de secrétaire de la commission, et la mort qui, suivant lui, devoit la suivre.

Digitized by Google

Dans les derniers jours du siége, lorsque Lyon comprimée par tous les maux alloit ouvrir ses portes, Loyer invita tous les hommes en place à se dévouer pour sauver leurs compatriotes. « Imitons, dit-il, le brâve » Eustache de St.-Pierre et les autres » habitans de Calais, lorsqu'ils allèrent, la corde au col, à la rencontre d'Edouard. Sachons nous » dévouer à la vengeance des assiégeans et mourir ensemble. Nous » nous chargerons de tout l'odieux » de ce qu'on appelle rebellion; nous » disculperons nos voisins, nos amis » et le peuple. Notre sacrifice volontaire, inatendu, désarmera des » Français; et s'ils croient notre mort » nécessaire et utile à leurs desseins, » du moins en tombant nous aurons » l'espoir d'amener la paix à notre » patrie ». Ce projet généreux resta

sans exécution ; on ne songeoit alors qu'à opérer une sortie et à se faire jour par les armes. Loyer a laissé un père, comme lui plein de talens et de vertus. Que les coups qui ont atteint le fils respectent du moins la tête du père ! Puisse l'estime publique en le suivant sans cesse, semer d'honneur sa vieillese et la consoler !

O mes amis, vous n'êtes plus ! je croyois périr avec vous. J'ai cru ne vous survivre que de quelques jours. Déjà, ma voix vous avoit appellé près de moi. Déjà, et l'instant avant mon interrogatoire, j'avois préparé cette hymne dernière :

Digitized by Google

CHANT DE MORT.

Le crime règne, et la vertu succombe.
Tous mes amis, que sont-ils devenus ?
Les uns ont fui ; d'autres sont dans la tombe ;
Et leurs enfans, et leurs biens sont perdus.

*

Ils m'ont laissé dans cette nuit profonde,
Dans la prison où m'a conduit l'honneur.
Attendez-moi, je vais quitter ce monde
Dont l'homme a fait un séjour plein d'horreur.

*

Au nom d'amour, ma sensible Clémence,
Sur mon destin cesse de tant pleurer :
Non, mon départ n'est qu'une courte absence,
Je vais ailleurs t'attendre et t'adorer.

Digitized by Google

J'aimai le bien, j'ai servi ma patrie ;
Tout est détruit ; ma patrie est aux fers ;
Avec plaisir, tyrans, je perds vie
Pour vous ouvrir la porte des enfers. (*)

(*) La plûpart des prisonniers alloient à la mort en chantant ; et je me promis de les imiter en chantant ce couplet lorsque je marcherois vers la guillotine. L'air que je fis sur cette romance, retenu par un effort de mémoire, ainsi que ceux des deux autres intitulées *le règne de la terreur* et *le bateau* se trouveront au magasin de musique, *place de la Comédie*, à Lyon. On invite les musiciens qui auroient été prisonniers à la même époque à leur en consacrer de meilleurs. Ces trois petites pièces peuvent tenir au recueil des *Romances historiques*. J'ai été tenté de les supprimer pour ne point donner à cet écrit une teinte qui sembleroit un peu *romanesque* ; mais elles furent faites en prison ; mais ici, tous les faits qui dans tout autre temps paroîtroient tenir du *roman* n'appartiennent que trop à la vérité, et à la certitude de l'histoire.

Digitized by Google

L'INTERROGATOIRE.

SI l'on peut choisir le moment de son interrogatoire, de son jugement, c'est le matin qu'il faut préférer. Le soir, les juges sont harassés, ennuyés, tourmentés de sollicitations ou d'ivresse. Les interrogatoires sont précis et courts. Souvent, ils se bornent à ces trois questions : quel est ton nom ? Ta profession ? Qu'as-tu fait pendant le siége ? Es-tu dénoncé ? On vérifie la réponse à cette dernière question d'après les pièces envoyées au tribunal par la commission temporaire. C'est cette dernière qui tient l'énorme registre sur lequel sont portés les reproches et les actes accusateurs. Les dénonciations les plus ordinaires

Digitized by Google

ordinaires sont d'avoir porté les armes, d'être fanatiques et d'aimer les prêtres, de dédaigner les sans-culottes, d'être riche et de ne pouvoir ainsi aimer l'égalité, d'avoir été apperçu avec un chapeau sans cocarde.... On a admis sur ce livre tout ce qui peut nuire, l'interprétation cruelle des discours les plus innocens, le moindre geste, l'indiscrétion la plus légère. Près de ce registre de terreur, pourquoi du moins un gouvernement qui voudroit être juste quoique sévère, ne feroit-il pas ouvrir un registre de bienfaisance? Pourquoi n'y marqueroit-on pas les actions généreuses des accusés? Un ancien duc de Bourgogne répondit à un délateur qui lui présentoit un long mémoire des fautes commises par plusieurs de ses officiers. « Avez-vous de même » tenu registre des importans services » qu'ils m'ont rendus? »

L

« Marie Adrian, jeune fille de seize ans, vêtue en homme, avoit rempli pendant tout le siége le dangereux et pénible emploi de canonnier. Elle parut à l'interrogatoire. « Comment, » lui dit-on, as-tu pu braver le » feu et tirer le canon contre ta » patrie ? » — « C'étoit au contraire » pour la défendre, répondit-elle, » et la sauver de l'oppression ».

Une autre aussi jeune, d'une figure intéressante, ne vouloit pas porter la cocarde. On lui en demanda la raison. « Ce n'est point la cocarde » que je hais, dit-elle, mais puis- » que vous la portez, elle me paroit » le signal des crimes et elle ne peut » plus aller sur mon front ». Lafaye fit signe au guichetier, placé derrière elle, d'attacher une cocarde au bonnet de l'accusée. « Vas, lui dit-il, en » portant celle-ci tu es sauvée ».

Digitized by Google

Aussi-tôt, l'accusée se lève avec sang froid, détache la cocarde, et ne répond aux juges que par ces mots: « Je vous la rends ». Elle sort à l'instant même et va mourir.

Un commandant de bataillon de la garde nationale étoit parvenu près du tribunal et y réclamoit la liberté de son frère. Avant de le laisser entrer, on l'avoit forcé de remettre au corps-de-garde la vieille épée qu'il portoit. La curiosité des soldats la fit tirer du fourreau, et on y apperçut l'empreinte de trois fleurs-de-lys. Aussi-tôt, l'épée est portée devant les juges. Le commandant étonné ne songe plus qu'à se défendre lui-même; il se trouble. « Tu venois, » lui dit-on, réclamer ton frère, » tu partageras sa prison et son » jugement ».

Digitized by Google

Un accusé se présente et se nomme *Calas*. « Etois-tu parent, lui demandent les juges, à ce Calas que » des parlementaires ont fait rouer ? » Le prisonnier l'avoue. « Sois libre, » lui dit-on; ton parent te sauve ».

M*** accusé d'agiotage, n'employa pour toute défense qu'une réponse unique et toujours la même. Elle fut bornée aux mots *comme vous*. Aimes-tu l'argent ? *Comme vous*. — As-tu porté les armes dans le siége ? *Comme vous*. — Es-tu patriote ? *Comme vous*. Comment faire périr un homme qui se comparoit aux juges ? Ils l'acquitèrent.

Une jeune fille éplorée, dans les transports du désespoir, pénètre dans la salle et s'écrie : « mes frères sont » fusillés; mon père vient de périr; » par vous, je n'ai plus de famille.

Digitized by Google

» Que faire seule au monde ? Je
» m'y déteste ; terminez mon malheur ;
» ah ! de grâce, faites-moi mourir ».
A ces mots, elle se jette à genoux devant les juges, et leur demande avec instance de finir ses maux. Ce spectacle les émeut ; Corchand et Fernex mêmes parurent sensibles, à leur manière. « Relevez-vous jeune
» fille, dit l'un, vous avez beau
» demander la mort, *nous voudrions*
» *bien vous accorder votre demande* ;
» mais nous ne le pouvons pas ».

Les plus grands exemples d'une fermeté froide, d'un courage réfléchi, d'un mépris bien prononcé pour la vie ont été donnés en ce lieu, et sur-tout par de timides religieuses et d'humbles curés. « Si votre devoir,
» disoit l'un, est de nous condamner,
» obéissez à votre loi ; mais, il me

Digitized by Google

» faut aussi obéir à la mienne ; et » elle m'ordonne de mourir ».

« Crois-tu à l'enfer, demandoit-» on au curé d'Amplepuy ? Com-» ment, répondit-il, pouvoir en » douter en vous voyant, en con-» sidérant ce qui se passe ! j'aurois » été incrédule que je deviendrois » croyant ».

Qui pourroit nombrer tous les actes de dévouement, de noble hardiesse, d'impassible constance, offerts devant ces juges effrayans, entourés d'un appareil si redoutable ? « L'enthou-» siasme, dit Addisson, peut braver » un instant la douleur ; mais aller » à une mort certaine, lorsqu'on » peut s'en délivrer par une restric-» tion mentale, par quelque acte » d'hypocrisie que le repentir ensuite » peut faire pardonner, c'est une

Digitized by Google

» chose au-dessus des forces ordi-
» naires. Il ne faut pas moins pour
» obtenir ce courage qu'une foi vive,
» et l'espérance du plus prochain
» bonheur ».

D'ailleurs, il étoit souvent aussi dangereux devant le tribunal de mentir à sa conscience, et de faire ces restrictions dont Addisson parle, que de soutenir sa doctrine sans foiblesse. Un prêtre crut échapper au trépas, en se faisant Athée. « Crois-tu en Dieu, lui demanda-
» t-on ? Peu, répondit-il ». Le président prononça aussi-tôt : « meurs,
» infâme, et va le reconnoître ».

Un autre à qui on demanda ce qu'il pensoit de Jésus, répondit qu'il le soupçonnoit d'avoir trompé les hommes. « Cours au supplice scé-
» lérat, lui cria-t-on ; Jésus tromper

» les hommes ! lui qui leur prêcha » l'égalité ! lui qui fut le premier » et le meilleur sans-culotte de la » Judée ! »

L'interrogatoire est-il fini ? Votre sort est-il secrètement prononcé ? Le guichetier qui a apperçu le signe décisif, donne un coup sur l'épaule de l'accusé, et lui dit : *suis moi.* Aussi-tôt, l'un et l'autre sortent de la salle, et prennent en silence le petit escalier tournant qui conduit sous le vestibule de l'hôtel-commun et plus bas sous les voûtes de la grande cour et dans les caves. Au premier repos, près du vestibule, on a placé une barrière en bois. Là, les femmes, les sœurs sont collées contre les barreaux dans la plus affreuse attente. Elles ont su que leur frère, leur mari avoient été appellés à l'interrogatoire, que ce moment décide

Digitized by Google

de leur sort. Elles sont là pour voir passer les malheureux qui descendent. Si le guichetier remonte promptement, c'est une preuve que le prisonnier est bien placé. Si son retour est plus retardé, on ne peut douter qu'il n'ait conduit dans la mauvaise cave dont le trajet est plus long. C'est près de cette grille qu'en suivant son triste conducteur on voit des femmes épouvantées, les yeux fixes, la bouche béante. A quelques pas dans l'embrâsure de la fenêtre du vestibule, d'autres à genoux et le front baissé sur la terre, mouillant le pavé de leurs larmes, oubliant les témoins, les passans, l'univers, parlent avec ferveur à l'auteur de la mort et de la vie, et le prient d'éloigner l'une, et d'accorder l'autre aux infortunés objets de leur affection.

LA BONNE CAVE.

AU-BAS de l'escalier se trouvent l'élisée ou le tartare, le ciel ou l'enfer, la vie ou la mort. A gauche, est la bonne cave; à droite, la mauvaise. La première donne sur la place des Terreaux et la rue Puits-Gaillot; la seconde, sur la même place et la rue Lafont.

L'une et l'autre sont moins un seul souterrain qu'un prolongement de diverses voutes, de diverses caves, rentrant les unes dans les autres et communiquant entre elles.

Rien de plus tendre, de plus affectueux, de plus humain que l'accueil qu'éprouve en arrivant dans

Digitized by Google

la bonne cave celui qui a de bonheur d'y parvenir. L'un lui apporte à manger ; l'autre, un coup de vin pour ranimer ses forces. On l'asseoit sur la table, tandis qu'on lui prépare un lit sur la paille. « Tranquillisez-vous, mon ami, lui » répète-t-on ; vous êtes dans la » bonne cave, dans la bonne cave » entendez-vous, vous êtes sauvé ». L'arrivant est stupéfait, plein de ses idées, semblable à celui qui, au milieu d'une affreuse tempête, a gagné la rive en nageant ; il est hâletant, comme épuisé. Il balbutie quelques mots de reconnoissance à Dieu, d'amitié aux hommes. A peine, peut-on l'entendre, le comprendre ; il ne sait plus parler ; il sait pleurer.

Honnête Papillon, toi qui sauvas ta vie en déguisant ton nom, en te disant d'une autre section et un simple

ouvrier, toi que j'ai appris à connoître et à aimer, tu fus le premier qui m'accueillit dans ce lieu, c'est toi qui m'y témoigna cet intérêt, ce sentiment affectueux que je t'ai rendu depuis. Là, je trouvai Ducoté, père, notaire à Amplepuy; Bertaud de Pouilly que ses aimables filles venoient chaque jour embrasser, son beau-frère Châtelus, mon ami de l'enfance, Marcilly de Montbrison, la Blanche de Roanne, tous les deux pleins de courage et de douceur, Germain de Toissey, enrolé dans les chasseurs et qui se consoloit de rester encore quelques jours dans la cave puisque son amie pouvoit y entrer, le bon Vinoix de St.-Etienne, qui avoit éprouvé toutes les transes, tous les sentimens en passant de la mauvaise cave dans la bonne, le canonnier Lenel, Massey de Belle-

Digitized by Google

garde, l'un et l'autre oubliant tous les maux en chantant et demandant *chorus*. Le jour se passe ici à manger et à accueillir les arrivans. La nuit, on n'y peut dormir ; on y est étouffé de chaleur et de mauvais air ; mais on y est gai ; on y jouit de l'espérance ; on y compte les minutes qui doivent s'écouler jusqu'au *décadi*, jour heureux qui appelle à la liberté, à la vue du ciel, aux caresses de l'amitié, au prochain aspect de la campagne et de la verdure.

Cette vie tumultueuse, cette bruyante joie sont le partage de ceux qui habitent la première division de la bonne cave, la division la plus éclairée et qui donne sur la place. Ceux qui vivent et couchent dans l'enfoncement, sous la grande cour de l'hôtel-commun, sans la moindre clarté, sont plus silencieux, plus

réfléchis. Là, assis sur la terre, adossé contre un large pilier de pierre qui soutient les voûtes de ce sombre lieu, plongé en plein jour dans d'épaisses ténèbres, ne distinguant que de temps à autre des hommes, ou plutôt des ombres, circulant et s'évanouissant autour de moi, je me disois : « j'ai habité moi-même les appartemens somptueux de ce vaste hôtel ; j'y ai été considéré et heureux ; oui, je crois la reconnoître..... Cette cave étoit la mienne. Qui m'eût dit qu'un jour, tout mon espoir, tous mes rêves de consolation, de félicité, seroient d'y venir vivre ! Qui m'eût dit qu'un jour elle devoit me servir d'asile où je me verrois avec délices ! O fluctuation des événemens humains ! Non, je n'aurois jamais pu croire que ces ombres me seroient protec-

trices, que j'envierois le sort de quiconque a pu se reposer sur ce sable humide, que toute mon ambition seroit bornée à dormir sous ces voûtes, à en parcourir la sombre enceinte ! C'est ici l'image et de la vie et du tombeau. La vie et les passions qui en marquent le cours sont au-dessus de ma tête, dans ces salles ouvertes au grand jour ; le tombeau où les passions se taisent, où l'homme fatigué retrouve le calme, la fraicheur, l'oubli des peines est aussi une *bonne cave* placée sous nos pas. Ici, les orages ont disparu ; ici, comme dans la tombe, l'ame paisible attend le jour de la délivrance. Elle attend de se reveiller bientôt à une douce aurore, à la clarté d'un nouveau ciel, au plaisir de sentir encore. Ici, je me suis félicité d'avoir souffert. Sans les peines, sans les ennuis,

Digitized by Google

on s'attacheroit trop à l'existence ; et l'homme ne naît que pour la perdre, que pour s'accoutumer chaque instant et de plus en plus à son sacrifice. Sans les douleurs dans tous les âges, sans les chagrins dans tous les rangs, sans la prison et les caves de tous les temps, le riche n'eut pu comprendre les privations du pauvre, le puissant l'oppression du foible, l'être heureux la pitié qu'il doit à l'infortune. Sans ce tourbillon orageux qui m'a emporté et depuis quatre ans me poursuit, peut-être comme un voyageur à l'écart, j'eusse mal considéré le chemin de la vie, le peu de fleurs qu'il offre, les précipices qui le bordent, le point où il doit conduire. Dans ce court voyage, c'est dans cette cave qu'il est utile de faire une pause. Sa fraicheur calme le sang et refroidit l'imagination. On n'y

Digitized by Google

voit plus les choses comme elles paroissent ; on les juge ce qu'elles sont. Son obscurité apprend qu'il faut chercher et se plaire dans l'obscurité. Cette paille humide où je vais dormir annonce que le pauvre peut y être heureux en s'y reposant sans craintes. Qu'ici l'ambition est petite ; que ses projets paroissent barbares ou extravagans ! Combien l'envie de dominer se perd dans ces ténèbres ! Ces murailles dénuées d'ornemens éteignent pour jamais le luxe. Tous les songes de l'homme éveillé, toutes les vanités qu'éclaire le soleil, disparoissent près de ce sable où je suis assis, sur cette poussière où tôt ou tard l'homme doit rentrer ».

Dans les premiers temps on ne distinguoit pas de bonne ni de mauvaise cave. On prenoit indistinctement pour la délivrance ou l'échafaud tous

ceux qui y étoient enfermés. Alors, les prisonniers les plus pauvres étoient détenus ici ; les plus riches dans les salles supérieures ; mais ces derniers avoient fait une quête entre eux qui avoit produit des fonds suffisans pour fournir vingt sols par jour à tous les prisonniers des caves. Quatre-vingt habitoient celle-ci ; ils résolurent de s'évader en attaquant la soudure des barreaux avec l'eau forte. Déjà, ils avoient réussi, et ils devoient tous la prochaine nuit passer par un soupirail ; on vint une heure auparavant leur faire changer de logement, et les traduire en une autre salle. Presque tous ont péri. A quoi tient donc la destinée humaine ? Une heure plus tard, ils étoient sauvés.

Alors, et dans ces premiers temps on fut témoin ici de deux spectacles hideux et féroces. Un vieillard sep-

Digitized by Google

tuagénaire offrit le premier. Arrêté dans les vignes de Ste.-Foi comme espion de l'armée Lyonnoise, on le conduisit dans les caves. Sans parens, sans secours, il fut bientôt couvert de poux. Son habit bleu en changea de couleur. Envain, les compagnons de sa misère firent une pétition pour qu'on lui changeât de paille, de vêtement et de linge; envain demandèrent-ils du moins qu'on plaçât ailleurs l'infortuné; on ne les écouta pas. Le vieillard devenu d'une maigreur affreuse, agité par une fièvre lente, expira sous leurs yeux exactement dévoré par les essains nombreux d'insectes dont il étoit sans cesse couvert, et dont il ne put se délivrer.

L'autre spectacle plus effrayant encore fut offert par la Révolière. Originaire des bords de la Loire dans

Digitized by Google

le Roannois, il s'étoit établi à Lyon. Arrêté, jetté dans les caves, on vint l'y prendre pour l'attacher et le conduire à la fusillade. Il protesta fortement qu'on le prenoit pour un autre, qu'il n'avoit pas même été interrogé, qu'il n'avoit encore parlé à aucun juge, il fallut marcher et périr.

Pour ne pas multiplier des *qui-proquo* funestes et trop souvent renouvellés, on a depuis quatre mois distingué les deux caves en bonne et mauvaise. Ce n'est pas que pour modérer la joie de ceux qui se trouvent ici, on ne vienne chaque décade en retirer un ou deux pour l'envoyer à la mort. Hier, le pauvre Laréal fut arraché du milieu de nous, Laréal qui se flattoit d'avoir épuisé le malheur, et d'être bientôt délivré de ses peines; mais c'est le glaive fatal qui vient de l'en affranchir.

Digitized by Google

Quel horrible déchirement fait éclater le cœur, lorsque près de sortir de cet abyme, près de revoir en liberté les objets de ses affections, une voix féroce vous appelle, et vous annonce ainsi qu'ils ne vont plus exister pour vous, que l'espérance est trompeuse, le trépas certain.

Je l'ai éprouvé cette anxiété horrible, ce moment désespérant pour le courage, ce passage subit du calme à l'aspect formidable d'un trépas sanglant. Huit jours s'étoient écoulés pour moi dans la bonne cave; c'étoit la veille du jour de la liberté; tous s'apprêtoient à revoir le jour. Le guichetier fait retentir les voûtes de mon nom. Il m'appelle; l'effroi se répand sur toutes les faces; mes voisins me serrent fortement les mains... Je marche, je remonte l'obscur dégré. Où vais-je? Est-ce à la mort? Il est

Digitized by Google

midi et quart ; c'est l'instant de l'exécution... Non, je suis réuni aux détenus jusqu'à la paix.

J'ai vu dans ce lieu d'espoir, à la bonne cave, un homme dont le sort fut plus orageux. C'étoit un municipal de Mornand, nommé Laurenson. Depuis son jugement qui lui promettoit sa prochaine liberté, il avoit reçu une réclamation énergique des habitans de sa commune. Ses dénonciateurs mêmes s'y rétractoient, et avoient eu le courage d'avouer qu'ils s'étoient trompés. Cette pièce importante lui sembla dès-lors inutile, puisque sa vie lui parut sauvée. Il mit la réclamation dans sa poche. A l'instant, Laurenson est appelé. Il sort ; on l'attache dans le corridor aux autres condamnés ; et il marche vers la guillotine. Laurenson palpitant d'épouvante, doutant s'il lui faut

Digitized by Google

mourir ou si un rêve affreux le tourmente ; voit sa réclamation que sa marche fait sortir de sa poche et qui tombe à ses pieds. Un gendarme la ramasse. « Si les juges avoient pu la lire, s'écrie le condamné, » je ne périrois pas ; mais je ne » viens que de la recevoir ». Aussitôt, le gendarme quitte son rang, fend la presse, monte au tribunal, offre la réclamation, obtient que le réclamé sera arraché de la chaine, s'il en est temps encore, et reconduit à l'hôtel commun..... Il en étoit temps encore ; il restoit à Laurenson une minute à vivre. Quarante personnes étoient guillotinées en ce moment, et un hazard favorable avoit placé celui-ci pour le dernier. Déjà, trente-neuf têtes étoient tombées. Déjà, Laurenson étoit lié à la bascule, le gendarme accourt

essoufflé. Il crie d'arrêter ; il montre l'ordre ; on le lit ; et le municipal est détaché. Mais, il s'est évanoui ; sans mouvement, sans connoissance, on le porte dans la grand-salle de l'hôtel commun. Là, il est saigné trois fois. Ses yeux se sont ouverts ; mais ils sont hagards. La vie reparoit dans ses mouvemens ; mais sa raison est disparue. Il ne voit que le dernier spectacle qui frappa ses regards. « Ma tête n'est-elle pas à » terre, demande-t-il ; Ah ! qu'on » me la rende, qu'on me la rende !... » Ne voyez-vous pas ce sang qui » fume ? Il coule près de moi et sur » mes souliers... Voyez ce gouffre où » sont entassés tous ces corps... Re» tenez-moi, je vais y tomber ». Ses cris, son égarement, ses larmes inspirent à la fois la pitié et l'horreur. Bientôt, il est conduit dans un hospice

pice de santé. Laurenson victime du malheur, si tu renais véritablement à la vie, si tu retrouves avec la raison, l'amitié, la reconnoissance et tous les sentimens tendres qui y attachent, tu pourras en faire usage! Chérche partout et n'oublie pas ton gendarme.

Digitized by Google

LA FUITE.

AU bas de l'escalier qui conduit du tribunal aux caves, si l'on tourne à droite, on est perdu. Une porte s'ouvre et se referme. Là, se trouve un long et sombre corridor qui passe sous la grande cour. A peine le guichetier a-t-il introduit le condamné, que plusieurs hommes s'en approchent, et le dépouillent inhumainement de tout ce qu'il a de plus précieux. On lui prend ses boucles, sa montre, s'il a eu l'imprudence de la conserver, sa cravate, son mouchoir. On le fouille pour saisir son argent, mais on lui laisse d'ordinaire quelques assignats pour payer le dernier repas qu'il doit prendre.

Digitized by Google

Veut-il résister ? on le frappe. Cherche-t-il à adoucir ces cerbères ? Ils sont impitoyables. Des injures lui sont prodiguées. « Va, scélérat, lui » dit-on, demain, tu ne diras mot ; » demain est pour toi le jour agréa- » ble ; tu y danseras *la carmagnole* ». Une seconde porte est gardée par des sentinelles ayant la baïonnette au fusil. Ils la présentent à quiconque voudroit sortir. Cette porte est celle de la mauvaise cave.

Dans le temps des premières exécutions, lorsqu'on fusilloit sur la place en face de cet horrible lieu, les balles y pénétroient de toutes parts, faisoient voler des éclats de pierre, et changeant de direction par la résistance, réfléchissoient leur cours, et venoient blesser les prisonniers. Ils ne pouvoient plus se plaindre ; leur sang n'étoit bon qu'à

être versé ; mais un guichetier ayant eu le bras cassé, on cessa alors de fusiller devant les soupiraux de cette cave, et on plaça fixement dans les Brotteaux le champ de mort.

Ils devoient y être conduits le lendemain ceux qui parvinrent à se sauver le 10 Décembre 1792. Cette fuite fit le plus grand bruit. Le signalement des fugitifs imprimé, répandu dans tous les *clubs*, dans toutes les gendarmeries, attesta cette évasion. Elle fut hardie et exécutée ainsi.

Le 19 Frimaire revenant au 9 Décembre, soixante et douze prisonniers furent condamnés et transférés dans la mauvaise cave pour y attendre leur dernier instant. Le lendemain *décadi* il ne put y avoir d'exécution. Porral en profita pour chercher les moyens de fuir. Ses sœurs

Digitized by Google

ayant pénétré moyennant trois mille livres dans ces sombres lieux, se mirent à verser des larmes. « Il ne s'agit » pas de pleurer encore, leur dit » Porral, il s'agit de s'armer d'ac- » tivité, et de trouver une voie pour » sortir d'ici. Apportez-moi des » limes, un presson de fer, d'autres » outils, du vin en abondance, des » poignards mêmes, car il faut se » défendre avant de périr. Par cette » fenêtre étroite, élevée, donnant » sur la rue *la Font*, vous pouvez » tout descendre; et je ne la quit- » terai pas pour tout recevoir ». Les sœurs sortent, et font chacune dans la journée plus de vingt voyages. Elles fournissent des limes, un presson, un cizeau, des couteaux de boucher affilés et larges, douze poulardes, plus de 60 bouteilles de vin. Porral s'adjoint quatre autres

Digitized by Google

prisonniers vigoureux et adroits; tout est concerté, et la nuit arrive. On propose un soupé général, le dernier de tous. Il est accepté : c'est le moment où l'on s'exhorte mutuellement à braver la tyrannie, à savoir mourir sans foiblesse. Le vin coule à grands flots ; il échauffe les têtes, les trouble ensuite, et bientôt la presque totalité des prisonniers s'endort.

A onze heures du soir, les cinq associés commencent l'ouvrage. L'un d'eux est placé en sentinelle près de la porte d'entrée ; il est armé d'un poignard pour en égorger le geolier si, dans sa visite vers les deux heures après minuit, il s'apperçoit de quelque changement, s'il paroît soupçonner quelque complot. Les autres quittent leurs habits, et cherchent un passage.

Digitized by Google

A l'extrémité de la seconde cave est un endroit infect, servant de lieu d'aisance au fond duquel on trouve une large porte. C'est cette porte qu'on attaque. Elle est en chêne, fortement doublée. Peu à peu les gonds fléchissent, et le plomb qui les soude et les retient tombe sous la lime. La porte devroit céder; le presson la soulève; cependant elle ne vient pas. Après mille efforts, on ne peut imaginer ce qui la retient. On se résout à la percer. On aggrandit avec le cizeau l'ouverture. A la fin on apperçoit que la porte est attachée à une poutre éloignée par une grosse corde tenant à un anneau extérieur. Le cizeau, le presson, la lime ne pouvoient plus atteindre à ce cable. Ce fut un moment de désespoir; un rayon d'espérance lui a succédé. L'un des travailleurs rentre

Digitized by Google

dans la cave et demande une bougie. Le notaire Fromental, à moitié endormi, se rappelle en avoir un morceau, le cherche et le donne. Cette bougie est allumée ; on la déroule pour lui donner plus de longueur ; on la prolonge en l'attachant à un foible morceau de bois. Bientôt le feu gagne la corde ; il la consume, et la porte s'ouvre. On la repousse doucement pour qu'on ne se doute pas de sa fracture, et l'on cherche à gagner chemin.

Les travailleurs se trouvoient alors dans une cave de grandeur médiocre, au milieu de laquelle on distinguoit sur le sol une pierre de taille, la seule qu'on vit en ce lieu. Cette pierre légèrement frappée produisoit un bruit sourd et intérieur. Ne cachoit-elle pas l'entrée d'un canal qui pouvoit conduire vers le Rhône ?

Digitized by Google

Ce canal n'étoit-il pas accessible, si des ouvriers avoient pu y pénétrer lorsqu'ils l'avoient construit, ou qu'ils avoient voulu le réparer ? Cette conjecture parut certaine, et on se mit en devoir de la vérifier. Alors, on creuse la terre près de la pierre ; on passe sous elle le presson ; Bientôt, elle se soulève, se renverse, et l'on distingue avec le plus vif transport de joie un souterrein qui doit avoir son issue. Pour y descendre, on lie tous les mouchoirs ensemble, et Joseph la Bâtre en les tenant, et appuyant fortement ses pieds contre les parois du mur pénètre dans son enceinte. On lui tend la lumière ; il cherche, il sonde par-tout. Autre moment de détresse et d'angoisse ; il ne trouve nulle porte, nul soupirail, aucun moyen d'aller plus avant. Ce lieu profond et vaste est un puit

Digitized by Google.

perdu ; c'est plutôt une basse fosse qui a renfermé peut-être autrefois quelque malheureuse victime. La Bâtre remonte ; il faut que lui et ses compagnons cherchent ailleurs la fin de leurs peines.

La cave offroit encore à son extrémité une porte ; c'est par là seulement qu'on peut échapper. On se remet au travail ; mais après les ampars et les fermetures brisées, la porte de même fait résistance et ne peut ouvrir. On la perce encore ; on regarde : pour cette fois, ce sont deux pierres de taille posées l'une sur l'autre qui la compriment et qui la buttent. Ils faut faire une autre ouverture, y passer le presson, soulever la porte avec une bûche de bois qu'on vient heureusement de trouver. A la fin, la première pierre s'écarte ; elle roule sour-

Digitized by Google

dement sur la terre, et avec elle la porte fait bascule.

Tout est à l'instant franchi. Les associés courageux se trouvent alors dans une cave vaste et profonde qui sert de dépôt national à une prodigieuse quantité d'effets et de marchandises qu'on a séquestrée. Une malle étoit toute ouverte et pleine de chemises. On en profite, en laissant à la place de celle qu'on prend une chemise couverte de terre, de sueur et de vermine. Cette toilette expéditive a paru à tous du meilleur augure. Ici, deux portes se présentent, outre celle par où l'on est venu. Laquelle attaquer? A peine approche-t-on de l'une, à peine la lime produit-elle un léger bruissement que dans l'enfoncement, derrière cette porte, un chien gronde et jette quelques aboîmens. Aussi-tôt, la

consternation est générale ; chaque bras reste suspendu ; tout travailleur reste immobile d'étonnement, glacé d'épouvante. Cette porte confine au logement du geolier. On se rappelle alors que c'est le moment de sa visite, et que deux heures vont sonner.

Un associé se détache pour aller examiner dans la première cave si rien n'est découvert, si le projet n'est pas trahi. On a promis d'arrêter le travail jusqu'à son retour. D'ailleurs, les forces commençoient à être épuisées, et tous avoient besoin de quelques instans de repos. On en profita pour déjeûner. " J'aime peu le vin, » m'a dit l'un de ces prisonniers, » mais jamais je n'en ai bu avec » plus de plaisir que sous cette voûte » ténébreuse. A chaque coup qu'on » me versoit, je sentois s'affermir

Digitized by Google

» mon bras, renaître mon courage.
» En cette occasion, le vin me parut
» le véritable soutien du malheur ».
Cependant, celui qui étoit allé à l'examen revint et fit son rapport. A son arrivée, il avoit frémi en appercevant le geolier qui étoit déjà entré pour faire sa ronde. Il n'avoit pu dès-lors entendre son chien. Ce geolier sur l'invitation de celui qui étoit en sentinelle, n'avoit pas cru devoir lui refuser un dernier plaisir. Celui-ci consistoit à vuider ensemble une bouteille de vin de l'hermitage. Il s'étoit assis près de lui; on l'avoit fait boire à outrance; et il devoit avoir acquis un besoin pressant de sommeil pour tout le reste de la nuit. Aussitôt, tous reprennent vigueur et l'ouvrage. La porte fatale où le chien s'étoit fait entendre est laissée, et l'on s'est approché de l'autre. Celle-

Digitized by Google

ci est a deux battans. Une barre de fer retient l'un, et cette barre est elle-même arrêtée par une légère chaine de fer. Au premier effort, un anneau éclate; la barre est levée et la porte ouverte.

Ce n'est point encore là fin des travaux. Plus on avance, plus ils semblent se multiplier. Ce nouveau séjour est un vaste et long corridor. D'un côté, on trouve une première porte, mais elle est du côté de la cour et l'on espère au contraire en avançant toujours en droite ligne, arriver jusqu'à la place de la comédie. En effet, on découvre à l'extrémité une autre porte; mais derrière elle on entend du bruit. On écoute, on cherche à distinguer les objets à travers quelques fentes. Un reste de feu placé derrière cette porte favorise l'observation. On y apper-

Digitized by Google

çoit des hommes étendus sur la paille. « Sont-il des prisonniers, se » demande-t-on ; alors, il faut les » rejoindre et se sauver ensemble ». L'un de ces hommes se lève et parle *patois*. Il est en uniforme ; il annonce le nombre des *brigands contre-révolutionnaires* que l'on va bientôt fusiller. Ces *brigands* tout tremblans reconnoissent un corps-de-garde ; c'est celui placé près de la barrière de la comédie, et qu'ils avoient oublié. Ils sont donc parvenus jusques-là pour voir s'évanouir toute espérance. Il faut donc laisser tant de peines infructueuses. A quoi ont abouti tant d'inquiétudes, tant de travaux ? A un corps-de-garde qui, au moindre bruit, va demander *main-forte*. L'accablement de l'esprit s'unit alors à la lassitude du corps. Il n'y a plus qu'une seule voie de salut ;

Digitized by Google

c'est l'autre porte. On en détache doucement une serrure. On pénètre : quelle joie subite ! on trouve un escalier. C'est celui qui conduit au lieu occupé par le département, et plus bas à la grande cour.

Quatre heures et demie du matin se faisoient alors entendre. La nuit étoit froide et obscure. Il neigeoit et pleuvoit tout à la fois. Les associés s'embrassoient avec transport et se préparoient à fuir. « Malheureux, » qu'allez-vous faire, dit l'un ? Si » nous sortons en ce moment, c'est » fait de nous. La grille orientale » est fermée ; et si nous passons à » cette heure indue devant les sen- » tinelles de la cour et du grand » perron, l'alerte est donnée, et » nous sommes pris. Après avoir eu » le courage de venir jusqu'ici, ayons » celui d'attendre, de ne pas aller

Digitized by Google

» plus avant. A huit heures ce matin,
» tous les passans ont la liberté de
» traverser la cour, et d'y circuler.
» Nous nous mêlerons avec eux;
» voilà le véritable instant propice.
» Les bourreaux ne viennent lier
» leurs victimes qu'après dix heures.
» Dans l'intervalle de huit à dix,
» elles auront le temps de disparoître.
» Avec la précaution de ne sortir
» toutes les quatre minutes que de
» trois en trois, ce nombre n'aver-
» tira personne; et la prison se
» trouvera vuide qu'on ne se sera
» douté d'aucune évasion. Pendant
» les trois heures qui nous restent,
» que chacun de nous révèle le secret
» à deux autres prisonniers. Ainsi,
» nous serons d'abord quinze à sortir
» d'ici. Le dernier de nous avant de
» quitter ce lieu, en préviendra quinze
» autres, en leur indiquant les mêmes

Digitized by Google

» précautions. Ainsi, successivement » tous échapperont ». Ce plan parut judicieux et sûr. Pour en assurer l'exécution, on repoussa la dernière porte; et on y plaça une sentinelle menaçant de mort quiconque oubliant la prudence tenteroit de sortir.

Certes, il falloit une fermeté plus qu'ordinaire, une retenue héroïque pour s'arrêter sur le bord de l'abime, lorsqu'un pas pouvoit le franchir. Les associés rentrés dans la cave, y firent choix des premiers qu'ils vouloient sauver.

Le notaire Montellier d'une phisionomie gracieuse et d'un caractère doux fut un de ceux à qui on offrit de fuir. « Je vous remercie mon » ami, repondit-il à celui qui le lui » proposoit, mais je ne veux point

Digitized by Google

» aggraver mon cas. Je vous con-
» fierai qu'on m'a pris pour mon frère
» qui est fugitif. On m'a averti que
» les juges étoient convaincus de la
» méprise ; et ce matin même je dois
» sortir ». Ainsi, l'espérance balotte l'homme jusques sur sa tombe. A midi, Montellier n'existoit plus.

Le ci-devant baron de Chaffoy dans la fleur de l'âge, grand, bien-fait, spirituel, fut aussi instruit des moyens de fuir. « La vie, répon-
» dit-il, ne m'offre plus aucune
» douceur. Tous les liens qui m'y
» attachoient sont rompus. J'ai
» éprouvé tous les sentimens tendres ;
» ce ne fut pas pour mon bonheur.
» J'avois plus de trente mille livres
» de rente ; on m'a tout ravi. Ils
» viennent ici de faire guillotiner
» mon père. Ses vertus ne méritoient
» pas un pareil sort. Je ne crois pas

Digitized by Google

» le mériter non plus ; cependant, je » le subirai ». Son courage fut sans ostentation, sa résolution sans incertitude. Malgré toutes les instances, du Chaffoy résista et voulut périr.

Près du moment du départ, on s'approcha de Camel, jeune homme adroit et vigoureux et qui pendant le siége avoit donné des preuves du plus grand courage. « Nous fuyons » dans un instant, lui dit-on ; viens » avec nous... — Fuir, répondit-il, » et ma pauvre femme, que va-t-elle » devenir ? » En disant ces mots, Camel avoit la vue égarée, la raison obscurcie. Il avoit perdu sa fermeté ; son visage étoit décoloré ; ses yeux étoient noyés de larmes. Il ne put se soulever sur ses genoux ; il ne put marcher. « Adieu Camel, lui » dit-on. — Adieu mes amis, bon » voyage, répondit-il..... » Il resta

Digitized by Google

sans murmure et sans force sur la paille où les bourreaux vinrent le saisir.

Les quinze prisonniers qui sortirent furent Joseph la Bâtre, George Félissant négociant, Bernard Porral drapier, Jacques-George Gabriel secrétaire au département, Jean-François Vincent, Coste Jordan négociant, Jean-François Duffourd de Chambéry marchand brodeur, Mathieu Nesple ouvrier en soie, Jean-Baptiste Ménard, Margaron marchand de gazes, Guinand, Jacques Visadier, André-Marie Olivier, Benoit Couchoux de St.-Etienne, et son fils Pierre Couchoux. Le sort de ces fugitifs ne fut pas le même.

La Bâtre et Felissant montrèrent le plus grand courage. Tous deux à l'âge de vingt-deux ans, avec une

Digitized by Google

figure intéressante, avoient encore des droits à la vie et au bonheur. Ils ont échappé à la mort qui les poursuivoit.

Vincent, Ménard, Nesple et Olivier furent repris et conduits à l'échaffaud. L'imprudence de Nesple empêcha les 60 autres prisonniers qui se trouvoient dans la cave de se sauver. Il étoit le dernier des quinze à fuir, et suivant le plan arrêté, il ne devoit en avertir que quinze autres; mais pressé de s'évader, il entre et crie : *sauve qui peut; le passage est ouvert.* A l'instant la rûmeur fut extrême. Les prisonniers se lèvent et doutent si Nesple est devenu fou, ou s'il a dit la vérité. Quelques-uns cherchent l'issue éloignée. En ce moment, le bruit avertit les sentinelles extérieures; les guichetiers entrent; ils s'apperçoivent du mou-

Digitized by Google

vement. Ils se précipitent en dedans et en dehors vers l'escalier. La porte en est sur-le-champ fermée, et un fort piquet accouru en assure l'exacte clôture.

La nouvelle de l'évasion fut bientôt répandue ; et des exprès promptement expédiés aux chefs des troupes et aux sections firent doubler les gardes aux portes de la ville, et préparer la visite domiciliaire la plus générale et la plus sévère. Toutes les troupes prirent les armes pour la soutenir. Elle commença vers les dix heures.

Olivier du Vivier, célibataire riche et bon, s'étoit réfugié dans une rue obscure près le Change chez *Delabat* dont l'honnêteté lui étoit connue. Celui-ci l'accueillit et le cacha avec soin dans un lieu obscur. A l'instant même, les commissaires-inquisiteurs

Digitized by Google

arrivent, visitent et grondent en trouvant le portrait d'un prêtre. On le déchire; le propriétaire murmure, et dit que c'est le portrait de son frère. Pour le punir on l'arrête, on ferme son logement et on y applique les scellés. Olivier resté seul, sort de son asile. Il trouve tout clos, et craint de demeurer long-temps sans secours et sans nourriture. Du moins, il n'a pas la prudence d'attendre la nuit pour secouer la porte et l'ouvrir. Il fait du bruit; il pousse de profonds gémissemens. Une vieille voisine écoute, et court toute effrayée à la section, en assurant avec serment qu'un homme ou un lutin se promène à grands pas chez son voisin, et y renverse tout le ménage. Les commissaires reviennent, ouvrent et trouvent Olivier. On lui demande son nom; il se nomme. C'étoit un de ceux

ceux qu'on cherchoit. Olivier reconduit à la cave, ne recula sa mort que d'un jour.

Porral, l'un des principaux auteurs de la fuite, unissant l'esprit au courage, se hasarda le premier à sortir par la barrière du côté de la comédie. En passant, il dit à la sentinelle : « camarade, il neige, il fait bien » mauvais temps ; à ta place, je ne » me mouillerois pas ainsi, et je ren» trerois au corps-de-garde ». Le factionnaire le remercia, et suivit son conseil ; le champ en devint plus libre aux fuyards. Porral, réfugié chez un patriote reconnu, y voit entrer des commissaires annonçant *l'horrible* évasion des *scélérats* de l'hôtel-commun. Ces commissaires viennent déjeuner ; le fugitif fait bonne contenance. Il boit et mange avec eux en jurant contre les geo-

liers qui ne savent pas garder leur proie. Bientôt, il s'échappe et veut quitter la ville. Arrivé en Belle-Cour, toute la gendarmerie parcourt la place, et la visite y a commencé. Il entre chez des femmes craintives, mais que le désir de sauver un innocent rend courageuses. On le fait monter au grenier. Là, il se tapit dans un angle, et place une large planche devant lui. La section arrive, pénètre au grenier, et s'étonne d'y trouver un grand tonneau bien fermé par un cadenat. On veut l'ouvrir; le trouble des femmes leur a fait oublier la clef. Il faut redescendre au premier étage pour la trouver. Pendant ce temps qui parut un siècle, un commissaire remue la planche, se tourne et s'adosse un instant contre elle. Un autre s'écrie: il seroit curieux de trouver un des

Digitized by Google

brigands caché dans ce tonneau. « Il y a plutôt de l'argenterie répond » un troisième ; il est bien lourd. Ces » femmes me paroissent riches et » n'ont point tant perdu qu'elles le » disent ». Alors, la clef arrive ; le tonneau est ouvert ; on le trouve rempli de sel. Les visiteurs cherchent ensuite sur le toit et se retirent. Le soir, Porral, vêtu en femme des champs, un panier au bras, un autre sur la tête, passa le pont de la Guillotière et quitta la ville.

Le même jour, Gabriel, ne sachant où se réfugier s'enfonce dans les marais de *Persache*. Il fait un creux dans la terre et s'y plonge. Il couvre sa tête de broussailles. La neige tombe ; les frimats le couvrent. Le soir, le malheureux veut sortir ; mais ses pieds et ses mains se sont engourdis ; il ne les

retrouve plus. Après avoir échappé à une mort cruelle, lui faut-il encore périr de froid ? Ses forces s'éteignent, mais son courage se ranime. La nature fait un effort. Il soulève une main ; peu à peu il se débarrasse. Cependant, il ne peut faire un pas ; ses jambes sont froides, insensibles. Alors, Gabriel se roule sur la neige. Les sels qu'elle renferme agissent sur ses membres perclus ; le sang y revient insensiblement, et y porte la chaleur et la vie. A la fin, il marche et parvient à s'éloigner pendant la nuit d'une terre fatale et d'une cité inondée de sang.

N'oublions pas les deux Couchoux. Le fils avoit choisi son père pour le compagnon de sa délivrance ; mais ce père octogénaire avoit les jambes enflées et ulcérées. « Fuis, mon fils,

» lui dit-il ; si tu en as l'occasion » et le temps, Fuis à l'instant ; je te » l'ordonne ; pour moi, je ne puis » te suivre ; j'ai assez vécu. Bientôt » mes peines seront finies. La plus » grande disparoît, si je te crois » sauvé ». Son fils l'assure qu'il ne quittera pas la prison sans lui, et que son obstination va coûter la vie à l'un et à l'autre. Le père vaincu par ce dévouement généreux se soulève, s'appuie sur son fils et s'avance jusqu'à l'escalier. Là, tous ses efforts sont impuissans ; ses jambes ne peuvent que traîner sur la terre, et non s'élever. Couchoux fils n'hésite plus. Il a 22 ans ; mais il n'est pas grand, et il est foible. Le désir de prolonger les jours de son père double ses forces. Il le prend sur ses épaules, et le porte jusqu'à la barrière. Tous les deux se sont sauvés. Vertueux Couchoux,

Digitized by Google

jouis long-temps des bénédictions de celui que tu conservas ! Puisse ta respectable vieillesse être entourée de petits fils qui te ressemblent ! Que leurs soins affectueux prolongent tes jours, et soient la douce, la mutuelle récompense de ton action et de ta piété filiale !

LA MAUVAISE CAVE.

QUEL spectacle lamentable et terrible s'offre en ces lieux !. Une foible lampe les éclaire. Ici, la mort a multiplié son horrible aspect ; on ne voit que son image ; on ne lit que les jugemens qui l'assurent. On n'entend que les derniers vœux de ceux qu'elle va frapper. Les murailles noircies par l'humidité présentent sur chaque pierre des imprécations, des prières, de tendres adieux.

Dans un angle obscur, on lit ces mots foiblement tracés : « dans cent » trente minutes je n'existerai plus, » j'aurai vû la mort. Qu'elle soit » bénie ! N'est-elle pas mère du » repos ? »

Digitized by Google

Près de la porte, on a écrit au crayon : « juges barbares, vous vous » êtes trompés en croyant me punir. » La fin de mes jours est la fin de » mes maux ; et vous êtes mes vé- » ritables amis ».

Plus loin : « je suis calme à ma » dernière heure ; je t'en remercie, » auteur suprême et de la vie et » du trépas ! Je me porte bien, je » marche ; dans une heure je serai » immobile, et mon corps sera glacé. » Ma tête qui pense aura roulé dans » l'abyme. Ce sang qui coule pour » m'échauffer aura rougi la terre. » Qu'est-ce donc que l'existence ? » Qu'est-ce que la mort ? Je n'ai » plus qu'à attendre un instant pour » le savoir ».

Un billet trouvé dans la cave est ainsi conçu : « Dans les jours de

Digitized by Google

» mon enfance je lus et retins une
» traduction de quelques vers per-
» sans du célèbre poëte Saadi. Ils
» ont été pour moi le présage d'un
» funeste sort. Pourquoi leur souvenir
» me revient-il en ces lieux ? Je
» vous les adresse, amis malheureux,
» qui devez m'y suivre. — La main
» glacée du destin vient de sonner
» à l'horloge de ma vie ; c'est le signal
» et l'ordre du départ. O mes yeux,
» faites vos adieux à ma tête ; ô ma
» main tu chancelles, tu trembles,
» tu te détaches languissamment d'un
» bras défaillant ! Membres d'un
» corps jadis vigoureux, vous allez
» bientôt être séparés les uns des
» autres ! Il est donc vrai que je
» suis à moitié dans la tombe, et
» que le triomphe de mes ennemis
» s'apprête. Pour vous, ô mes amis,
» mes tendres amis, vous viendrez

» mêler vos pleurs à ma cendre.
» Mes jours se sont écoulés obscurs
» et sans éclat ; pourquoi donc ne
» s'éteignent-ils pas de même ? »

Qui pourroit narrer tous les évènemens tristes et affreux dont cet horrible séjour a été témoin ? Un homme y a voulu hâter l'instant de sa fin en s'ouvrant les veines. Un grossier verre de bouteille lui a servi pour déchirer son corps et y faire plus de trente blessures. Le matin, on l'a trouvé baigné dans son sang, hâletant encore ; et on l'a porté sur un matelas sous la guillotine.

Un négociant simple et doux, nommé Grivet, arriva un soir dans ce lieu obscur. Le lendemain, il devoit périr avec une foule de condamnés. On l'entoure pour le consoler. Il n'en étoit pas besoin ; Grivet n'étoit pas

Digitized by Google

même ému. « Venez souper avec » nous lui dirent plusieurs ; c'est ici » la dernière hôtellerie de la vie, » et notre voyage est bientôt fini ». Grivet soupa bien et voulut dormir de même. Enfoncé dans la profondeur de la cave pour y entendre moins de bruit, il se couvrit de paille, et oublia dans ses songes le jugement qu'il devoit subir.

Le jour vient et amène le moment de l'exécution. On lie tous les prisonniers, on les fait sortir. La porte de la cave se referme ; et Grivet oublié, non apperçu, y dort encore. Enfin, il se réveille et reste étonné de sa solitude. Il se résigne ; la journée se passe. Le lendemain étoit un *décadi :* on ne jugea, on ne condamna, on ne plongea dans la cave aucun prisonnier. Le jour suivant fut encore un jour de vacance pour

Digitized by Google

les juges et pour le bourreau. Grivet dans l'abandon le plus absolu, privé de société, de feu, de toute communication, seroit mort de faim s'il n'eût trouvé quelques restes d'alimens laissés par ses prédécesseurs. Il passa encore ces deux nuits comme la première dans le sommeil le plus profond et le plus doux.

Après quatre jours d'interruption, le geolier amène dans la mauvaise cave une nouvelle victime et recule d'effroi en y appercevant un homme. Il appèle aussi-tôt les sentinelles : « d'où viens-tu, crie-t-il à l'in- » connu ? » — « Je ne suis pas sorti » d'ici, répond Grivet ; on a sans » doute conduit à la mort tous mes » compagnons de misère ; je dormois ; » je n'ai rien entendu, et on a oublié » de m'appeler pour les suivre. C'est » un malheur pour moi. Je n'exis-

Digitized by Google

» terois plus ; mais ce malheur va se » réparer vraisemblablement aujour- » d'hui, puisque je te vois ». Le geolier monta au tribunal, et y fit part de sa rencontre. Grivet rappelé, de nouveau interrogé, parla de son sommeil ; et les juges qui ne pouvoient plus en goûter d'aussi calme, envièrent son sort, et le firent mettre en liberté.

L'histoire a consacré le souvenir de la tranquillité de l'Espagnol Daïamonté qui, ayant cherché à rendre indépendant le duc de Médina-Sidonia de la cour d'Espagne, dénoncé par l'ingratitude de ce dernier, fut condamné à perdre la tête. Il écouta sa sentence sans se plaindre ni des juges, ni de celui qui l'avoit trahi. Il soupa comme à l'ordinaire, et il passa la nuit dans un sommeil assez profond pour qu'on fût obligé

Digitized by Google

le lendemain de le réveiller pour marcher à la mort. Dans un état plus obscur, Grivet eut l'ame, le courage, et le sommeil de l'Espagnol.

C'est dans cette cave que, parmi tant d'hommes innocens, se reposa pendant une nuit Badger, ami sensible, frère généreux. Son frère s'étoit montré avec courage dans l'affaire du 29 Mai. Grièvement dénoncé, il devoit périr. Des commissaires entrent chez Badger, et le prenant pour celui qu'ils cherchent, ils l'entraînent devant les juges qui le condamnent. Jamais Badger ne réclama contre une erreur salutaire à son frère, et qui n'étoit funeste qu'à lui. C'est en ce lieu qu'il se félicita de son dévouement sublime. Il ne le trouvoit pas extraordinaire; et il s'avança avec joie vers l'échafaud qui le consomma. Amitié fraternelle, doux lien

Digitized by Google

de la vie, de quelle douceur on est privé lorsqu'on ne peut point te sentir!

Deux enfans pleins de grâces en offrirent encore ici les nobles sentimens et l'attendrissante image. L'aîné n'avoit pas quinze ans; son courage avoit dévancé son âge. Il s'étoit montré dans les sorties pendant le siége. Reconnu, arrêté, jugé à mort, il arriva à la mauvaise cave. Là, son jeune frère, ayant tout au plus six ans, surpris de ne plus le trouver dans aucune salle, vint l'appeler par la fenêtre qui donne sur la rue *Lafond*. Les deux frères se reconnurent. L'enfant passa vainement ses petits bras à travers les barreaux pour embrasser son frère. Celui-ci se soulevoit sur la pointe des pieds, pour pouvoir du moins atteindre et baiser la main de son ami. — " Quoi, mon frère,

Digitized by Google

» tu vas mourir et je ne te reverrai » plus..... Tu as donc oublié de dire » que tu n'avois pas quinze ans ». — « Si, mon frère, j'ai tout dit ; » mais ils ne veulent rien entendre. » Va, mon ami, consoler notre » bonne mère. Je ne suis inquiet que » de la laisser malade. Ne lui dis » pas encore que je dois mourir ». L'enfant fondoit en larmes; son cœur étoit suffoqué. Il répéta dix fois: « Adieu, mon frère; mais tu n'as » donc pas dit que tu n'avois pas » quinze ans ». Il s'en alla en sanglotant avec force. Chaque passant lui disoit : qu'as-tu donc mon petit ami; et il s'écrioit : « ce sont les » méchans qui me font pleurer. Ils » veulent tuer mon frère qui est si » bon, mon frère qui n'a pas quinze » ans ».

Le jeune Terrasson, forcé d'aban-

Digitized by Google

donner une sœur dont le caractère étoit aussi intéressant que la figure, ne songea dans ce triste lieu qu'à la recommander aux soins d'une tante dont il étoit aimé. Sa lettre fut ainsi conçue :

De la mauvaise cave, la nuit du 25 au 26 Ventôse.

MA TRÈS-CHÈRE TANTE,

« Je croirois manquer à la reconnoissance, et à tous les sentimens » de la nature, si je négligeois, de » vous écrire dans la circonstance » où je suis, pour vous remercier » de tout ce que je vous dois. Vous » avez fait pour moi et ma chère » sœur, tout ce que nous aurions » pu attendre de la mère la plus » tendre. Vos soins obligeans nous ont

» conduit pas à pas jusqu'au moment
» où nous avons pu nous connoître,
» et alors toujours bonne, vous avez
» bien voulu nous continuer votre
» amitié, vos sages avis.

» Mais ma chère tante, ma bonne
» et tendre mère, votre neveu expi-
» rant, vient vous prier de ne pas
» borner là toutes vos bontés pour
» sa famille. Vous savez combien
» j'aime ma sœur, combien elle est
» digne d'être aimée : oui, ma chère
» tante, Amélie est digne d'être aimée
» et estimée par tous ceux qui la
» connoissent. C'est vous qui l'avez
» élevée ; c'est vous qui avez mis
» dans son jeune cœur tous ces prin-
» cipes de vertu, qui ont si bien germé
» et qui font aujourd'hui votre gloire
» et ma consolation. Amélie est encore
» bien jeune ; c'est une foible plante
» qui a besoin d'un ferme appui.

Digitized by Google

» Veuillez lui en servir et mettre la
» dernière main à votre ouvrage ?
» C'est une grâce que je vous de-
» mande avant de mourir, que je
» vous demande au nom de notre
» pauvre mère, et que j'espère, vous
» ne me refuserez pas. Vous daignez
» m'aimer presque autant que votre
» propre fils, hé bien, ne conservez
» plus de moi qu'un léger souvenir,
» et doublez, s'il se peut, l'amitié
» que vous avez pour ma chère Amé-
» lie, en y ajoutant celle que vous
» aviez pour moi. Embrassez vos
» enfans pour leur cousin; priez-les
» d'y songer quelquefois, et de ne
» pas trop s'affecter de sa mort;
» dites-leur de consoler la pauvre
» Amélie; c'est la manière dont ils
» peuvent le plus m'obliger. Adieu
» ma chère mère, je meurs tran-
» quille, puisque je meurs innocent,

Digitized by Google

» et que la mort n'a jamais effrayé
» que le lâche ou le coupable ».

Cette lettre rappelle celle de Punctis de Boën à sa sœur. Celui-ci, aimable, gai, livré à tous les plaisirs, à toutes les sociétés brillantes dont il fit les délices, oubliant l'univers dans ses derniers jours pour ne s'occuper que de Dieu, que des promesses et des vérités de la Religion, écrivit ainsi:

« Depuis dix jours, ma bonne
» sœur, la mort plane sur ma tête;
» et loin de murmurer devant Dieu
» de la longueur de mes souffran-
» ces et de l'attente presque certaine
» d'une mort violente, je le bénis et
» le remercie de me préparer à pa-
» roître devant lui. Que je crains la
» rigueur de ses jugemens! Trente-
» cinq ans d'offense; un mois à peine
» de repentir! quel compte inégal à

Digitized by Google

» rendre ! Si celui qui est infini ne
» pouvoit d'un seul mot, et par une
» seule de ses grâces, rapprocher
» tous ces intervalles, rendre sem-
» blables toutes ces différences !

» Chère sœur, quand tu recevras
» cette lettre, ton frère aura rendu
» ce compte terrible dont la pers-
» pective le remplit d'effroi.....

» Ma sœur, qui me dira si je suis
» digne d'amour ou de haine ? Ah !
» celui qui me diroit que je suis
» digne d'amour, me combleroit de
» la joie la plus douce ! Quoi ! de-
» main, dans deux jours au plus
» tard, je verrai mon Dieu, je joui-
» rai de ce bonheur inestimable toute
» une éternité ; je deviendrai dans
» ce temps d'apostasie l'intercesseur
» des miens. Mon amie, quelle gran-
» de, quelle belle destinée !

Digitized by Google

» Que n'ai-je pu te voir dans ces
» derniers momens ? Avec quel plai-
» sir j'aurois parlé avec toi de cette
» religion qui a fait tes délices depuis
» ton enfance ! Cette faveur m'a
» été refusée, ainsi que celle de
» trouver dans ma captivité autant
» de gens instruits que je l'aurois
» désiré ; mais celui qui a méprisé
» la religion pendant si long-temps,
» devoit-il espérer d'en goûter toutes
» les douceurs ? Au reste, ce seroit
» l'ingratitude d'un réprouvé de ne
» pas proclamer hautement les grâces
» que Dieu m'a faites depuis ma
» détention. Ces grâces sont sans
» nombre, et c'est au point qu'en
» suivant le fil de ce qui m'est arrivé,
» je dois regarder comme la plus
» grande de toutes, et comme celle
» qui couronnera toutes les autres,
» la mort qu'il va me faire subir,

Digitized by Google

» Dans le nombre de ses grâces,
» je dois, ma bonne amie, compter
» essentiellement la lettre que j'ai
» reçue de toi aujourd'hui. Je te
» supprime les horreurs qui m'ont
» appris que je touchois à ma fin. Il
» te suffit de savoir que l'ange de la
» mort vient d'appeler soixante vic-
» times : lisons vîte, ai-je dit, la
» lettre de ma sœur ; recueillons ce
» dernier témoignage de son amitié.
» Je l'ouvre ; et c'est toi qui m'exhorte
» à mourir, qui m'en inspire le désir
» en me faisant sentir mon bonheur.
» Dieu a conduit ta main, et ne
» l'a pas fait semer dans un champ
» stérile. Ton frère est résigné, mal-
» gré sa profonde douleur de quitter
» sur une mer soulevée une femme
» et des enfans tendrement aimés,
» des sœurs et un frère tendrement
» chéris. Mon sacrifice sera plus

Digitized by Google

» agréable à Dieu. Abraham n'eut » sûrement pas plus de peine à sacri- » fier son fils, que j'en ai à quitter » mes bons, mes tendres parens.

» Adieu, ma bien-aimée sœur ; » autrefois je t'aurois dit pour tou- » jours, mais l'homme chrétien, » l'homme que la foi éclaire sait que » tous les élus se confondent un jour » dans le sein de l'éternel ; et la con- » fiance que j'ai en la miséricorde » de Dieu, me donne pour toi et pour » moi l'espoir que nous nous retrou- » verons dans le Ciel notre véritable » patrie ».

Cette prédication pieuse dans la bouche d'un homme du monde, cette lettre écrite par l'un de ceux que les villes nomment *élégans* font réfléchir combien, au dernier instant, les discours peuvent changer de ton, les méditations

Digitized by Google

méditations d'objet et les choses de face. Si trois mille prisonniers n'ont pas tous péri avec cette résignation chrétienne, du moins ils sont tous sortis de cette cave, étant consolés de mourir. Les cris de leurs enfans, de leurs parens, de leurs amis, témoins involontaires de leur marche vers l'échafaud, les ont troublé sans les effrayer. Ils avoient sû exposer leurs jours pour l'honneur. Ils ont sû les abandonner avec calme à la tyrannie. Ils avoient combattu pour le maintien de la justice, et la justice n'existe plus ; pour avoir un gouvernement tranquille, et le gouvernement sans cesse oscillant, toujours barbare, s'est nommé *révolutionnaire* ; pour la défense de leur ville, et l'herbe, dit-on, doit couvrir son sol désert, et la charrue dans l'avenir en bouleverser les fondemens.

Digitized by Google

Lyon, Lyon ! on te renverse et tes vrais citoyens ne sont plus ! Ton commerce est détruit, ta splendeur évanouie, tes édifices à terre, tes places défigurées et inondées de sang. La guillotine seule s'y promène. Après avoir circulé en Belle-Cour, elle est venue aux Terreaux d'où il faut bientôt qu'elle disparoisse pour déshonorer quelque autre lieu. Vainement y a-t-on creusé sous le glaive homicide une large fosse ; vainement a-t-on cherché à neutraliser l'affreuse alkalescence qui s'en exhâle. Bientôt la contagion emportant les vivans vengera les morts. Déjà, les caves de toutes les maisons voisines du lieu des exécutions sont pleines de sang. Il s'y arrête ; il s'y corrompt. Leurs propriétaires se plaignent. Si on ne les écoute, bientôt la peste sortira de leurs caveaux ; et leurs maisons

Digitized by Google

croulant sur les débris de l'espèce humaine, sur les portions atténuées des corps de leurs concitoyens, formeront dans leur vaste enceinte un marais infect et sanglant.

A la vue de tant d'horreurs, on se sent défaillir. C'en est assez. Hélas ! c'en est trop sans doute. L'histoire devenue hideuse ne tient dans ses mains qu'un long et dégoutant régistre mortuaire. Que les bourreaux y comptent leurs victimes ! Eux seuls pourroient être maintenant dans toutes les contrées les fidèles historiens des massacres dont elles sont le théâtre. Que celui qui, dans l'avenir, aura le courage de vouloir consacrer le souvenir de tant d'évènemens funestes, se munisse d'un cœur de bronze ! mais alors, et dans quelques siècles, on ne pourra croire à ses récits, ou l'on prendra notre

Digitized by Google

histoire pour celle de quelque peuplade féroce et sauvage, profondément cachée dans les rochers septentrionaux. Si cet historien pouvoit s'offrir, puissent ces pages véridiques, tracées hâtivement dans les fers, lui fournir les matériaux d'un triste chapitre. Puissent-elles [illegible] la mémoire de tant d'hommes courageux et utiles, inhumainement immolés, attacher un jour des honneurs à leurs cendres, faire haïr la tyrannie, aimer les gouvernemens modérés et justes; et à l'aspect de tous nos maux consoler nos neveux de tous ceux qu'ils pourront souffrir. (*)

(*) L'ouvrage, fait en prison, se terminoit ici; depuis l'auteur y a réuni le dernier chapitre.

Digitized by Google

HONNEURS FUNÈBRES.

ROBESPIERRE a péri. Il vient de suivre ses nombreuses victimes et de disparoître avec elles. La tyrannie a succombé avec lui, et ne viendra plus ravir et proscrire ? C'est un animal féroce qui perd ses forces dans son propre sommeil, mais qu'il est imprudent de réveiller par des cris. Jouissons du moins d'un moment de calme, et gardons-nous de le troubler par notre inquiétude. La nuit du malheur commence à fuir. Depuis un instant l'orage s'appaise, et le jour a jetté sur notre horizon un foible trait de sa lumière. Malheureux celui qui cherche encore à rassembler autour de lui de sombres et sanglans nuages ! Génération trop infortunée, balotée sans cesse

Digitized by Google

par les flots des partis, agitée en tout sens, passant rapidement de l'espoir à la terreur, d'un succès à l'échafaud, d'un sentiment extrême à un autre aussi violent; d'une situation pénible à une espérance toujours incertaine; généreuse, lassée de peines, vieillie par les inquiétudes, précipitée vers le trépas par tous les maux, ah! retarde, s'il t'est possible, les derniers pas qui t'y mènent! Loin de rougir de sang le sol de la vie, efforce-toi d'y cueillir encore quelques fleurs! Après avoir encensé toutes les divinités fatales, la crainte, la vengeance, la guerre, l'ambition, la fureur, tends les bras pour n'embrasser plus que la paix. Hommes sages et généreux, réunissez-vous de toutes parts pour ne louer qu'elle.

Hélas! ils la désiroient aussi dans

leurs derniers jours, ces amis, ces enfans frappés par la tyrannie, et qui sont inhumés sous ces saules. Le 29 Mai 1795, leurs parens, leurs frères, leurs compagnons d'armes leur rendirent ici les honneurs funèbres.

Aux Brotteaux, dans le champ même où la mort a régné, au milieu des terres qui couvrent les restes de tant de victimes, un cénotaphe a été placé. (*)

Sur une large bâse s'élevant en amphithéâtre reposoit un immense cercueil dont la blancheur contrastoit avec les draperies lugubres placées à l'entour. Ces draperies étoient suspendues par des festons de laurier, de chêne et de roses. Ils eurent droit à des lauriers, puisqu'ils combattirent pour leurs pays; à des couronnes civiques et de chêne,

(*) Voyez l'estampe du frontispice.

puisqu'ils surent être citoyens ; à des festons de roses, puisque cette fleur, odorante et chère, fut chez tous les peuples l'emblême des vertus, le symbole de cette vie passagère qui ne brille un instant que pour disparoître pour toujours.

Des quatre coins du monument, un Larve, génie fixé par les Egyptiens et ensuite par les Grecs à la garde des tombeaux, soulevant avec la tête les assisses de pierre de la voûte supérieure, sembloit considérer avec un douloureux étonnement quels étoient ceux qui osoient troubler le silence de cette tombe, reveiller les mânes Lyonnois, et faire pénétrer une foible clarté dans les ténèbres éternelles. Au-dessus de ces génies funèbres, des hiboux, oiseaux de la nuit, sortant effrayés du sépulcre formoient quatre groupes qui sou-

Digitized by Google

tenoient les *thurifères*, vases où brûloient les parfums et l'encens.

De la coupole du tombeau s'élevoit une pyramide, portant l'urne fatale, objet de tous les regrets. Au pied d'estal, deux femmes voilées, étoient sculptées, tenant des lacrymatoires, et paroissant abimées dans le désespoir. Dans les quatre faces se lisoient des inscriptions.

Six mille hommes, précédés de tambours drapés et d'une musique funèbre, ont fait le tour du monument, l'arme basse et dans le recueillement le plus profond. Un peuple immense, les yeux baignés de larmes, les entouroit. Pendant cette pompe funèbre, une couronne ou parélie, par un effet singulier et rare, entoura le soleil, resplendit dans les nuées, et sembla couronner la fête, les spectateurs et le tombeau. Ce

Digitized by Google

phénomène, eut paru à nos ayeux le signe certain de la gloire de nos malheureux concitoyens.

Des mains long-temps enchaînées élevèrent ce cénotaphe au souvenir de leurs compagnons d'infortune. Chinard en sculpta les statues, les ornemens; l'architecte Cochet, plein de génie et d'honneur, dont les dessins obtinrent les prix de Paris et de Parme, donna et fit exécuter celui du monument; et à leur demande, j'osai y tracer ces inscriptions :

*

Lyonnois, venez souvent sur ce triste rivage
A vos amis répéter vos adieux :
Ils vous ont légué leur courage;
Sachez vivre et mourir comme eux.

*

Pour eux la mort devint une victoire;
Ils étoient las de voir tant de forfaits;

Digitized by Google

Dans le trépas, ils ont trouvé la gloire;
Sous ce gazon, ils ont trouvé la paix.

*

Passant, respecte notre cendre,
Couvre la d'une simple fleur;
A tes neveux nous te chargeons d'apprendre
Que notre mort acheta leur bonheur.

*

Champ ravagé par une horrible guerre,
Tu porteras un jour d'immortels monumens!
Hélas! que de valeur, de vertus, de talens,
Sont cachés sous un peu de terre.

*

Après un an environ d'existence, le cénotaphe a été renversé. Les efforts d'une aveugle rage en ont dispersé les débris. Comment la fureur qui porte à immoler, à priver de la vie l'objet de sa haine, ne s'éteint-elle pas à l'aspect du tombeau qui le renferme? Comment a-t-elle pu bouleverser de froides cendres? Qu'une

Digitized by Google

fête modeste et paisible se renouvellant chaque année remplace du moins le monument qui les couvrit! Que célébrée le 29 Mai, au même jour qui leur consacra de tristes et derniers honneurs, elle survive aux factions diverses, à toutes les tempêtes! Il n'est pas besoin de marbre, d'inscriptions et de pompe; le regret de l'amitié suffit. Vous qui avez perdu un ami, un patron, un bienfaiteur, enfans privés de vos pères, vieillards qui n'avez plus de fils, femmes sensibles, délaissées, sans soutien, sans époux, venez dans ce jour sur leur tombeau vous rappeller les vertus qui les animèrent. Que cet usage religieux se transmette de nous à nos neveux, et de ceux-ci aux générations futures! Les obélisques tombent; les mausolées disparoissent sous l'atteinte insensible du temps;

Digitized by Google

mais le sentiment se perpétue. Les institutions dictées par le cœur sont plus durables que le bronze même.

Oui, chaque année, au 29 Mai, j'irai sur ce sol ravagé rêver à vous, ombres amies, et me plaire dans mes regrets. Dussai-je m'y trouver seul, je cueillerai sur le tertre verdoyant qui pare votre tombe, le lychnis, la douce violette, la triste scabieuse, la jaune cendriette, la menthe odorante et autrefois consacrée aux morts. Sur votre tombe ma main répandra le germe d'une foule d'autres fleurs. Alors je répéterai : « ils ne sont plus. » Je les vis disparoître comme ces » feuilles légères que l'hiver a séchées » et que l'orage emporte. Hélas ! où » trouverai-je maintenant leur inal- » térable franchise, leurs sages » conseils, l'intérêt tendre de leurs » discours, le charme de leurs soins

» affectueux. A chaque évènement
» qui marque mes jours, dans ces
» rapides éclairs où le sourire dissipe
» un peu la sombre teinte de la vie,
» je me dis : ils seroient heureux
» de ma joie. Alors que le chagrin
» se montre, je me dis : ils seroient
» là pour le faire évanouir. Planez
» au-dessus de moi, esprits main-
» tenant toujours calmes, ombres
» toujours fortunées ! Vous échap-
» pez à ma vue qui se perd
» dans l'immensité de l'espace ; mais
» je reçois encore vos invisibles et
» bienfaisantes influences. Lorsque
» le vain éclat de l'ambition, ou le
» prestige imposteur de la gloire ont
» voulu encore m'apparoître, c'est
» vous, je n'en veux pas douter,
» c'est vous qui m'avez invité à la
» vie champêtre, la seule amie de
» la vertu, la seule pour laquelle

Digitized by Google

» l'homme soit né. Vous m'avez
» appris à jouir au milieu des monts,
» des forêts et des vertes prairies,
» des doux loisirs, de la culture des
» arts paisibles, et de la contem-
» plation énivrante de la nature.....
» Foibles épis qui ne croissent et
» ne mûrissent que pour être mois-
» sonnés encore, l'ami qui me reste,
» l'épouse que j'aime, ces enfans qui
» folâtrent autour de moi, tous,
» hélas ! s'avancent insensiblement
» vers vous ; et moi-même j'irai
» bientôt à votre rencontre ! Vous ne
» nous avez précédé que de peu
» d'instans dans les sentiers de la
» vie future ! Préparez d'abord,
» préparez sous des ombrages qui ne
» se flétriront plus, sous un nouveau
» ciel sans nuage, sur un gazon fleuri
» qu'aucun serpent n'habita jamais,
» les éclatantes fêtes du reveil de la
» vie, et l'accueil attendrissant d'une

Digitized by Google

» amitié immortelle ! Déjà, le temps
» qui marche à pas de géant pour
» courber la race humaine, a dépouillé
» ma tête, et diminué mes forces; mais
» mon cœur conserve encore toute son
» énergie. Déjà, trois printemps ont
» reverdi la terre depuis qu'on vous
» a couchés dans son humide sein.
» Déjà, l'idée de vos talens, de
» vos actions commence à s'effacer
» du milieu des hommes, comme
» les brillantes couleurs de l'arc-en-
» ciel s'évanouissent devant le léger
» souffle des vents. Vos places sont
» occupées par d'autres; et vos biens
» trop souvent ont passé à vos en-
» nemis. Sans doute un jour, dans
» la suite des âges, votre patrie vous
» aura oublié; mais, jusqu'à ce
» que je vous retrouve, ô vous que
» j'aimai, vous vivrez du moins dans
» mon souvenir ».

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Google